ISSN 0758 - 170 X

29e année (2011) n°3 (septembre)

A.N.C.A.-A.D.E.A.F

# Nouveaux Cahiers d'Allemand

## Revue de linguistique et de didactique

Publiée avec le concours du

GROUPE DE LEXICOGRAPHIE FRANCO-ALLEMANDE
de L'ATILF (UMR 7118 - CNRS/ UNIVERSITÉ NANCY 2)

# Sommaire 2011/3


| | |
|---|---|
| Daniel Morgen : Hommage à Claudine Leralu. | 238-240 |
| Vincent Balnat : Normes de l'écrit vs. normes de l'oral : le cas de la communication par chat en français et en allemand. | 241-258 |
| Jacques Poitou : L'apport de la linguistique à la traduction. | 259-260 |
| Laetitia Faivre **:** Traduction des compléments circonstanciels en ouverture d'énoncé. | 261-275 |
| Marie-Hélène Perennec : Peut-on / doit-on traduire les dialectes ? | 277-291 |
| Emmanuelle Prak-Derrington **:** Traduire ou ne pas traduire les répétitions ? | 293-305 |
| Thierry Grass **:** Une relation hiérarchique non classique : la relation « chef ». | 307-324 |
| Jacques Poitou : Quelques remarques et questions sur le traitement des noms propres. | 325-335 |
| Odile Schneider-Mizony : L'évaluation en traduction :qui a les bons critères ? | 337-351 |

*Annonces : Universités de Bourgogne et Mayence (276) ; Le Centre de traduction et de terminologie juridiques (292) ; Discours 8|2011 (306) ; LIDIL (336) ; Le discours et la langue (352) ; BzF (353-354)*

Daniel Morgen.
IA-IPR honoraire

# HOMMAGE A CLAUDINE LERALU

.

Le numéro de juin 2011 de "*Éducation et sociétés plurilingues*" s'ouvre par une nécrologie de Claudine Leralu et nous apprend la nouvelle de son décès, en juin 2010[1].

Inspectrice de l'éducation nationale honoraire (IEN), Claudine Leralu n'est pas une inconnue en Alsace, bien au contraire. En mai 1993, une petite délégation d'Alsace était allée lui rendre visite, alors qu'elle était déjà à la retraite depuis deux ans, à elle et à sa collègue Isabelle Lichau qui lui avait succédé. Claudine Leralu et Isabelle Lichau nous avaient fait visiter des écoles maternelles et élémentaires de la circonscription de Bayonne II. Le but de la mission alsacienne était de recueillir les éléments d'un développement précurseur de l'enseignement bilingue, qui fonctionnait dans le Pays basque depuis la rentrée 1983, ainsi que les évaluations disponibles. Sans le soutien institutionnel du site lUFM de Pau (les choses ont changé par la suite), et sans l'appui de leurs collègues Inspecteurs, elles ont coordonné, l'une après l'autre, le pilotage de l'enseignement bilingue avec ténacité, conviction et savoir-faire. Au nom du recteur et de l'Inspecteur d'académie des Pyrénées Atlantiques, l'IEN coordinatrice du réseau devait assurer pratiquement seule la gestion du réseau, le recrutement et la formation des enseignants du premier degré, les relations avec les élus locaux et les parents. À cette époque, le Pays Basque disposait déjà d'un réseau bilingue comprenant 29 écoles maternelles et élémentaires : ce réseau accueillait alors 1189 élèves dans le premier degré et 70 dans le second degré.

C'est ainsi qu'une des formes de l'enseignement bilingue majoritairement appliquée depuis sur le territoire français a été conçue au Pays basque par deux valeureuses pionnières, convaincues que l'Éducation nationale se devait, pour son honneur, de relever le défi de l'enseignement bilingue et de montrer que notre vénérable institution pouvait enseigner efficacement la langue régionale, hors de tout séparatisme politique ou culturel. L'académie de Strasbourg, puis d'autres académies (Montpellier, Toulouse, et à la marge, Nancy-Metz) ont exploité et appliqué, à quelques modifications près, ce protocole pédagogique bien rodé. Le

[1] Tabouret-Keller, Andrée (2011) : « Claudine Leralu : In memoriam » dans *Éducation et sociétés plurilingues,* n° 30, AOSTE (Italie), Centre d'information sur l'éducation bilingue et plurilingue (CIEBP), juin 2010, pages 1 à 3. Cet hommage est suivi d'un article de Marisa Cavalli, cité plus bas.

Jean Haritschelhar (2010) : In memoriam Claudine Leralu. *Bulletin du Musée basque*, n° 176, Bayonne. Les Amis du musée basque. pp. 101-102

« modèle basque » s'est facilement acclimaté dans d'autres régions. Dès la première circulaire ministérielle sur l'enseignement bilingue du 7 avril 1995[2], il a inspiré le cadre proposé depuis par l'éducation nationale et consolidé dans le bloc de textes réglementaires de 2001-2003[3]. La mission alsacienne à Bayonne puis l'intervention des collègues basques à Sélestat font partie des temps fondateurs de notre dispositif bilingue alsacien.

En octobre 1993, en effet, Claudine Leralu et Isabelle Lichau avaient accepté d'animer un stage de deux jours dans les locaux du site IUFM de Sélestat, à l'intention des IEN, de leurs équipes et des formateurs de l'IUFM de l'académie de Strasbourg[4]. Diffusé dans l'académie de Strasbourg (1993c), le texte de leur intervention a ensuite été publié dans les Nouveaux Cahiers d'allemand (1995/4).Au cours de ces deux jours, elles ont exposé des « *jalons pour une didactique de l'immersion* », telle qu'elles l'avaient conçue en s'appuyant sur leur observation du terrain et en la théorisant. Elles ont mis en relief les principes d'alternance des langues, de permanence du rythme scolaire fondé sur la demi-journée et d'une prise en collégiale de la différenciation pédagogique. Elles ont affirmé l'importance de la démarche active, consistant à « *joindre le geste à la parole […] le mime, les jeux de voix, le déguisement, tout le bric-à-brac d'objets possible, utile, nécessaire*[5] ». Avec le concept nouveau d'un « *enseignement bilingue transdisciplinaire* », elles ont incité les enseignants à « *démasquer le verbalisme de certaines situations scolaires […] et du discours explicatif* » et à mettre l'accent sur la compréhension active. Elles ont apporté à Jean Petit les éléments d'une pédagogie concrète de l'immersion : le modèle langagier (« *Je parle une autre langue que la tienne* »), la reformulation et la correction douce (« *C'est bien cela que tu voulais dire ?* »), la place de la maturation et « *une stratégie naturelle d'apprentissage, plus lente, non linéaire* » mais plus efficace (« *Lorsque la prise de parole se manifeste, elle n'est pas factice et s'installe solidement* »). Elles ont jeté les bases d'une pédagogie de soutien à la langue seconde. Plus que les aides ponctuelles et logiques (répertoires..), c'est « *la situation vécue et choisie qui [rend] pertinente une manière de s'exprimer, de demander, d'expliquer* » *(Lichau et Leralu, 1995c pp. 475 sqq*). Ainsi, elles ont affirmé le rôle irremplaçable de l'instrumentalisation de la langue au service

[2] Enseignement des langues régionales, circulaire ministérielle n° 95-086 du 7 avril 1995

[3] Voir en particulier l'encart intitulé « Langues et cultures régionales »du Bulletin officiel de l'éducation nationale n° 33 du 13.09.2001

[4] Marie-Reine Bitsch, Dominique Huck et Daniel Morgen (1993) : « Les enseignements bilingues au Pays basque », rapport de la mission des 13 et 14 mai 1995. (Archives personnelles et archives MAE-RI).
Rapport de mission et texte de leur intervention à Sélestat ont été à l'époque diffusés par la Mission académique aux enseignements régionaux et internationaux du rectorat de l'académie de Strasbourg.

[5] Cette citation ainsi que celles qui suivent sont extraites de l'exposé de Claudine Leralu et d'Isabelle Lichau à Sélestat en octobre 1993.

des contenus d'apprentissage et partant, celui des disciplines *dites* non linguistiques, dont les mathématiques. Ce message prend tout son sens alors que certaines voix contestent aujourd'hui ces orientations fondamentales.

Mais elles en ont modifié le parcours, car « *la progression de mathématiques utilisée au cours préparatoire est inhabituelle. Délaissant l'écrit au début, elle propose à l'enfant une période d'acquisitions numériques où peut se développer une intense activité mentale et verbale […] à partir du réel observé et manipulé* ». Une affirmation comme celle-ci : « *l'usage fréquent […] d'expressions concrètes et de périphrases […], le fait de retrouver fréquemment les mots, les formes verbales dans les consignes, les énoncés, constitue un entraînement efficace* » (*Lichau et Leralu, 1995c, pp. 479*) nous amène imperceptiblement à celle de Jean Petit : « *Par suite de la précision et du caractère itératif du langage employé, les mathématiques apparaissent donc particulièrement bien adaptées à la démarche d'acquisition instrumentale.* » (Petit[6], 2000, p. 285) et à sa *didactique des bergers* (Petit, 2001[7], en particulier les pages 81 à 88).

Mon analyse associe constamment Claudine Leralu et Isabelle Lichau. C'est qu'il est impossible de parler de l'une sans parler de l'autre. La construction progressive et sensible du projet d'immersion à parité des langues est leur réussite à toutes deux, mais temporellement distincte : Claudine a été la première à agir, à organiser l'action et à théoriser les réflexions issues de la pratique des maîtres. Nous l'avons rencontrée chaque année, au moins aussi longtemps que sa santé le lui permettait, aux congrès et colloques organisés sur le thème de l'immersion. C'est elle qui a représenté, la première, la didactique française de l'immersion à l'étranger, au Val d'Aoste, mais aussi au Québec.[8] C'est elle qui a contribué à différentes publications, dont les « Nouveaux Cahiers d'allemand », mais surtout à « Éducation et sociétés plurilingues » et participé activement aux travaux du comité de rédaction de cette revue qui lui a rendu en juin 2011 un hommage appuyé (Lire à ce propos le texte de Marisa Cavalli[9]).

Oui, Claudine Leralu a fait honneur au corps de fonctionnaires publics qu'elle représentait. Nous saluons ici avec respect et émotion le départ d'une grande dame de l'enseignement bi- et plurilingue.

---

[6] Petit Jean et Rosenblatt François (2000) : « Évaluation des classes bilingues de l'association ABCM-Zweisprachigkeit 1999 », dans *Nouveaux Cahiers d'allemand*, 2000 n° 3 pages 263 à 295.
[7] Petit Jean (2001) : *L'immersion, une révolution*. Colmar, Jérôme Do Bentzinger, 2001.
[8] http://www.teluq.uquebec/diverscite/SecEntre/99/leralu/leralu_ftxt.htm et http://www.teluq.uquebec.ca/diverscite/SecEntre/99/leralu/leralu_fannexe.htm
[9] Marisa Cavalli « L'Éducation bilingue selon Claudine Leralu », dans *Éducation et sociétés plurilingues* n°30, Aoste : juin 2011, pages 3 à 12.

## Aperçu bibliographique[10].

Claudine LERALU (1993a) : « La mise en place de l'enseignement bilingue dans les écoles du Pays basque. » *Actes du colloque de Wissembourg des 8 et 9 juin 1993*. Plaquette ronéotypée, Académie de Strasbourg.

Claudine LERALU (1993b) : « L'enseignement bilingue dans les écoles publiques du Pays basque français. » dans *Nouveaux Cahiers d'allemand*, Nancy, 1993 n° 3, pp. 331 à 334.

Isabelle LICHAU, Claudine LERALU (1993c) : L'enseignement bilingue français-basque, suivi de « Du cadre de fonctionnement au cadre didactique. » Sélestat, IUFM 4 et 5 octobre 1993. Document ronéotypé.

Claudine Leralu (1994) : Communication présentée en 1994 à Aoste au congrès international *Pax Linguis*, cité par Marisa Cavalli dans ESP n° 30 Marisa Cavalli « L'Education bilingue selon Claudine Leralu », dans *Éducation et sociétés plurilingues* n°30, Aoste : juin 2011, pages 3 à 12.

Isabelle Lichau, Claudine Leralu (1995a) : « L'enseignement bilingue français-basque », dans *Nouveaux Cahiers d'allemand* 13ème année, 1995 n° 4, pages 471 à 482. (Texte de la conférence donnée à Sélestat en octobre 1993.

Claudine Leralu (1995b) : « La langue régionale et l'Europe plurilingue », dans *Europe plurilingue*, N° 9, Neuilly : nov. 1995, p. 71.

Claudine Leralu (1995c) : « L'enseignement bilingue français-basque », dans Nouveaux Cahiers d'allemand, 1995 numéro 4. Décembre 1995. Conférence tenue à Sélestat les 4 et 5 octobre 1993.

Claudine Leralu (1997) : « L'enseignement et les relations transfrontalières en France » dans *Alliances territoriales et frontières européennes*. Continuación de Cuadernos de Sección. Ciencias Sociales y Económicas. Jornadas celebradas en Baiona los días 17 y 18 de febrero de 1995. Donostia San Sebastian ; Eusko Ikaskuntza. Pages 89-90.

Isabelle LICHAU, Claudine LERALU (1997) : « Un enseignement bilingue français-basque dans le service public », dans la revue *Tracer*, revue d'innovation et de recherches en enseignement des langues vivantes, Publication du Secteur Langues de l'Institut Coopératif d'Ecole Moderne (I.C.E.M.), numéro 11, mars 1997, pages 37 à 42. http://freinet.org/icem/archives/tracer/tracer11.pdf

Angéline Martel (s.d.) : « Entretien entre Claudine Leralu et DiversCité langue » sur l'enseignement de la langue basque dans les écoles publiques de France, avec annexes didactiques (maths). Juillet 1999. dans : DiversCité : Revue et forum interdisciplinaires sur la dynamique des langues. http://www.teluq.uquebec.ca/diverscite/SecEntre/99/leralu/leralu_ftdm.htm

Isabelle LICHAU, Claudine LERALU (2000) : « Pays basque français : un enseignement bilingue public équilibré. » dans *Le Français dans le Monde*, numéro spécial « Actualité de l'enseignement bilingue. », janvier 2000, pp. 63 à 68.

Claudine LERALU, Isabelle LICHAU, (2003): « La langue basque au Musée ?» *Revue des études et recherches basques*, Bulletin du musée basque, n° 161, janvier 2003.

[10] Les articles publiés dans le n° 31 de « Éducation et société plurilingues » 2011, répertoriés par Marisa Cavalli, ne sont pas repris ici (http ://www.cebip.com).

**Vincent Balnat**
Université de Strasbourg / LiLPa (GEPE)

# Normes de l'écrit vs. normes de l'oral : le cas de la communication par *chat* en français et en allemand[1]

Depuis une quinzaine d'années, on constate un intérêt croissant de la part des chercheurs pour les nouvelles formes de communication, notamment la « communication par chat » (par la suite : CC).[2] La liste des publications sur le chat parues jusqu'en 2005, établie par Beißwenger, qui comprend plus de 250 titres rien que pour l'allemand et le français, témoigne de la transdisciplinarité liée à cet objet d'étude. Les thématiques linguistiques, telles que la répartition des tours de parole (Grosch 1999) ou la formation des pseudonymes (Schlobinski 1998), y côtoient des études relevant de domaines aussi divers que la psychologie sociale, avec la question de la construction identitaire dans la CC (Döring 1999), la didactique et la gestion, avec celle de l'utilisation du chat dans les cours de langue vivante (Mause 1997) et dans le cadre de stratégies de recrutement de personnel (Puck & Exter 2005). D'autres sujets, plus surprenants − et d'autant plus savoureux −, sont moins faciles à classer, tels que l'érotisme comme stratégie visant à attirer l'attention dans l'espace virtuel (Kollmann 2001) ou les relations romantiques qui s'y nouent (Döring 2000a). Quel que soit leur ancrage disciplinaire, ces travaux touchent tous, de près ou de loin, à la question de la spécificité de la CC, à savoir à la question de son statut entre oralité et écriture.

C'est par le biais des normes d'usage que j'aborderai cette question en me concentrant sur l'influence qu'exerce cette forme de communication sur les pratiques d'écriture. Partant, je considère que les « normes d'écriture » dans la CC sont constituées à partir des contraintes et des libertés d'expression résultant des conditions de production spécifiques et des visées communicatives des participants. Cette approche permet, d'une part, de mettre l'accent sur des phénomènes linguistiques caractéristiques tout en évitant de raisonner à partir d'une hypothétique norme correspondant au registre dit « standard » ; de l'autre, elle tend à relativiser les craintes des puristes qui ne voient dans ces pratiques

[1] Cet article est la version remaniée d'une communication présentée en mai 2011 au sein du groupe de travail sur les normes de l'université de Strasbourg. Je remercie chaleureusement les participants pour leurs remarques pertinentes et stimulantes.

[2] De l'anglais *to chat* 'bavarder', 'discuter'. Les pendants français « bavardage » et « tchatche » (Anis 1999 : 71) restent rares, seule la variante orthographique *tchat* est d'usage fréquent. Les Canadiens francophones parlent, quant à eux, de « clavardage » (mot-valise formé à partir de *clavier* et de *bavardage*).

communicatives qu'une source supplémentaire favorisant l'illettrisme chez les jeunes et le reflet du « déclin » linguistique et culturel qu'ils croient percevoir.
Conscient de la popularité de ce mode de communication et de la diversité des chats,[1] je limiterai mon champ d'observation aux chats publics (« salons ») dans lesquels les participants peuvent prendre la parole à n'importe quel moment. Ce type de chats, très apprécié des jeunes et souvent centré sur des discussions peu sérieuses, me paraît le plus prometteur dans le cadre de mon analyse. Souhaitant mettre en regard les normes d'écriture en français et en allemand, j'illustrerai mon propos par des exemples issus de mon corpus de chats germanophones de 2006 (cf. Balnat 2011) et d'extraits d'un chat francophone (www.chat-land.org ; enregistré le 6 mars 2011).

## 1. Qu'est-ce que la communication par chat ?

### 1.1. Remarques liminaires

La CC repose sur l'échange quasi-instantané de messages écrits entre des locuteurs éloignés dans l'espace. Les chatteurs (deux ou plus), qui ne peuvent se voir ni s'entendre, communiquent en temps réel par écran interposé. Sur l'écran apparaissent les résultats des actes de communication, les « turns ». Ce terme, employé à l'origine dans l'analyse conversationnelle, désigne dans le cadre de la CC la séquence introduite par un pseudonyme, constituant un énoncé ou une partie d'énoncé. La rapidité de transmission des turns fait oublier la distance qui sépare les interlocuteurs. C'est la raison pour laquelle il est souvent question du caractère synchrone, ou quasi-synchrone,[2] de ce mode de communication.
L'apparition des interventions obéissant à l'adage « les premiers arrivés seront les premiers servis », la structure des dialogues est souvent difficile à reconstituer. D'une part, différentes conversations peuvent s'imbriquer les unes dans les autres, notamment par le nombre d'interventions venant se glisser entre deux tours de parole, pas moins de huit dans l'échange entre Tinaane68 et gstarman20 :

[1] Schmitz (2004 : 95) cite pêle-mêle les différentes sortes de chats : « moderierte und unmoderierte, anonyme und nicht-anonyme, unterhaltungs- und zweckorientierte, themenweite und themenenge, Zwei- und Mehrpersonenchats. Anwendungen reichen von Seminar- und Arbeitsgruppenchats über therapeutische Angebote und Devisenhandel bis zu Chats zu Fernsehsendungen und Chats mit Prominenten. »

[2] Si la transmission est synchrone, la production du turn ne l'est pas : les partenaires de la communication n'assistent pas à la construction progressive du message qu'ils reçoivent comme produit fini. L'élaboration du message reste une activité solitaire.

(1) Titaane68 > gstarman20 m'en fiche je suis sur tes meme pas beau
Thingybob > avpseudo bonasses
Hercule > OK. Avertissement (Nbre 1/3) à bonasses Merci de bien vouloir changer votre pseudo parce qu'il ne convient pas à ce salon s'il-te-plait.
bestofbothword > oui je c c une copine en colere
Thoo > revolusionnaire>salut
Adrenaliine06 > alex0uneii>je te taquine chouchou
alex0uneii > My-darkness>je sauis bien
Heretoc>bestofbothword> drole de copine vue les propos qu'elle a employé^^
Thoo > Green-Idea>ouai merci
gstarman20 > Titaane68 vien t va voir

De l'autre, les séquences d'une même conversation peuvent se chevaucher : après avoir répondu à une question de DaRealBeachBoy (a), kleinez87 commence la rédaction d'un autre message (b), mais est moins rapide que DaRealBeachBoy dont la question apparaît en premier sur l'écran (c). L'intervention de kleinez87 n'est donc pas la réponse à la question posée à la ligne précédente. Quelques lignes plus bas, la structure est enchâssée, phénomène courant dans la communication orale : une séquence question-réponse est intégrée au sein d'une autre séquence afin de désambiguïser la question initiale.

(2) **kleinez87**: *wie gehjtz dia?*
**DaRealBeachBoy**: *etwas krank aber ansonsten gut und dir?*
(a) **kleinez87**: *naja scheiß gedanken.. aber passt schon*
(c) **DaRealBeachBoy**: *warum???*
(b) **kleinez87**: *lang net gelesen*
**kleinez87**: *ach weiß auch net.. is aber schon ok*
**DaRealBeachBoy**: *joa is wahr bin aber zur zeit auch net so häufig hier*
**kleinez87**: *ich jetzt weeda*
**DaRealBeachBoy**: *warum warst du net da???*
**kleinez87**: *wann?*
**kleinez87**: *allgemein jetzt?*
**DaRealBeachBoy**: *jap*[1]
**kleinez87**: *weiß ich ehrlich gesacht auch net so genau... wegen freund halt auch un so*

De ces remarques se dégage, en creux, un premier constat relatif aux normes de l'écrit dans la CC. Contrairement à la conception traditionnelle de la notion de « texte », la CC n'a, en raison des allées et venues incessantes des participants, ni début ni fin clairement définis (cf. Bader 2002 : 43). Elle est par ailleurs dynamique et polyphonique en ce sens que le nombre de participants varie au fil des connexions et que les conversations s'entremêlent à l'écran, un chatteur pouvant par ailleurs prendre part à plusieurs échanges à la fois. L'impression de

[1] *Jap* signifie *ja*.

cacophonie (ou plutôt « cacographie ») qui en résulte est à mettre en relation avec le statut particulier de cette forme de communication.

## 1.2. La CC entre oralité et écriture

La difficulté d'appréhender cette forme de communication au moyen des genres traditionnels amène certains auteurs à considérer la CC comme une forme de communication hybride. Qualifiées d'« hybride conceptuel » (« konzeptioneller Hybrid » ; Beißwenger 2000 : 44), de « parlécrit » (Dejond 2006 : 19) relevant de l'« Oraliteralität » (Döring 2000b : 369) ou d'une « scripturalité oralisée » (« vermündlichte Schriftlichkeit » ; Schmidt 2000 : 126), ces « conversations de clavier » (« getippte Gespräche » ; Storrer 2001a : 3, 2001b : 439) participent à l'évidence à la fois du mode écrit et oral. Ces qualificatifs ne permettent toutefois pas de saisir la spécificité de la CC par rapport à d'autres productions écrites contenant des marques d'oralité, telles que les lettres du jeune Werther à son ami (« Dann fing sie an, geschwinder zu gehn, immer geschwinder ; da versahs einer : Patsch! Eine Ohrfeige, und über das Gelächter der folgende auch : Patsch! Und immer geschwinder. » ; Goethe [1774] 1940 : 23 ; lettre du 16 juin) ou, dans un registre moins littéraire, une bande dessinée comme 'Gaston Lagaffe' :

(Franquin, 1982. *La saga des gaffes*, Paris, etc. : Dupuy, p. 43)

La distinction opérée par les romanistes Koch et Oesterreicher (1994 : 587) entre le médium, c'est-à-dire la réalisation orale (phonique) ou écrite (graphique) d'un énoncé, et la conception, qui s'étire sur un continuum, pourrait nous être de quelque utilité. La CC, comme toutes les techniques de communication par écran interposé, appartient au domaine de l'écrit. S'agissant de la conception, les auteurs (cf. ibid. : 588) définissent un certain nombre de paramètres, tels que la spontanéité, l'ancrage thématique, le caractère public ou privé de la communication, permettant de mesurer le degré de conception orale ou écrite d'un énoncé.

À y regarder de plus près, on constate que certains de ces paramètres ne conviennent pas entièrement dans le cas de la CC. Arrêtons-nous sur trois d'entre eux :
1) « la distance ou la proximité spatio-temporelle » (« raum-zeitliche Nähe oder Distanz ») : il convient, dans le cadre de la CC, de bien distinguer les paramètres spatial et temporel. Grâce à la vitesse de transmission des messages, les participants communiquent en temps réel, la proximité est donc temporelle, mais non spatiale. Toutefois, il arrive que les chatteurs recourent à une déictique spatiale renvoyant à l'espace virtuel : fr. *ha t la* ; all. *socke du alter Kackhaufen komm mal her.*
2) « le caractère public ou privé de la communication » (« Öffentlichkeit ») : la CC est publique, ce qui, d'après le schéma présenté, devrait favoriser une conception plutôt écrite des messages.
3) « l'intimité entre les partenaires de la communication » (« Vertrautheit der Kommunikationspartner ») : la conception orale d'un message suggère une proximité et une intimité qu'on connaît dans l'échange verbal familier. Or, en règle générale, les chatteurs ne se connaissent pas, ce qui n'entrave pas (bien au contraire !) la conception orale des échanges.

Ces inadéquations s'expliquent par le fait que le schéma date d'une époque à laquelle les nouveaux moyens de communication n'avaient pas encore l'ampleur qu'ils connaissent à présent. Souhaitant adapter le modèle aux nouvelles formes de communication, Dürscheid (1999 : 29) distingue, au sein des médiums oral et écrit, les énoncés transmis par voie électronique des autres et établit ainsi un lien direct entre les conditions techniques de production, de transmission et de réception du message et sa conception. La distorsion entre ce à quoi les chatteurs aspirent, la rapidité de l'oral, et le médium écrit mis à leur disposition explique que les messages générés au rythme frénétique du chat auront tendance à être plus informels qu'un mail rédigé en toute tranquillité (cf. Dürscheid 1999 : 28).
La conception orale de la CC ne résulte pas de la volonté des chatteurs d'« oraliser » l'écrit, mais du fait que plusieurs conditions fondamentales de cette forme de communication présentent des points communs avec celles de la langue parlée. Par conséquent, les normes d'écriture dans la CC sont influencées par certaines normes communicatives de l'oral. L'analyse qui suit vise à dégager quelques pratiques d'écriture spécifiques à ce mode de communication. Les réalisations des phénomènes observés étant diverses et leurs causes parfois multiples, la présentation n'aspire aucunement à l'exhaustivité.

## 2. Les normes d'écriture et les conditions techniques

### 2.1. De la nécessité d'une ré(d)action rapide…

Dans la CC, l'atmosphère de promiscuité instaurée par une situation de communication commune et la vitesse de transmission des messages incitent les participants à écrire aussi vite qu'ils parlent. Si ce « 'ping-pong' verbal et numérique » (Lardellier 2004 : 28) a une visée ludique en ce sens que « la tension nerveuse et même physique [qu'il induit] chez ses protagonistes » permet à l'échange de garder « un rythme haletant, garant du plaisir » (ibid.), il est souvent indispensable au bon déroulement de la communication : Plus un « salon » compte de participants, plus les messages défilent vite, et plus la nécessité d'une ré(d)action rapide se fait sentir. Pendant les quelques secondes nécessaires à la saisie, de nombreux messages apparaissent sur l'écran, précipitant la disparition du turn auquel on souhaite se référer. Or, la rapidité de la réponse permet tout d'abord de maintenir le contact avec l'interlocuteur : l'attente due à une saisie trop lente risque de lasser l'interlocuteur qui, à tout moment, peut interrompre la communication, les règles de politesse étant moins strictes dans les chats de par l'anonymat des participants. Par ailleurs, si la réaction se fait trop attendre, il est probable que le chatteur très sollicité ne se souvienne plus de son message initial, qui aura entre-temps disparu de l'écran. L'économie de temps (de rédaction et de lecture) et d'énergie se manifeste à différents niveaux :

Au niveau syntaxique, le besoin de concision se traduit par des phrases courtes, souvent elliptiques. Comme à l'oral, les réponses, de par leur syntaxe sommaire, sont souvent comprises grâce à la structure syntaxique de la question :

(3) My-darkness > Thingybob t'bonne?
Thingybob > My-darkness> Horriblement !
My-darkness > Thingybob> Hum t'me plais déjà.

(4) ♀ **sorayaw23**: hi socke alter sack na wieder gesund??
♂ **SockePopCorn**: nee noch nich wirklich

La transcription d'une prononciation rapide et/ou relâchée permet également de réduire le temps de saisie. Font partie de ces « Allegrophänomene » (Glück 2005 : 637), dans le cas de l'allemand, la monosyllabisation par contraction de syllabes (*ham* pour *haben*), la réduction de l'article indéfini *ein* et de ses formes marquées *einen*, *einem*, *eine* en *'n*, *'nen*, *'nem*, etc. et les assimilations telles que *biste* et *haste* pour *bist du* et *hast du* :

(5) ♀ **sunnysmileX20**: die ham freikratne für steinhaus 'haben'
♂ **Gentleman4you**: son mist! 'so ein'
♂ **verteidiga**: wassn los soraya? 'Was ist denn'
♂ **Herzscheisse**: *das haste davon+* 'hast du'

En français, un phénomène fréquent consiste à fusionner graphiquement le pronom personnel de la première personne du singulier et le verbe conjugué ou le complément qui suit :

(6) My-darkness > Green-Idea>J'fais ce que j'veux, sois pas jalouse
kikoutriste > alex0uneii> 😁 oè mai jpence po la 😁
Thoo > Adrenaliine06> jvè a la douch bonn rentré si jte revoi pa

La saisie rapide du message passe également par le recours à différents procédés d'abrègement lexical. Aux abréviations communément utilisées lors de la prise de note, telles que *ds* (*dans*), *dsl* (*désolé*), *mm* (*même*), *pr* (*pour*) et *slt* (*salut*), s'ajoutent celles spécifiques aux nouveaux moyens de communication, à commencer par le fameux sigle *lol* (*laughing out loud*), exprimant le rire ou le manque de sérieux, concurrent de *mdr* (*mort de rire*) dans les chats français.[1] Nous relevons également *tkt* pour *(ne) t'inquiète (pas)* et *osef* (*on s'en fout*) pour le français, *keen prob* (*kein Problem*), *tele* ([*bin am*] *Telefon*) et *mom* ([*einen*] *Moment*) pour l'allemand, pouvant tous fonctionner comme énoncés autonomes. La rapidité de saisie des messages explique également l'omission fréquente de virgules, de points et d'apostrophes :

(7) **DaRealBeachBoy**: *ok wie du meinst ich hab mein vodafone noch von D2 bevors vodafone wurde*

En français, l'économie concerne également divers signes diacritiques (accents, cédilles) et de nombreux « mutogrammes en finale » (Anis 2006 : s.p.) :

(8) alex0uneii > Adrenaliine06> de tte maniere j ai rien a dire c ca en gros ??
din52 > les fille qui son dan se salon son pluto belle 🙄

Le système phonographique de l'allemand ne connaissant pas de lettre « muette »,[2] la chute d'une lettre en finale à l'écrit, tels que *t* dans *nich* et *is* ou *d* dans *un*, résulte de la transcription d'une prononciation relâchée plutôt que d'un réel procédé d'abrègement graphique :

(9) **HaesslichaZwerg**: *^^sitz da <u>nich</u> jeden tag, nehm die kinder auf vorrat mit <u>un</u> sperr sie innen keller*
**WeddingCrime**: *hooch was <u>is</u> denn los apfel?* (soulignements : VB)

[1] En Allemagne comme en France, la popularité de *lol* est telle qu'il est employé dans la langue des jeunes comme base de dérivation adjectivale (fr. *lollant*, all. *lollig*) et verbale (fr. *loller*, all. *sich einen ablollen*). En français, il fonctionne par ailleurs comme adjectif (*c'est trop lol*) et comme interjection exprimant l'humour et la surprise (*mais lol !*).
[2] Même le *h* ou le *e* dans *Ehe* et *bieten*, dans la mesure où ils marquent la longueur de la voyelle qui précède, ont une fonction phonographique.

Enfin, l'abrègement graphique peut reposer sur un type de transcription particulier, consistant en la substitution de syllabes, de parties de syllabes ou de mots par des caractères homophones, plus courts, appelés « syllabogrammes » (Anis 1999 : 88). Les lettres, chiffres ou autres signes typographiques sont utilisés dès lors comme représentants graphiques de segments phoniques. Ainsi, en français, la consonne *c* renvoie indistinctement aux formes *c'est*, *sais*, *sait*, *ses*, *ces*, etc. :

(10) bestofbothword > oui je c c une copine en colere — sais - c'est
gstarman20 > allez jmen v g rien a faire ici — vais - j'ai
Thoo < bon a++[1] — à plus

La présence d'une lettre capitale au milieu ou à la fin du mot signale à l'interlocuteur un changement d'encodage. Celle-ci doit être lue comme syllabogramme et non comme lettre :

(11) Defouloir_Humain > Adrenaliine06> Laisse tomB va, bon tchat

Ce procédé est très productif en français en raison du décalage particulièrement marqué entre graphie et phonie, il l'est moins en allemand (*3r* pour *Dreier*, *dumme q* pour *dumme Kuh*). Cela ne signifie pas pour autant que les chatteurs germanophones n'en font pas usage. Ils ont recours à l'emprunt. Dans mon corpus de chats germanophones, les occurrences d'origine anglo-américaine sont trois fois plus nombreuses que celles de souche allemande :

(12) **HugoBOSS19**: cul8r — 'see you later'
***Distiller 4ever du hast nach mir gesucht?*** — 'forever'
**kaktus23**: fu — 'fuck you' (soulignements : VB)

Des turns comme *tu peeux même noté lol* (dia) montrent qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer entre procédés d'abrègement, erreurs de frappe et lacunes linguistiques. Il n'en reste pas moins que l'exigence de rapidité indispensable à ce type de communication explique le rapport à la fois décomplexé et ludique aux normes orthographiques.

## 2.2. …tout en restant rivé au clavier

Le chat diffère des formes de discours traditionnelles par le médium utilisé. Les quelques signes de ponctuation dont dispose l'écriture pour indiquer les inflexions de voix, les pauses ou le rythme ne suffisent pas à rendre l'ensemble des signaux paraverbaux et non verbaux présents à l'oral.

[1] Contrairement au premier +, le second ne représente donc pas un segment de la chaîne phonique mais a une valeur expressive.

Afin de compenser partiellement l'absence de suprasegmentaux (intonation, accentuation, pauses, etc.), les chatteurs ont recours à certains procédés graphostylistiques, empruntés pour la plupart aux bédéistes. L'intensité prosodique dénotant un changement brutal d'humeur − en règle générale l'énervement, la colère ou l'excitation − est par exemple souvent rendue par les lettres capitales et/ou les signes de ponctuation en série :

(13) **iiaagg**: HALT DU DOCH DEIN DRECKSMAUL!!!!!!! BEI EUCH IST ES WOHL MIT DER TOLERANZ GEWALTIG ZU KURZ GEKOMMEN

Cette intention communicative peut être renforcée par les caractères gras ainsi que par l'itération de lettres, simulant le cri. Dans l'exemple suivant, pinkesice réagit de manière quelque peu hystérique à une chanson entonnée par MarvelousM, les italiques visant probablement à rendre l'aspect mélodieux de son chant :

(14) ♂**marvelousM**: *Is this the beginning or the end?, I dont know where we lost control, Is this the beginning or the end?, And I now I' m all alone*
♀**pinkesice**: **EEEEEEEEEEEEELVIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIS**

Dans une situation de coprésence, les signaux non verbaux, tels que les mimiques ou la gestuelle, sont également indispensables pour saisir l'intention du locuteur et éviter des malentendus. Pour désambigüiser leurs énoncés tout en satisfaisant à l'exigence de rapidité, les chatteurs ont recours à différents « indices de contextualisation »,[1] situés en règle générale en fin de turn ou constituant un turn à part entière.
Grâce aux sigles *lol* et *mdr*, le chatteur signale à son destinataire de ne pas prendre au sérieux ce qu'il a écrit précédemment. Dans (15), gstarman20, peu enclin à se disputer avec Titaane, tente de désamorcer la menace de conflit attisée par sa bravade précédente ; quant à pinkesice, elle souligne grâce à *lol* l'ironie de sa remarque :

(15) Titaane68 > gstarman20 tu veu je m 'énerve pour voir
gstarman20 > oui va y
gstarman20 > mdr

♂**SockePopCorn**: **Le 93 dann wird sie aus ihrem fehler lernen!**
♀**pinkesice**: socke.. so weit darf es niht kommen lol

Rattachés à un énoncé de l'interlocuteur, ces sigles expriment le (sou)rire ou l'amusement :

[1] Ce terme, emprunté à une terminologie récente (*contextualization cues*), désigne l'ensemble des indications qui permettent au récepteur d'interpréter ce qui est dit/écrit (cf. Glück 2005 : 346).

(16) My-darkness > Madm0izl>M'ouais m'ouais, j'suis sûr qu't ne vrais jalouse
Madm0izl > My-darkness>Mdr. vraiment pas !! du tout !

Les chatteurs germanophones recourent fréquemment aux « inflectifs » (Teuber 1998), largement répandus dans les BD. Ces bases verbales fonctionnant comme énoncé, lorsqu'elles assument une fonction interprétative, renvoient la plupart du temps à des émotions (*freu, lach, schluchz*) et peuvent être siglées :

(17) **pinkesice**: trotzdem danke grummel
**sorayaw23**: stehst auf solche anreden gg ‘grins’ (itération)
**kleinez87**: *hmmm.. was mein freund da wohl von hält?? /FG/* ‘frech grins’
**kleinez87**:

Le dernier exemple illustre une stratégie de désambigüisation à l'aide d'un élément extralinguistique, le fameux « smiley » (de l'anglais *to smile*). Ces binettes, symboles d'une communication alliant langue et image, prennent différentes formes. A côté des smileys traditionnels, représentant un visage penché vers la gauche, formé exclusivement de caractères typographiques agencés de manière linéaire (18), on rencontre fréquemment des binettes colorées, « stylisées », résultats de la saisie automatique d'une suite de caractères préprogrammée ou insérés directement par le chatteur (19) :

(18) **KnightPhoenix**: ja ich :-)
(19) Heretoc > Titaane68> jte l'offre ma mere si tu veux
**kleinez87**: *heiratön wir irgendwann??*

D'autres smileys exigent un effort d'abstraction supplémentaire. Dans (20), les accents circonflexes symbolisant les yeux renvoient aux sourcils levés lorsqu'on sourit, la remarque acerbe d'Heteroc se transformant dès lors en plaisanterie inoffensive :

(20) Heretoc> bestofbothword> drole de copine vue les propos qu'elle a employé ^^

Dans les turns (18-20), les émotions exprimées par les smileys filtrent les possibilités d'interprétation du message. En remplaçant les mimiques de joie, de peine, etc., visibles dans la situation de coprésence, le smiley fonctionne comme une sorte d'indice illocutoire.
Les exemples précédents montrent que le recours à l'image et l'élargissement fonctionnel des signes de ponctuation, s'ils permettent de pallier partiellement l'absence de signaux paraverbaux et nonverbaux (cf. Marcoccia 2000 : 253), ont également une fonction expressive évidente. Le chat étant avant tout un « espace d'interaction » (« sozialer Handlungsraum » ; Döring 2000c : 409), les normes d'écriture ne sauraient être envisagées comme résultant uniquement de la

situation d'énonciation particulière à la CC ; elles doivent être également appréhendées sous l'aspect des attentes et des buts communicatifs des participants.

## 3. Les normes d'écriture et les buts communicatifs des chatteurs

### 3.1 A la recherche de l'expressivité et de la mise en scène…

Si redondant que cela puisse paraître, le but premier des chatteurs est de satisfaire leur envie de communiquer, de nouer des contacts virtuels via le chat. Or, la CC a ceci de particulier qu'elle se déroule souvent entre parfaits inconnus. Chaque chatteur peut changer à loisir d'âge, de ville, de profession, et même de sexe (cf. le fameux *mow* pour *man or woman ?*). On tente, tout en voilant son identité, de dévoiler certaines facettes de sa personnalité. Le but est d'attirer l'attention, d'éveiller la curiosité. C'est donc moins à travers ce que disent les chatteurs qu'à travers la manière dont ils le disent que vont naître des affinités virtuelles. Par conséquent, la fonction expressive, qui « vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle », qui « tend à donner l'impression d'une certaine émotion, vraie ou feinte » (Jakobson 1963 : 214), est souvent indissociable de la fonction phatique dans la CC.

Parmi les stratégies linguistiques visant à rendre plus expressif le discours, on relève d'abord les nombreuses marques de l'oralité : interjections (21), expressions relevant de registres familiers (22), graduatifs (23) et, surtout dans le cas de l'allemand, variantes dialectales, attestées (24) ou inventées (25) :

(21) Miikad0 > Ah oki Thingybob
alex0uneii > Adrenaliine06>oh bah wiii tien
**SockePopCorn**: grrrrrrrrr
**kleinez87**: *Iiiiie geh weg*

(22) Miikad0 > Mdr Heretoc, non j'lui ai donné du taff là, dans 5 minutes
**SockePopCorn**: hast mit 12 dat erste mal gepoppt und deine kleine sis darf erst mit 18, wa?^^

(23) Thoo > on est tro for
**verteidiga**: oberlol
**Le93NiqueTout**: *pink das bringt nix, die sind doch schon alle total versaut*

(24) **sunnysmileX20**: ick wollt sagen warum se nich da UND da is (berlinois)
**mely14**: danke lod mi no amol ein (bavarois)
*tschita sagt zu johnboy: wiiso seisch du ez plötzlich nüt meh man?* (alémanique)

(25) **verteidiga**: *löle* (variante alémanique ludique de *lol*)

La recherche de l'expressivité se manifeste également à travers les jeux orthographiques. Outre les syllabogrammes et des itérations analysées

précédemment, on relève la transcription phonétique de l'inflectif *heul* (26), les variations orthographiques (27) et les fioritures graphiques, dont la fonction phatique est évidente dans (28) : DieTotenHosen s'ennuie tellement qu'il a le temps d'orner ses interventions de toutes sortes de signes diacritiques.

(26) **sorayaw23**: hoil ‘heul’
(27) Green-Idea > My-darkness> kestah […] tuah? ‘qu'est-ce que t'as, toi ?’
(28) DieTotenHosen: *låñgwëîlz* ‘langweil’

De même, l'emploi de signes de ponctuation sur le modèle des bandes dessinées a une fonction expressive, les points d'exclamation signalant l'étonnement ou la surprise, les points d'interrogation l'incompréhension :

(29) Thoo > c fini 5a0
Thingybob > !!!!
**pinkesice**: wie heißt das Spielzeug für Kinder
**Gentleman4you**: ?????

Les exemples originaux montrent que la couleur est très présente dans la CC. Un smiley pourpre peut renseigner sur l'intensité de la colère qui anime le chatteur (30). De plus, la coloration des pseudos et des énoncés peut reposer sur des jeux sémiotiques : dans (31), sorayaw23 fait rôtir SockePopCorn, la couleur rouge qu'utilise ce dernier pour écrire son turn illustre ce qu'il dit :

(30) ***klon deine ma wirds erfahren*** (le smiley qui tire la langue est rouge)
(31) *sorayaw23 popcorn übers feuer hält*
**SockePopCorn**: warm wird's ^^ (turn en rouge)

S'ajoute à la couleur le mouvement grâce aux smileys animés qui exécutent en boucle des gestes stéréotypés (saluer de la main, tirer la langue, etc.). Le « pouvoir appellatif des images » (« die appellative Kraft der Bilder » ; Nöth 2004 : 17sq.) permettant de capter le regard, le récepteur perçoit probablement le smiley avant de lire le texte qui l'accompagne. L'interaction entre les systèmes linguistique et extralinguistique est accentuée par la substitution d'éléments linguistiques, lettres (32), membres de composition (33) ou mots (34), par des smileys (dynamiques ou non) :

(32) ***Ice_Engerl L L der kann mich nich leide*** ‘LOL’
(33) ***sexything jo du suse -.-*** ‘Heulsuse’
(34) ***Ice_Engerl Bist du*** ‘verrückt, bekloppt’
***klon wart kurz muss die balkontuer aufmachen weil die sonne scheint so*** ‘stark, krass’

Etroitement liées à la recherche de l'expressivité, diverses stratégies visent à se mettre en scène, à commencer par le choix du pseudo, censé révéler un aspect de la personnalité du chatteur (*sexything, Defouloir_Humain, Le93NiqueTout*, etc.).[1] Participent également à cette mise en scène les énoncés à la troisième personne présentant les actions du locuteur de manière indirecte (« Zuschreibungsturns » ; Storrer 2001b : 442), pouvant être générés par le programme ou les chatteurs eux-mêmes (35-36), ainsi que, dans les chats germanophones, certains inflectifs (36) :

(35) **doddleycyrille** serre la main à son pote Heretoc
**doddleycyrille** fait un gros bisou à Adrenaliine06

(36) ♀ *sorayaw23 HS n bein stellt*
♂ *Herzscheisse hinfällt und sich den kopp auf´m spitzen stein aufschlägt daraufhin tierisch verblutet und stirbt.....*
♀ **sorayaw23**: hoil
♂ **Herzscheisse**: *du und dein scheiss hoil*
♀ **sorayaw23**: heul, wein, schlutz

Dans (36), ces constructions décrivent une action corporelle s'intégrant parfaitement dans la trame narrative. Le chatteur est à la fois metteur en scène (par son pseudo) et comédien (qui joue les actions exprimées par les inflectifs et les énoncés à la troisième personne).
De même, le choix chromatique, qui permet d'être repéré plus aisément dans la conversation, peut devenir une constituante de l'identité virtuelle des participants (cf. Storrer 2001a : 9) et être thématisé dans les conversations (37-38) :

(37) Mich0u > Green-Idea> Coucou green, comment tu va ? (turn en bleu)
Green-Idea > Mich0u> oh t'as changé de couleur

(38) Green-Idea >
Green-Idea > Thoo> j'suis invisible.
Green-Idea > kikoutriste> J'écrivais en blanc x D trop conne la fille

Les smileys font partie intégrante des stratégies de mise en scène dans la CC. Si la plupart de ces « didascalies électroniques » (Mourlhon-Dallies 2010 : 109) peuvent être perçues comme des représentations iconiques du visage du chatteur, reflétant sa réaction dans une situation donnée, certains smileys stylisés assument une fonction de reconnaissance et deviennent une sorte de 'pseudos

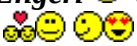
[1] Le modérateur du salon, qui veille au respect de la nétiquette, le code de bonne conduite du net, peut exiger d'un chatteur qu'il modifie un pseudo considéré comme inapproprié : Hercule > OK. Avertissement (Nbre 1/3) à bonasses Merci de bien vouloir changer votre pseudo parce qu'il ne convient pas à ce salon s'il-te-plait.

imagés'. Dans (39), la formule de salutation *hi @ all* est accompagnée d'une ribambelle de smileys censée représenter le public présent dans le chat ; dans (40), le masque dont s'affuble mucky, représentant un élan, incite sexything à entrer en contact avec lui en indiquant l'identité virtuelle de son destinataire par le masque de ce dernier :

(39) **berschl__89**: hi @ all

(40) **mucky**: **kana mog mi**
***sexything mucky***

Dans certains cas, on assiste à l'émergence d'une véritable syntaxe de l'image, ce qui ne signifie pas pour autant que les messages soient plus faciles à comprendre. Dans (41), Ice_Engerl « raconte » à klon une histoire mettant en scène les deux chatteurs : après s'être rapprochée de lui à l'aide du premier smiley (dédoublé), Ice_Engerl tombe éperdument amoureuse de klon (deuxième smiley) avec qui elle commence une belle histoire d'amour. Le dernier smiley représente la vie de couple heureuse des deux chatteurs. La raison du bouleversement de l'ordre dans lequel apparaissent les trois smileys quelques turns plus loin n'est pas claire :

(41) ***Ice_Engerl***
***klon*** 

## 3.2 …pour faire partie de la troupe

Chatter, c'est vouloir intégrer la communauté virtuelle que constituent les participants à l'échange. Celui qui souhaite prendre part à la communication a donc tout intérêt à suggérer, par l'emploi de certaines formes, son appartenance au groupe de chatteurs, ou du moins sa volonté d'y appartenir. Pour ne pas passer pour un *noob* (de l'anglais *newbie* = chatteur inexpérimenté), le nouvel arrivant devra respecter non seulement les modèles standardisés décrits précédemment, mais également se familiariser avec les conventions langagières spécifiques au salon. Ainsi, la forme brève *re*,[1] vraisemblablement obtenue à partir de *reply* (= *répondre, réponse*), indique que le chatteur exécute la même action que son interlocuteur (42) ou qu'il est de retour après s'être absenté quelque temps du chat (43) :

(42) **DaRealBeachBoy**:
**kleinez87**: *aba re*

[1] Cette forme, courante dans la communication épistolaire traditionnelle pour indiquer l'objet du courrier, se retrouve dans la communication par mail, où elle sert en outre à indiquer qu'on répond à ce sujet. En français, elle s'entend de plus en plus souvent à l'oral dans des situations familières.

(43) **_honey_19**: *reeee*
**DaRealBeachBoy**: *wb honey*

Le sigle *wb* (*welcome back*), employé pour souhaiter la bienvenue à un chatteur s'étant absenté momentanément du chat, apparaît uniquement dans l'un des quatre salons germanophones analysés, et est absent du corpus francophone. Inversement, la séquence « +1 », qui exprime l'adhésion du chatteur à ce qui vient d'être dit, n'est pas attestée dans mon corpus germanophone :[1]

(44) Green-Idea > kikoutriste> J'écrivais en blanc x D trop conne la fille
My-darkness > Green-Idea>+1

Signalons enfin qu'il ne suffit pas de connaître ces conventions pour savoir chatter, tout comme il ne suffit pas de savoir parler pour converser. Encore faut-il savoir les utiliser à bon escient et surtout éviter l'emploi abusif des codes spécifiques à la CC, le surencodage ne poursuivant pas de réel but communicatif et risquant même d'entraver le bon déroulement de l'échange. Le chatteur qui s'essaierait à ce jeu serait rabaissé au rang de « kikoulol » (de *kikou* = 'coucou, salut' et *lol*).[2] La définition suivante illustre ironiquement ce faux-pas communicatif :

*Kikoo* è une mutation du mo *Coucou* et lol est une abréviation anglaise qui sinifi que lon rigol bèteman DriR son écran (bi1 kan pratik tou lmond le balans n1port kan). Le **Kikoolol** ou **Kikoo lol** è une person frékantan 2 maniR 1kiétante lé t'chats online, répétan istérikman lé term *Kikou* é *Lol*. (desencyclopedie.wikia.com/wiki/Kikoolol ; page consultée le 31.3.2011)

## Conclusion

Nous retiendrons les points suivants :
1) Il apparaît que les normes d'écriture sont largement semblables dans les chats francophones et germanophones, fait peu surprenant en raison des conditions de production et des buts communicatifs identiques. Les divergences, telles que l'omission de mutogrammes ou la productivité de l'encodage syllabographique en français et la fréquence des inflectifs en l'allemand, n'affectent pas les normes mais la réalisation concrète au sein d'une langue de certains phénomènes qu'elles induisent.
2) Les normes d'écriture qui sous-tendent la CC résultent d'un ensemble de contraintes et de choix, afférents souvent au même objet. Ainsi, l'ordinateur

[1] Selon le site du *Nouvel Observateur*, Google envisage de créer une nouvelle fonctionnalité grâce à un bouton « +1 » qui permettrait « aux internautes de signaler les pages web et les résultats de recherches qu'ils apprécient » (hightech.nouvelobs.com ; page consultée le 11.4.2011).
[2] Par opposition à cette expression, un chatteur adopte le pseudo <kikoutriste> (corpus francophone). L'adjectif « triste » a ici une fonction phatique évidente, comme en témoigne la réaction d'un chatteur : *sa va un peu mieu?*

offre aux chatteurs la possibilité de compenser partiellement l'absence de signaux para- et non-verbaux de manière expressive. Les chatteurs recyclent et combinent à loisir les signes et les systèmes sémiotiques, les lettres, les couleurs, les images, et également les sons (cf. l'alerte sonore notifiant l'arrivée d'un turn).
3) En absorbant certaines caractéristiques de l'oral, l'écriture gagne en autonomie et s'éloigne de sa fonction traditionnelle de transcription. Il suffit d'essayer de lire à voix haute les conversations entre chatteurs pour comprendre que l'écriture n'est pas un outil de transcription de ce qui est dit (ou aurait pu l'être) dans une communication en coprésence. Possible dans l'absolu, la lecture à voix haute se heurte à l'absence de linéarité des dialogues et devient problématique face aux smileys et autres éléments extralinguistiques tels que les couleurs et les moyens de démarcation graphiques.
4) L'élément pictural fait partie intégrante de l'énoncé et de l'écriture dans la CC. Les smileys permettent d'exprimer l'intention du chatteur tout en respectant les exigences de rapidité et d'expressivité de l'échange. Comprendre les énoncés dans la CC, c'est donc savoir interpréter les liens entre le texte et l'image. Bien plus qu'un rapport d'interaction, c'est un rapport d'interdépendance entre texte et image qui modèle l'écriture dans ce type de communication.
Les éléments picturaux influent également sur la perception et la réception des messages. Le regard du chatteur commence par balayer l'écran (en allemand ***Bild****schirm*) à la recherche de la couleur qu'utilise son interlocuteur. Bien qu'intégrés dans la linéarité de l'écriture, les éléments picturaux provoquent une « délinéarisation » au niveau de la perception en ce sens qu'ils captent le regard du chatteur et sont souvent perçus avant le texte. Dans le cas des smileys bigarrés et gigotant, l'image prépare pour ainsi dire le « terrain interprétatif ».[1]
5) Le mélange des codes, tel que nous l'avons observé dans le cas des syllabogrammes et des smileys, montre que la conception orale des énoncés ne suffit pas à appréhender la question des normes d'écriture dans la CC (cf. Androutsopoulos 2007 : 83). Le succès du chat réside entre autres dans sa nature ludique et l'analyse des normes d'écriture doit prendre en considération que chatter, c'est jouer. Le chat est un jeu avec un nouveau média, un jeu de rapidité, un jeu avec l'autre et avec soi-même et surtout un jeu avec LA norme ou, plus précisément, ce que les chatteurs considèrent comme tel.

[1] Cette évolution invite à reconsidérer certains termes de l'analyse textuelle, comme ceux d'« anaphore » et de « cataphore », dans le cadre des nouveaux moyens de communication. La fonction anaphorique ou cataphorique des smileys (ou des autres formes brèves stylisées) ne se limite pas à la reprise d'un élément du contexte amont ou l'annonce d'un élément du contexte aval. Ces deux contextes dépendent non plus de leur ordre d'apparition sur le support, mais de l'ordre dans lequel le chatteur les perçoit.

## Bibliographie


Androutsopoulos, Jannis K. (2007). *Neue Medien – neue Schriftlichkeit?* In : Holly, Werner & Paul Ingwer, Eds. *Medialität und Sprache*. Bielefeld : Aisthesis-Verlag, 72-97 (= *Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbandes* 54.1).

Anis, Jacques (1999). *Internet, communication et langue française*. Paris : Hermes.

Anis, Janis (2006). *Communication électronique scripturale et formes langagières.*

*Réseaux humains, réseaux techniques*. rhrt.edel.univ-poitiers.fr/document.php?id=547.

Bader, Jennifer (2002). *Schriftlichkeit und Mündlichkeit in der Chat-Kommunikation.* www.mediensprache.net/networx/networx-29.pdf.

Balnat, Vincent (2011). *Kurzwortbildung im Gegenwartsdeutschen*. mit einigen Abb. und einer CD-ROM. Hildesheim/Zürich/New York : Olms (= *Germanistische Linguistik - Monographien* 26).

Batinic, Bernad, Ed. (2000). *Internet für Psychologen*. Göttingen, etc. : Hogrefe, Verlag für Psychologie.

Beißwenger, Michael (jusqu'à 2005). *Bibliography on Chat Communication. A Collection of On- and Offline Resources. Kontinuierlich gepflegte bibliographische Übersicht zur internationalen Chat-Forschung*. www.chat-bibliography.de.

Beißwenger, Michael (2000). *Kommunikation in virtuellen Welten: Sprache, Text und Wirklichkeit*. *Eine Untersuchung zur Konzeptionalität von Kommunikationsvollzügen und zur textuellen Konstruktion von Welt in synchroner Internet-Kommunikation, exemplifiziert am Beispiel eines Chats*. Stuttgart : ibidem-Verlag.

Beißwenger, Michael, Ed. (2001). *Chat-Kommunikation. Sprache, Interaktion, Sozialität & Identität in synchroner computervermittelter Kommunikation. Perspektiven auf ein interdisziplinäres Forschungsfeld*. Stuttgart : ibidem Verlag.

Dejond, Aurélie (2006). *Le cyberlangage*. Bruxelles : Racine.

Döring, Nicola (1999). *Sozialpsychologie des Internet. Die Bedeutung des Internet für Kommunikationsprozesse, Identitäten, soziale Beziehungen und Gruppen.* Göttingen, etc. : Hogrefe, Verlag für Psychologie.

Döring, Nicola (2000a). *Romantische Beziehungen im Netz.* In : Thimm, Caja, Ed., 39-70.

Döring, Nicola (2000b). *Kommunikation im Internet: Neun theoretische Ansätze*. In : Batinic, Bernad, Ed., 345-377.

Döring, Nicola (2000c). *Identitäten, soziale Beziehungen und Gemeinschaften im Internet*. In : Batinic, Bernad, Ed., 379-415.

Dürscheid, Christa (1999). *Zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit*. In : *Papiere zur Linguistik* 60.1, 17-30.

Glück, Helmut, Ed. (2005[3]). *Metzler Lexikon Sprache*, Stuttgart/Weimar : Metzler.

Goethe, Johann Wolfgang (1940). *Die Leiden des jungen Werthers*. In der Urfassung von 1774. Leipzig : Insel-Verlag (= *Insel-Bücherei* 493).

Grosch, Yvonne (1999). *Turn-Verteilung in synchroner computervermittelter Kommunikation: eine Frage der medialen Rahmenbedingungen oder der sozialen Regulierung?* In : Naumann, Bernd, Ed. *Dialogue Analysis and the Mass Media. Proceedings of the International Conference Erlangen, April 2-3, 1998*. Tübingen : Niemeyer, 101-112 (= *Beiträge zur Dialogforschung* 20).

Jakobson, Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Editions de Minuit.

Koch, Peter & Wulf Oesterreicher (1994). *Schriftlichkeit und Sprache*. In : Günther, Hartmut & Otto Ludwig, Eds. *Schrift und Schriftlichkeit: Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung.* Berlin/New York : de Gruyter, 587-604 (= *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft* 10.1).

Kollmann, Karl (2001). *Modellierung der Aufmerksamkeit - Erotik und Chat.* In : Beißwenger, Michael, Ed., 345-364.

Lardellier, Pascal (2004). *Les 'chats', nouveaux jeux de l'amour et du hasard.* In : *Libération* 29.12.2004, p. 28.

Marcoccia, Michel (2000). *Les smileys : une représentation iconique des émotions dans la communication médiatisée par ordinateur.* In : Plantin, Christian, Marianne Doury & Véronique Traverso, Eds. *Les émotions dans les interactions*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 249-263 (= *Collection éthologie et psychologie des communications*).

Mause, Doris (1997). *Chatten im Fremdsprachenunterricht.* In : *medien praktisch* 3. www.dorismause.com/39.html.

Mourlhon-Dallies, Florence (2010). *Modifications et inventions graphiques dans les écritures électroniques*. In : David, Jacques, Ed. *Graphies : signes, gestes, supports*. Paris : Colin, 101-112 (= *Le Français aujourd'hui* 170). www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2010-3-page-101.htm.

Nöth, Winfried (2004). *Zur Komplementarität von Sprache und Bild aus semiotischer Sicht*. In : *Mitteilungen des Deutschen Germanistenverbandes* 51.1, 8-22.

Puck, Jonas F. & Exter, Andreas (2005). *Der Einsatz von Chats im Rahmen der Personalbeschaffung.* In : Beißwenger, Michael & Angelika Storrer, Eds. *Chat-Kommunikation in Beruf, Bildung und Medien: Konzepte - Werkzeuge - Anwendungsfelder*. Stuttgart : ibidem-Verlag, 289-301.

Schlobinski, Peter (1998). *Pseudonyme und Nicknames.* www.mediensprache.net/networx/networx-5.pdf.

Schmidt, Gurly (2000). *Chat-Kommunikation im Internet – eine kommunikative Gattung?* In : Thimm, Caja, Ed., 109-130.

Schmitz, Ulrich (2004). *Sprache in modernen Medien. Einführung in Tatsachen und Theorien, Themen und Thesen*. Berlin : Erich Schmidt (= *Grundlagen der Germanistik* 41).

Storrer, Angelika (2001a). *Sprachliche Besonderheiten getippter Gespräche: Sprecherwechsel und sprachliches Zeigen in der Chat-Kommunikation*. In : Beißwenger, Michael, Ed., 3-24.

Storrer, Angelika (2001b). *Getippte Gespräche oder dialogische Texte? Zur kommunikationstheoretischen Einordnung der Chat-Kommunikation*. In : Lehr, Andrea, Matthias Kammerer, Klaus-Peter Konerding, Angelika Storrer, Caja Thimm & Werner Wolski, Eds. *Sprache im Alltag*. Berlin/New York : de Gruyter, 439-465.

Teuber, Oliver (1998). *fasel beschreib erwähn – Der Inflektiv als Wortform des Deutschen*. In : Butt, Matthias, Ed. *Variation und Stabilität in der Wortstruktur: Untersuchungen zu Entwicklung, Erwerb und Varietäten des Deutschen und anderer Sprachen*. Hildesheim/Zürich/New York : Olms, 7-26 (= *Germanistische Linguistik* 141/142).

Thimm, Caja, Ed. (2000). *Soziales im Netz. Sprache, soziale Beziehungen und Kommunikationskulturen im Internet*. Opladen etc. : Westdeutscher Verlag.

Actes de la journée d'étude
organisée à l'université Lumière Lyon 2
le 1er avril 2011
sur l'apport de la linguistique à la traduction.
Coordination : Jacques Poitou.

# L’apport de la linguistique à la traduction

Traduire... Peut-on parler de traduction en général, sans préciser dès l’abord quelques paramètres ? Traduire quoi ? quel type de texte ? de quelle langue ou variété de langue ? pour qui ? avec quelle finalité ? avec quels outils ? De toute évidence, la traduction de notes économiques destinées à l’information rapide d’un petit groupe n’a pas grand chose de commun avec la traduction d’une œuvre littéraire, à ceci près que l’une et l’autre mettent en jeu deux langues.

Une chose cependant est sûre : dans le monde d’aujourd’hui, avec la démultiplication des échanges internationaux en tous genres sur les plans scientifiques, culturels, économiques, politiques, etc., et avec le rôle croissant d’institutions transnationales, le besoin de traduction ne peut que croître.

Les articles réunis ici sont les versions écrites de communications qui ont été présentés et discutés lors d’une journée d’étude organisée à l’université Lumière Lyon 2 le 1er avril 2011 et consacrée à l’apport de la linguistique à la traduction. Ils n’abordent que quelques aspects bien limités, qui montrent aussi, en négatif, l’ampleur des questions autres qui pourraient (et devraient) être l’objet de réflexions. Ils reflètent cependant la variété des problématiques et de leurs enchevêtrements. Variété des types de textes avec les contributions de Laetitia Faivre, de Marie-Hélène Pérennec et d’Emmanuelle Prak-Derrington, qui portent essentiellement sur des textes littéraires ou philosophiques, tandis que le corpus de Thierry Grass est constitué de textes informatifs (politiques, économiques, etc.). Variété des outils : Thierry Grass aborde la traduction automatisée au travers de la relation entre nom propre et nom commun – relation « chef » (X ist der Chef von Y). Variété des questionnements : traitement des textes en dialecte (terme qui doit d’abord être défini) insérés dans des textes en langue standard (Marie-Hélène Pérennec), traitement de la répétition nalysée comme figure de style (Emmanuelle Prak-Derrington), traitement de la syntaxe et de sa dimension textuelle (Laetitia Faivre, sur la question de l’ouverture d’énoncé dans un texte de Peter Sloterdijk et de sa traduction en français), traitement des noms propres (Jacques Poitou). Enfin, Odile Schneider-Mizony pose la question de l’évaluation des traductions, de ses différents types et des critères envisageables.

Laetitia Faivre
Université Lumière Lyon 2, LCE

# Traduction des compléments circonstanciels en ouverture d'énoncé

## 0 Introduction

Dans un article qui a pour titre *Du pareil à l'autre : Réflexions sur un apport de la linguistique à la pratique de la traduction*, Y. Keromnès fait état d'un consensus vis-à-vis de l'apport de la traduction à la linguistique : la première « éclaire le langage ». Il s'interroge en revanche et à juste titre sur la réciproque : « quelle peut-être la position de la linguistique quant aux choix opérés par le traducteur ? S'agit-t-il d'une position de savoir permettant d'évaluer et de critiquer le décalage entre le même et l'autre ? » (2006 : 56).

Dans cet article, nous abordons, un peu à contre-courant il est vrai, la traduction dans la succession, « dans l'ordre », en nous interrogeant sur la traduction de l'ouverture d'énoncé de l'allemand vers le français. L'ouverture d'énoncé, concrètement, c'est d'abord un donné, un préalable : pour aller vite, tout se qui se trouve avant le verbe conjugué (à l'exception des conjonctions de coordination). Elle s'envisage ainsi dans une perspective d'abord linéaire, c'est un segment inaugural, un lieu, un moment de l'énoncé. En tant que préalable, elle est nécessairement présente, en allemand et en français, la question étant de savoir si ses différentes réalisations sont « transposées » d'une langue à une autre, pour autant qu'on puisse envisager la traduction comme une transposition.

Ce segment peut être occupé par des éléments divers et variés, nous avons choisi pour cet exposé d'analyser les compléments circonstanciels (CC). Ils sont en effet très fréquents en ouverture d'énoncé, si bien que l'on peut parler d'une affinité, en partage, avec la fonction sujet, de la première place et des CC, d'autant plus qu'en français, ils sont la plupart du temps co-présents en position préverbale.

## 1 Définitions

Le terme de circonstanciel vient du latin *circumstare* « se tenir autour ». Les circonstanciels sont souvent perçus comme une sorte de figure d'ajout syntaxique, facultatifs, résiduels, ils sont ressentis comme périphériques, sur les bords, « éloignés » du centre de gravité représenté par le verbe et les actants régis par lui dans la grammaire de Tesnière... (cf. Rémi-Giraud 1998). Leur classement

sémantique, qui peut conduire à des listages interminables, est aussi problématique : on peut d'ailleurs s'amuser avec L. Gosselin du *etc*. qui « figure à la fin de toutes les listes de circonstanciels dans les grammaires » (1990 : 37). Nous retenons pour cet exposé une acception syntaxique *ex negativo* : c'est un constituant de la phrase qui n'est ni sujet ni attribut ni objet (direct, indirect ou prépositionnel) ni charnière de discours. Nous excluons également de la définition appréciatifs et modalisateurs[1].

Il apparaît que la mobilité caractéristique des CC se manifeste différemment au sein de la phrase allemande et de la phrase française. En allemand, le CC admet les trois positions topologiques, *Vorfeld* (VF), *Mittelfeld* (MF) et *Nachfeld* (NF) (et éventuellement en *Vor-Vorfeld* (VVF) mais il n'en sera pas question ici). En français, sa mobilité est pensée « entre » les autres constituants, dans les interstices des relations des autres constituants dits essentiels les uns avec les autres ou entre les énoncés pour la première et la dernière place :

(CC) – Sujet – (CC) – Verbe – Complément(s)/Attribut – (CC) (Riegel *et al*. 2006 : 109)

Nous ajoutons la possibilité suivante :

(CC) – Sujet – (CC) – Verbe – **(CC)** – Complément(s)/Attribut – (CC)[2]

Cela nous mène à un premier point ou axe de comparaison important en ouverture d'énoncé : théoriquement une seule place en allemand, mais place à part entière, avant le verbe, et *de la* place (plutôt qu'*une* place) pour deux voire trois éléments en français.

D'autre part, en allemand, l'ordre des constituants dans le MF est plutôt régulé. De nombreuses études ont mis au jour l'existence de *Grundpositionen*[3], qui valent pour les CC. K. Pittner formule la règle suivante :

> Generell gilt, daß Adverbiale mit dem umfassenderen semantischen Bezugsbereich Adverbialen mit dem weniger umfassenden semantischen Bezugsbereich vorangehen. (Pittner 1999 : 182)

Et on peut faire l'hypothèse que cet ordre du *Mittelfeld* se répercute sur l'occupation de la première place, qui peut prendre en revanche les formes les plus diverses. Il n'existe pas, à notre connaissance de tel ordre pour la phrase française. En français se pose plutôt, avec plus d'acuité qu'en allemand me semble-t-il, la question de l'ambiguïté : un CC mal ou maladroitement placé risquant d'indexer

1 Ce qui rejoint la définition de C. Guimier : « Au résultat, notre définition du circonstant sera la suivante : un circonstant est un constituant satellite du verbe qui ne remplit aucun des fonctions sujet, attribut, complément essentiel, direct ou indirect. » (1993 : 15).

2 Comme par exemple : « Ce jeu deviendra précisément **à partir du XVIIIe siècle, dans la culture naissante de la bourgeoisie**, un motif déterminant, comme si l'esprit du temps lui-même avait décidé que le moment était venu de réinterpréter les rêves vengeurs de l'humanité. » (*Colère et temps*, p.75).

3 Cf. également : Heidolph, K. E. *et al.* 1984. *Grundzüge einer deutschen Grammatik*, Berlin : Akademie Verlag.

les éléments qui se trouvent directement dans son voisinage, d'où un côté pratique, commode, de l'initiale, dans l'économie de la phrase, pour manifester sans équivoque la portée d'un constituant sur l'ensemble de la phrase.
En allemand comme en français, dénominateur commun important, il est reconnu aux CC en ouverture d'énoncé un rôle dans l'organisation textuelle, de par leur valeur cadrative : ils découpent ainsi dans le texte des cadres, des blocs et partant, le structurent, plantant le décor pour la proposition qu'ils ouvrent mais aussi pour les propositions suivantes. Les CC en ouverture d'énoncé auraient donc une portée transphrastique vers l'aval du texte (cf. Charolles, Péry-Woodley 2005).

## 3 Corpus

Le corpus se compose d'un extrait de *Zorn und Zeit*, un essai de P. Sloterdijk[1] et de sa traduction par le traducteur attitré du philosophe en France, O. Mannoni[2]. L'extrait étudié s'intitule « Erzählte Rache » (*La vengeance racontée*).
P. Sloterdijk y évoque la colère à travers le prisme de la vengeance comme dédommagement individuel d'une offense sans recours à la justice institutionnelle. Il veut montrer que la vengeance est une réalisation de la colère profondément moderne. Encore contenue chez les Anciens derrière les barrières de la représentation, à fonction cathartique, elle se développe paradoxalement au moment des Lumières, dans la littérature avec ses mythes fondateurs, jusqu'à nos jours dans les films mais aussi les chroniques de l'actualité.
On a ici affaire à un texte argumentatif marqué par deux moments explicitement narratifs, même s'ils s'intègrent bien sûr à l'argumentation dans son ensemble. Pour étayer sa thèse, P. Sloterdijk fait en effet le récit de deux épisodes marquants de vengeance de la fin du XXe siècle et du tout début du XXIe siècle. Il évoque également l'opération de représailles menée par le Mossad après l'attentat aux Jeux Olympiques de Munich en 1972 (ZZ 87-88, CT 79-80), mais cette histoire tient tout entière dans une relative, dont l'antécédent est « Golda Meïr » :

> Daß selbst der Staat beziehungsweise staatliche Führungen von neo-heroischen und rache-romantischen Reflexen bestimmt werden können, verrät der Fall der israelischen Staatspräsidentin Golda Meïr, **die nach dem Überfall palästinensischer Attentäter auf das Quartier der israelischen Mannschaft bei den Olympischen Spielen in München 1972 den Geheimdienst Mossad beauftragt haben soll, die Täter und ihre Hintermänner aufzuspüren und ohne Prozeß zu liquidieren**. (ZZ 87-88)

[1] Sloterdijk, Peter. 2006. « Erzählte Rache ». In Zorn und Zeit. Politisch-psychologischer Versuch, Frankfurt/Main : Suhrkamp, 80-89. Abréviation : ZZ.
[2] Sloterdijk, Peter. 2009. « La vengeance racontée ». In *Colère et temps. Essai politico-psychologique*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. Paris : Hachette Littératures, 73-81. Abréviation : CT.

L'occupation de la première place par les CC assure deux fonctions principales :

- la structuration argumentative (marques de cohésion discursive, contexte du propos, oppositions),
- la progression de la narration, notamment dans les deux récits mentionnés ci-dessus.

## 4 Problématique générale

Tous les CC ne s'insèrent pas de la même façon dans l'énoncé et dans le texte. Si l'on fait l'hypothèse d'un double fonctionnement caractéristique des CC en ouverture d'énoncé, à l'articulation entre la micro-structure de l'énoncé et de la macro-structure du texte, comment traduire ? Quel aspect privilégier dans l'entreprise de traduction ? La mobilité typique des CC en fait-elle des éléments particulièrement modulables dans la traduction ? Plus globalement : l'ouverture d'énoncé est-elle un espace phrastique traduit en tant que tel ? A quelles conditions ?

## 5 Les données du corpus

### 5.1 Dans le texte source :

A partir de la définition proposée ci-dessus, nous avons identifié 34 CC en ouverture d'énoncé dans le texte cible, 30 en MF et enfin 8 en NF. Nous détaillons les résultats pour la position préverbale, sans préjuger de leur valeur cadrative :

**Délimitation d'un point de vue**

[1] Aus unserem Blickwinkel (ZZ 80)

[2] Nur unter aufklärerischen Vorzeichen (ZZ 81)

[3] In moderner Terminologie (ZZ 82)

[4] In dieser Hinsicht (ZZ 87)

[5] Angesichts dessen (ZZ 88)

[6] Im Blick auf die Implikationen der rächerischen Ausnahmezustände (ZZ 89) – *début de paragraphe*

**Lieu**

[7] Hierbei (ZZ 81)

[8] In einem der Schlüsselstücke des athenischen Dramas, den Eumeniden, mit dem die Atriden-Trilogie des Aischylos schließt (ZZ 82) – *début de paragraphe*

[9] Wo Rachezwang war (ZZ 82)

[10] Unter diesen (ZZ 84)

[11] Wo die öffentliche Ordnung im Verdacht steht, zu versagen oder mit den Mißständen verschworen zu sein (exemplarisch hierfür: der Vorwurf der Klassenjustiz) (ZZ 87)

## Temps

[12] Während der globale Zug der Zivilisation auf die Neutralisierung des Heroismus, die Marginalisierung der militärischen Tugenden und die pädagogische Förderung der friedlich-geselligen Affekte zielt (ZZ 81)

[13] Seit die Vergangenheit grundsätzlich unrecht hat (ZZ 81)

[14] Von den Furien des Orestes bis zum Rasen der Medea (ZZ 81)

[15] Nie (ZZ 82)

[16] Seither (ZZ 82)

[17] Nachdem sie von ihrem brutalen Ehemann und anderen männlichen Dorfbewohnern, namentlich Polizisten, kollektiv mißhandelt und vergewaltigt worden war (ZZ 84)

[18] Nach elfjähriger Haft ohne Prozeß (ZZ 85)

[19] Im Juli 2001 (ZZ 85)

[20] Schon zu ihren Lebzeiten (ZZ 85)

[21] Nur selten (ZZ 85) – *début de paragraphe*

[22] Am 1. Juli 2002 (ZZ 85) – *début de paragraphe*

[23] Als der diensthabende Lotse bemerkte, daß die beiden Maschinen auf Kollisionskurs waren (ZZ 86)

[24] Am 24. Februar 2003, anderthalb Jahre nach dem Unfall (ZZ 86)

[25] Schon vor dem Drama im Februar 2003 (ZZ 86) – *début de paragraphe*

## Procès ayant une certaine durée[1]

[26] Bei Kränkungen, die krank machen (ZZ 84)

[27] Bei der Nachzeichnung dieser Vorgänge (ZZ 89)

## Condition ou hypothèse

[28] Kommt Dürrenmatts alte Dame zu Besuch (ZZ 82)

[29] Ist die « Ordnung der Dinge » erst einmal delegitimiert (ZZ 88)

[30] Ist dieser Moment eingetreten (ZZ 88)

## Comparaison

[31] Wie das Beispiel der Medea zeigt (ZZ 81)

## Moyen

[32] Indem die jüngeren großen Rachehandlungen den Zusammenhang zwischen erlittenem Unrecht und gerechter Vergeltung sichtbar machen (ZZ 83)

[11] Cf. Poitou, J. 2005-2010. « Bei ». Fiches de grammaire allemande. Accessible en ligne : http://j.poitou.free.fr/pro/pdf/fiches/bei.pdf>. Consulté le 4.08.2011.

**Cause**

[33] Da der russische Kapitän der mündlichen Anweisung die höhere Autorität zubilligte, indessen die DHL-Maschine dem elektronischen Steuerungsbefehl gemäß nach unten auswich (ZZ 86)

**But**

[34] Um die Rückkehr der agierten Rache plausibel zu machen (ZZ 87) – *début de paragraphe*

Dans huit cas, on trouve des CC à la fois en VF et en MF, et parmi ces huit occurrences, on observe cinq fois la répartition CC de temps en VF + CC de lieu en MF.

### 5.3 Dans le texte cible :

D'après les mêmes critères, nous avons identifié 33 CC en ouverture d'énoncé dans le texte cible, 21 CC juste après le verbe conjugué et enfin 9 CC en fin de phrase.

**Maintien de la position initiale et de la fonction circonstancielle**

[3]-[14], [16]-[25], [27]-[34]

La traduction des CC en ouverture d'énoncé, lorsque l'ordre et la fonction tels qu'ils se donnent à voir dans l'énoncé cible sont maintenus, se fait en majorité sur le modèle suivant :

| | | |
|---|---|---|
| Allemand : | **CC** | Verbe conjugué … |
| Français : | **CC, Sujet** | Verbe conjugué … |

A certaines conditions (sémantisme du verbe, nombre restreint d'actants, cf. Cornish 2001 et Fournier 1997), l'ordre CC + Verbe conjugué, avec sujet postposé, est possible dans les deux langues :

[7] **Hierbei** gerät das Ökosystem der Resignation ins Wanken, innerhalb dessen die Menschen seit unvordenklichen Zeiten es lernten, sich mit unabwendbar scheinendem Unglück und Unrecht abzufinden. (ZZ 81)

→ **Ici** se met à vaciller l'écosystème de la résignation au sein duquel les hommes ont appris, depuis des temps immémoriaux, à s'accommoder d'un malheur et d'une injustice qui semblaient inéluctables. (CT 74)

**Maintien de la position initiale et modification actancielle**

[2] **Nur unter aufklärerischen Vorzeichen** wurde es möglich, daß die Rache zu einem epochalen Motiv aufstieg – in privaten wie in politischen Angelegenheiten. (ZZ 81)

→ **Seul le contexte des Lumières** a permis à la vengeance de s'élever au rang de motif d'une époque – dans les affaires privées comme dans les affaires politiques. (CT 74)

Le CC « Nur unter aufklärerischen Vorzeichen » est devenu le sujet de la proposition dans la langue cible. Le sens et l'ordre des mots de l'énoncé source est conservé, le rôle sémantique (agent) du CC est explicité au niveau syntaxique.

## Déplacement après le verbe conjugué

[15] **Nie** war es den Alten der klassischen Zeit in den Sinn gekommen, solche Exempla für etwas anderes zu halten als für Mahnungen, sich sich [sic] an der Mitte zu orientieren und von Überspanntheiten fernzuhalten. (ZZ 82)

→ Il n'est **jamais** venu à l'esprit des Anciens, à l'époque classique, de considérer ce type d'exemples comme autre chose que des exhortations à s'orienter vers le centre et à se tenir loin des outrances. (CT 74)

Dans le texte source, le placement à l'initiale de « nie » avait une valeur contrastive, il soulignait en VF toute la distance des Anciens vis-à-vis de la vengeance, par rapport à la pérennité, indiquée en MF dans l'énoncé précédent par « seit jeher »[1], du sentiment de colère et de ses formes d'expression :

Das Privileg der „großen Szene" gehört **seit jeher** dem in Schönheit wütenden Geschlecht. **Nie** war es den Alten der klassischen Zeit in den Sinn gekommen, solche Exempla für etwas anderes zu halten als für Mahnungen, sich sich [sic] an der Mitte zu orientieren und von Überspanntheiten fernzuhalten. (ZZ 82)

[26] **Bei Kränkungen, die krank machen,** ist Rache doch die beste Therapie. (ZZ 84)

→ La vengeance est tout de même la meilleure thérapie **pour les vexations qui rendent malades**. (CT 76)

→ **Pour les / Dans le cas des vexations qui rendent malades,** la vengeance est tout de même la meilleure thérapie.

La traduction après le verbe de « Bei Kränkungen, die krank machen » modifie la portée du complément qui de circonstanciel devient une expansion à droite de « thérapie ». La fonction connective du CC, ainsi que le jeu de mots intraduisible tel quel entre « Kränkungen » et « krank », mis en valeur par la première place, sont annulés dans le texte cible.

## Changement de place et modification actancielle

[1] **Aus unserem Blickwinkel** ist an diesen Dokumenten und ihren realen Vorlagen bemerkenswert, daß erst die beginnende Moderne die Romantik der Selbstjustiz erfunden hat. (ZZ 80)

→ Ce qui **nous** semble remarquable dans ces documents, c'est que seule la modernité naissante a inventé le romantisme de la justice que l'on se fait soi-même. (CT 73)

Ce point sera traité dans la partie « Analyses ».

## Remontée en position initiale

[10] Unter diesen besitzt – **um ein Exempel zu geben** – die pittoreske Lebensgeschichte der indischen Rebellin Phoolan Devi (1968-2001) erhellenden Charakter. (ZZ 84)

[1] Même type d'emploi en MF de « seit jeher » au début du texte : « Die Suche nach Gerechtigkeit treibt **seit jeher** ein zweites, wildes Gerichtswesen hervor, in dem die Gekränkten Richter und Vollzugsbeamte in einer Person zu sein versuchen. » (ZZ 80).

→ Parmi celles-ci, **pour prendre un exemple**, la biographie pittoresque de la rebelle indienne Phoolan Devi (1963-2001) est significative. (CT 77)

L'analyse de [10] est tributaire du statut particulier des insertions entre tirets ou entre virgules. Le détachement par la ponctuation permet la création d'une pause dans le déroulement linéaire de l'énoncé, même si l'intégration de ce genre d'élément à l'énoncé n'est pas entièrement arbitraire.

[35]…und tötete ihn **auf der Terrasse** seines Hauses durch zahlreiche Messerstiche. (ZZ 86)

→ …et, **sur la terrasse de sa maison**, lui porta de nombreux coups de couteau mortels. (CT 78)

[36] Der Rächer war **in seiner Heimat wie in weiten Teilen der ehemaligen Sowjetunion** zum Volkshelden aufgestiegen und diente großen Teilen der Bevölkerung als Objekt der Einfühlung und Identifikation. (ZZ 86-87)

→ **Dans sa patrie comme dans de vastes parties de l'ancienne Union Soviétique**, le vengeur était devenu un héros populaire ; pour de grandes parties de la population, il devint objet d'empathie et d'identification. (CT 79)

[37] Ein Held ist in antiker Zeit, **nach Hegels Einsicht**, wer als Einzelner schon das Notwendige tut, das vom Allgemeinen noch nicht geleistet werden kann; die Neo-Heroik der Modernen lebt von der Intuition, daß auch nach der Aufrichtung von Staatlichkeit Situationen auftreten, in denen das Allgemeine nicht mehr operativ ist. (ZZ 87)

→ **Du point de vue de Hegel**, un héros dans l'époque antique est celui qui, en tant qu'individu, fait déjà ce qui est nécessaire et ce que le général ne peut pas encore accomplir ; le néohéroïsme des modernes se nourrit de l'intuition que même après l'institution de l'Etat apparaissent des situations dans lesquelles le général n'est plus opérationnel. (CT 79)

Ce point sera approfondi dans la partie « Analyses ».

### Remontée en position initiale et modification actancielle

[36] Der Rächer war in seiner Heimat wie in weiten Teilen der ehemaligen Sowjetunion zum Volkshelden aufgestiegen und diente **großen Teilen der Bevölkerung** als Objekt der Einfühlung und Identifikation. (ZZ 86-87)

→ Dans sa patrie comme dans de vastes parties de l'ancienne Union Soviétique, le vengeur était devenu un héros populaire ; **pour de grandes parties de la population**, il devint objet d'empathie et d'identification. (CT 79)

Nous analyserons plus en détail cet exemple dans la partie qui suit.

## 6 Analyses

### 6.1 Le point de vue

Sloterdijk utilise cette place phrastique au début et à la fin du passage étudié pour délimiter le regard du commentateur, montrer où il se situe au moment où il parle, autrement dit contextualiser le dit. Les CC qu'ils utilisent sont d'ailleurs liés entre eux par le champ sémantique du regard, de la perspective : « Aus unserem Blickwinkel » (ZZ 80) et « Im Blick auf die Implikationen der rächerischen

Ausnahmezustände » (ZZ 89) avec « Blick », « In dieser Hinsicht » (ZZ 87) et « Angesichts dessen » (ZZ 88), avec « Sicht » (même si l'on peut attribuer à ces deux derniers exemples une valeur plus « charnière de discours », ce qui se ressent notamment dans la traduction de « angesichts dessen » par « dès lors »). Le trait de sens du regard est perdu en français.
On peut ajouter à ce premier regroupement le circonstanciel « In moderner Terminologie » (ZZ 82), qui sert lui aussi à signaler une relecture moderne de la Médée antique, et que O. Mannoni traduit pour sa part par un gérondif « En employant une terminologie moderne » (CT 74).
« Aus unserem Blickwinkel » (ZZ 80) n'a pas été traduit tel quel par Olivier Mannoni qui le retranscrit par un « nous » intégré dans la clivée qui ouvre l'énoncé :

> [1] **Aus unserem Blickwinkel** ist an diesen Dokumenten und ihren realen Vorlagen bemerkenswert, daß erst die beginnende Moderne die Romantik der Selbstjustiz erfunden hat. (ZZ 80)
>
> → Ce qui **nous** semble remarquable dans ces documents, c'est que seule la modernité naissante a inventé le romantisme de la justice que l'on se fait soi-même. (CT 73)

Ce faisant, il met en valeur l'attribut « bemerkenswert » (*remarquable*), mais inhibe la possibilité cadrative du CC en ouverture d'énoncé. A vrai dire, la validité de cette circonstance paraît se limiter effectivement à la proposition qu'il inaugure :

> [1] ⌈**Aus unserem Blickwinkel** ist an diesen Dokumenten und ihren realen Vorlagen bemerkenswert, daß erst die beginnende Moderne die Romantik der Selbstjustiz erfunden hat. ⌋Wer von modernen Zeiten spricht, ohne zur Kenntnis zu nehmen, in welchem Maß diese von einem vorbildlosen Kult um die exzessive Rache geprägt sind, ist einer Mystifikation erlegen.. Man muß zugeben, dieser Kult fallt bis heute in den blinden Fleck der Kulturgeschichte – als ob der .Mythos vom Zivilisationsprozeß. nicht allein die Freisetzung der vulgärsten Manieren in der Neuzeit unsichtbar machen wollte (wie Hans Peter Duerr mit überwältigendem Reichtum an Belegen dargestellt hat), sondern auch die Inflation der Rachephantasmen. (ZZ 80-81)

En guise de test, en relation avec la mobilité caractéristique des CC, nous avons tenté d'insérer le CC « Aus unserem Blickwinkel » dans les énoncés qui suivent :

> [1'] ⌈**Aus unserem Blickwinkel** ist an diesen Dokumenten und ihren realen Vorlagen bernerkenswert, daß erst die beginnende Moderne die Romantik der Selbstjustiz erfunden hat. ⌋?**Aus unserem Blickwinkel** ist derjenige, der von modernen Zeiten spricht, ohne zur Kenntnis zu nehmen, in welchem Maß diese von einem vorbildlosen Kult um die exzessive Rache geprägt sind, einer Mystifikation erlegen ?**Aus unserem Blickwinkel** muß man zugeben, dieser Kult fallt bis heute in den blinden Fleck der Kulturgeschichte – als ob der « Mythos vom Zivilisationsprozeß » nicht allein die Freisetzung der vulgärsten Manieren in der Neuzeit unsichtbar machen wollte (wie Hans Peter Duerr mit überwältigendem Reichtum an Belegen dargestellt hat), sondern auch die Inflation der Rachephantasmen.

Syntaxiquement et sémantiquement, les énoncés ainsi modifiés sont acceptables. Mais il est peu probable que Sloterdijk, dont l'écriture abonde de formules solennelles péremptoires, – la relative sans antécédent en *wer* en fait partie –, relativise à ce point son propos jusqu'à simplement le restreindre à un point de vue et/ou à une période donné. La valeur gnomique de cet énoncé va de pair avec une évacuation de toutes circonstances particulières, susceptibles d'entraver sa validité.
On peut souligner de manière générale la très faible portée cadrative de ces éléments, qui possèdent pourtant toutes les qualités requises pour cette fonction. Par exemple « in moderner Terminologie » ne cadre que le contenu propositionnel de la phrase qu'il ouvre:

> [3] Wie das Beispiel der Medea zeigt, durchläuft gerade die weibliche Psyche den Weg vom Schmerz zum Wahnsinn und vom Wahnsinn zum Frevel mit furchterregender Geschwindigkeit. Das ist es, was Seneca in seinem Stück über die rasende Heldin abschreckend exemplarisch zeigen wollte. ⌈**In moderner Terminologie** würde man darauf hinweisen, daß der passiv-agressive Charakter zu Exzessen disponiert ist, sollte er sich ausnahmsweise für die Offensive entscheiden⌋ – damit schlägt die Stunde der Frauen auf der Rachebühne. Das Privileg der « großen Szene » gehört seit jeher dem in Schönheit wütenden Geschlecht. Nie war es den Alten der klassischen Zeit in den Sinn gekommen, solche Exempla für etwas anderes als für Mahnungen, sich sich an der Mitte zu orientieren und von Überspanntheiten fernzuhalten. (ZZ 81-82)

> [3'] Wie das Beispiel der Medea zeigt, durchläuft gerade die weibliche Psyche den Weg vom Schmerz zum Wahnsinn und vom Wahnsinn zum Frevel mit furchterregender Geschwindigkeit. Das ist es, was Seneca in seinem Stück über die rasende Heldin abschreckend exemplarisch zeigen wollte. **In moderner Terminologie** würde man darauf hinweisen, daß der passiv-agressive Charakter zu Exzessen disponiert ist, sollte er sich ausnahmsweise für die Offensive entscheiden – ***In moderner Terminologie** schlägt damit die Stunde der Frauen auf der Rachebühne. ***In moderner Terminologie** gehört seit jeher das Privileg der « großen Szene » dem in Schönheit wütenden Geschlecht. ***In moderner Terminologie** war nie es den Alten der klassischen Zeit in den Sinn gekommen, solche Exempla für etwas anderes als für Mahnungen, sich sich an der Mitte zu orientieren und von Überspanntheiten fernzuhalten.

« In dieser Hinsicht » n'indexe également que le contenu propositionnel de l'énoncé d'accueil :

> [4] Wo die öffentliche Ordnung im Verdacht steht, zu versagen oder mit den Mißständen verschworen zu sein (exemplarisch hierfür: der Vorwurf der Klassenjustiz), können die Einzelnen sich dazu berufen fühlen, als wilde Richter in ungerechter Zeit das bessere Gesetz zu vertreten. ⌈**In dieser Hinsicht** läßt sich die moderne Racheromantik als Teilbewegung einer umfassenderen Rückwendung zum Heroismus verstehen.⌋ Ein Held ist in antiker Zeit, nach Hegels Einsicht, wer als Einzelner schon das Notwendige tut, das vom Allgemeinen noch nicht geleistet werden kann; die Neo-Heroik der Modernen lebt von der Intuition, daß auch nach der Aufrichtung von Staatlichkeit Situationen auftreten, in denen das Allgemeine nicht mehr operativ ist. (ZZ 87)

[4']Wo die öffentliche Ordnung im Verdacht steht, zu versagen oder mit den Mißständen verschworen zu sein (exemplarisch hierfür: der Vorwurf der Klassenjustiz), können die Einzelnen sich dazu berufen fühlen, als wilde Richter in ungerechter Zeit das bessere Gesetz zu vertreten. ⌈**In dieser Hinsicht** läßt sich die moderne Racheromantik als Teilbewegung einer umfassenderen Rückwendung zum Heroismus verstehen. ***In dieser Hinsicht** ist ein Held in antiker Zeit, nach Hegels Einsicht, wer als Einzelner schon das Notwendige tut, das vom Allgemeinen noch nicht geleistet werden kann; die Neo-Heroik der Modernen lebt von der Intuition, daß auch nach der Aufrichtung von Staatlichkeit Situationen auftreten, in denen das Allgemeine nicht mehr operativ ist.

« Angesichts dessen » indexe deux propositions : mais le cadre s'arrête en même temps que le paragraphe.

[5] ⌈**Angesichts dessen** wäre die von Sartre redigierte Militanzformel des 20. Jahrhunderts, *on a raison de se rivolter,* ein wenig anders als üblich zu übersetzen: Nicht wer sich gegen das Bestehende auflehnt, hat recht, sondern wer sich an ihm rächt.⌋. – *fin de paragraphe* (ZZ 88)

[5'] ⌈**Angesichts dessen** wäre die von Sartre redigierte Militanzformel des 20. Jahrhunderts, *on a raison de se rivolter,* ein wenig anders als üblich zu übersetzen: **Angesichts dessen** hat nicht derjenige recht, der sich gegen das Bestehende auflehnt, sondern derjenige, der sich an ihm rächt.⌋.

Dans la traduction, O. Mannoni a fait remonter un élément de ce type en ouverture d'énoncé, créant un parallélisme qui n'a pas forcément lieu d'être (impression d'inscription dans une série linéaire) :

→ ⌈**De ce point de vue**, le romantisme moderne de la revanche peut se comprendre comme le mouvement partiel d'un retour plus global à l'héroïsme.⌋⌈**Du point de vue de Hegel** ←, un héros dans l'époque antique est celui qui, en tant qu'individu, fait déjà ce qui est nécessaire et ce que le général ne peut pas encore accomplir⌋ ; le néohéroïsme des modernes se nourrit de l'intuition que même après l'institution de l'Etat apparaissent des situations dans lesquelles le général n'est plus opérationnel.

Le complément de temps « in antiker Zeit » est également remonté juste à côté du sujet, avec une valeur quasi appositive : on se retrouve avec trois constituants à l'initiale contre un seul en allemand.
Encore une fois la portée du CC est très restreinte, c'est comme si le point-virgule faisait barrage :

⌈**De ce point de vue**, le romantisme moderne de la revanche peut se comprendre comme le mouvement partiel d'un retour plus global à l'héroïsme.⌋⌈**Du point de vue de Hegel**, un héros dans l'époque antique est celui qui, en tant qu'individu, fait déjà ce qui est nécessaire et ce que le général ne peut pas encore accomplir ; ***du point de vue de Hegel**, le néohéroïsme des modernes (Hegel compris) se nourrit de l'intuition que même après l'institution de l'Etat apparaissent des situations dans lesquelles le général n'est plus opérationnel.

On peut essayer de retraduire en respectant l'ordre des constituants du texte source :

> Un/**Le** héros est **à l'époque antique, du point de vue de Hegel**, celui qui, en tant qu'individu, fait déjà ce qui est nécessaire et ce que le général ne peut pas encore accomplir…

…au risque de créer une attente entre la copule et l'attribut du sujet, ce qui n'est pas forcément très idiomatique[1] en français.

Cet exemple nous montre combien les CC peuvent être ressentis comme « gênants » dans la phrase française, si bien qu'on ne sait plus où les mettre au moment de traduire, ni dans quel ordre. Ce qui était de l'ordre de la précision, inséré dans le MF entre virgules, donc effectivement détaché, est remonté en première place, détaché de fait, dans la phrase française – ce qui nous pose d'ailleurs la question du détachement en allemand : les CC à l'initiale sont dits détachés, systématiquement, tandis qu'il ne me semble pas que le CC en VF soit aussi à considérer comme « détaché » en allemand – la virgule est en principe impossible entre le CC en VF et le verbe conjugué – ou nous invite à revoir la mobilité de la phrase allemande à partir des constituants et non plus des places topologiques, comme en français.

### 6.2 Le temps et le lieu

Toutes valeurs temporelles confondues, le CC de temps est le plus représenté en ouverture d'énoncé dans le passage étudié. Lorsque l'on a un CC de temps et un CC de lieu, dans le texte source, le temps précède toujours le lieu, en conformité avec la règle des positions dans le MF citée en introduction, mais aussi et peut-être surtout avec les règles et les logiques de la narration, qui a toujours affaire avec le temps[2]. Ainsi dans les § 8, 10 et 11, où Sloterdijk fait les récits de l'histoire de Phoolan Devi et de Vitalij K., on peut constater dans le texte source une répartition très nette entre les CC de temps en position préverbale et les CC de lieu après le verbe, la narration étant charpentée par les références en ouverture d'énoncé au temps réel, par les dates, surtout pour l'histoire de Vitalij K. « Im Juli 2001 » (ZZ 85), « Am 1. Juli 2002 » (ZZ 85), « Am 24. Februar 2003, anderthalb Jahre nach dem Unfall » (ZZ 86)[3] et « Schon vor dem Drama im Februar 2003 » (ZZ 86). Tous les CC de temps en position préverbale ont été traduits à la même place dans l'énoncé en langue cible.

De façon générale, il y a peu de CC de lieu dans le texte (cf. supra) :

- les relatives en *wo*, à valeur plutôt conditionnelle ([10] et [11])

[1] Nous utilisons ce terme en un sens large, car comme le rappelle F. Rastier « … comme le montre l'épreuve de la traduction, tout est idiomatique dans une langue. Les morphèmes et les mots le sont autant que les locutions et les constructions syntaxiques ou régimes préférentiels. De ce point de vue la langue française n'est sans doute qu'un vaste gallicisme. » (1997 : 309).

[2] « Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel […]: le temps devient humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour, le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle. » (Ricoeur 1984: 17, cité par Prak-Derrington 2008 : 3).

[3] Sloterdijk s'est ici trompé dans ses calculs et le traducteur a rectifié.

- en MF : « in der Massenkultur des Aufklärungszeitalters » (ZZ 81), redécoupé par le traducteur en deux CC « dans la culture de masse, à l'ère des Lumières » (CC 73),
- en MF toujours : « in der entstehenden Kultur des Bürgertums » (ZZ 82), ces deux derniers compléments ayant eux aussi une forte valeur temporelle : ils situent une époque, sur un axe chronologique, historique, dans une tradition de la pensée.

Les indications spatiales sont beaucoup plus nombreuses dans les § 8, 10 et 11 qui racontent l'histoire de Phoolan Devi et Vitalij K. A deux reprises, O. Mannoni fait remonter les CC de lieu en MF dans le texte source en position préverbale, ce qui conduit à un réagencement du texte :

> [36] Der Rächer war **in seiner Heimat wie in weiten Teilen der ehemaligen Sowjetunion** zum Volkshelden aufgestiegen und diente großen Teilen der Bevölkerung als Objekt der Einfühlung und Identifikation. (ZZ 86-87)
>
> → **Dans sa patrie comme dans de vastes parties de l'ancienne Union Soviétique,** le vengeur était devenu un héros populaire ; **pour de grandes parties de la population**, il devint objet d'empathie et d'identification. (CT 79)

La « factorisation » du sujet « der Rächer » (*le vengeur*), qui s'accorde avec le verbe *sein* et le verbe *dienen*, tous deux coordonnés par « und » permet de délimiter un espace de validité de la proposition. Dans le texte de O. Mannoni, on peut aussi noter le parallélisme avec la phrase qui suit, avec un effet d'inclusion du CC à l'initiale « pour de grandes parties de la population » dans le précédent « dans sa patrie comme dans de vastes parties de l'ancienne Union Soviétique ». La coordination est défaite par le point virgule, la position initiale rétablie et réinvestie.

Dans [24], on peut reconnaître une valeur cadrative au CC en ouverture « am 24. Februar 2003… » :

> [24] ⌈**Am 24. Februar 2003**, anderthalb Jahre nach dem Unfall, erschien der 1956 geborene Mann aus Ossetien, der in seiner Heimat eher zu den Gewinnern der postkommunistischen Situation rechnen konnte, am Wohnsitz des dänischen Fluglotsen bei Zürich und tötete ihn auf der Terrasse seines Hauses durch zahlreiche Messerstiche⌋. (ZZ 86)
>
> [24'] ⌈**Am 24. Februar 2003, anderthalb Jahre nach dem Unfall**, erschien der 1956 geborene Mann aus Ossetien, der in seiner Heimat eher zu den Gewinnern der postkommunistischen Situation rechnen konnte, am Wohnsitz des dänischen Fluglotsen bei Zürich und **am 24. Februar 2003, anderthalb Jahre nach dem Unfall** tötete der 1956 geborene Mann aus Ossetien den dänischen Fluglotsen auf der Terrasse seines Hauses durch zahlreiche Messerstiche.⌋

La traduction de « auf der Terrasse seines Hauses » avant le verbe témoigne une nouvelle fois du caractère « encombrant » de certains CC compte-tenu d'autres choix de traduction (en l'occurrence la traduction de « durch zahlreiche Messerstiche töten » par « porter de nombreux coups de couteaux mortels ») :

…und tötete ihn **auf der Terrasse** seines Hauses durch zahlreiche Messerstiche. (ZZ 86)

→ Le 24 février 2003, moins d'un an après l'accident [sic][1], cet Ossète né en 1956, qui pouvait, dans son pays, se compter au nombre des gagnants de la situation postcommuniste, se présenta au domicile du contrôleur aérien d'origine danoise, près de Zurich et, **sur la terrasse de sa maison** ←, lui porta de nombreux coups de couteaux mortels. (CT 78)

On peut en outre souligner « la valeur ajoutée » de la traduction en français pour l'ouverture d'énoncé par rapport à l'énoncé source : l'espace préverbal est agrandi, si bien qu'il peut avoir une fonction quasi didascalique présentant tout à la fois les circonstances et le personnage :

**Le 24 février 2003, moins d'un an après l'accident, cet Ossète né en 1956, qui pouvait, dans son pays, se compter au nombre des gagnants de la situation postcommuniste**, se présenta au domicile du contrôleur aérien d'origine danoise, près de Zurich et, sur la terrasse de sa maison, lui porta de nombreux coups de couteaux mortels.

Le principal problème posé par le déplacement d'un CC à l'initiale est donc la reconfiguration textuelle qui peut s'ensuivre, justement à cause de leur double fonctionnement. Cependant, cette question se subordonne bien souvent aux autres enjeux de traduction.

## Conclusion

Le linguiste qui compare est un peu un traducteur, par la force des choses. Il se retrouve lui aussi confronté à ce que Paul Ricœur appelle le « paradoxe d'une équivalence sans adéquation » (2004 : 14), d'« une équivalence sans identité » (2004 : 40). Il est un tiers entre le texte et sa traduction, les regardant l'un et l'autre d'un œil expert, ou du moins se voulant comme tel, et regardant aussi l'intervalle.

La comparaison cependant a montré que oui, l'ouverture d'énoncé est un espace traduit en tant que tel. Mais que c'est aussi un espace parfois réinvesti par le traducteur dans son travail de traduction. Le caractère « résiduel » de la notion de CC paraît presque plus fort dans la phrase française, où la première place peut aussi servir de « débarras », même si cette tendance serait bien sûr à vérifier sur un corpus élargi. L'espace préverbal est d'autre part plus fourni, plus riche en français, le champ d'investigation plus large encore, puisque en général, circonstanciels et sujets sont co-occurrents, si tant est que le verbe conjugué soit une borne totalement pertinente pour l'ouverture d'énoncé en français : faut-il arrêter l'analyse au premier constituant ?

En introduction, nous avions posé l'ouverture d'énoncé comme un préalable, un peu par provocation. L'analyse montre à quel point il est nécessaire de la penser comme le résultat d'un agencement et donc de la traduire en tant que tel. Les logiques phrastique et textuelle s'entrecroisent et en les théorisant, il me semble

[1] Le traducteur a rectifié l'erreur de calcul de P. Sloterdijk.

bien que le linguiste puisse en retour des fruits qu'il recueille en travaillant sur la traduction, apporter quelque chose au travail du traducteur.

## 7 Bibliographie

Charolles, M., Péry-Woodley, M.-P. (Ed.). 2005. *Langue Française : Les adverbiaux cadratifs* 148. Paris : Larousse/Armand Colin.

Cornish, F. 2001. « L'inversion « locative » en français, italien et anglais : propriétés syntaxiques, sémantiques et discursives ». *Cahiers de Grammaire* 26, 101-123.

Fournier, N. 1997. « La place du sujet nominal dans les phrases à complément prépositionnel initial ». In : Fuchs C. (Ed.), *La place du sujet en français contemporain*, Louvain-la-Neuve : Duculot, 97-132.

Gosselin, L. 1990. « Les circonstanciels : de la phrase au texte. » In: *Langue française* 86, 37-45.

Guimier, C. 1993. *1001 circonstants*. Caen : Presses Universitaires de Caen.

Keromnes, Y. 2006. « Du pareil à l'autre : réflexion sur un apport de la linguistique à la pratique de la traduction ». In: Peeters, J. (Ed.), *La traduction. De la théorie à la pratique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 55-65.

Pittner, K. 1999. *Adverbiale im Deutschen. Untersuchungen zu ihrer Stellung und Interpretation*. Tübingen : Stauffenburg.

Prak-Derrington, E. 2008. « Temporale Adverbiale im Vorfeld: Überlegungen zum Verhältnis von Wortstellung und Temporalität ». In: Macris-Ehrhard, A.-F., Krumrey, E., Magnus, G. (Ed.). *Temporalsemantik und Textkohärenz : zur Versprachlichung zeitlicher Kategorien im heutigen Deutsch*, Tübingen : Stauffenburg, 133-147

Rastier, F. 1997. « Défigement sémantique en contexte ». In : Martins, Baltar, M. (Ed.), *La locution, entre langues et usages*. Paris : Ophrys, 305-329.

Rémi-Giraud, S. 1998. « Le complément circonstanciel. Problèmes de définition ». In: Rémi-Giraud, S., Roman, A. (Ed.), *Autour du circonstant.* Lyon : Presse universitaires de Lyon, 65-113.

Ricœur, P. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.

Riegel, M., Pellat, J.-C., Rioul, R. 2006. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses Universitaires de France.

Appel à communications

Dans le cadre de leur collège doctoral franco-allemand soutenu par l'Université franco-allemande (axe linguistique : adaptation des langues et des discours), les Universités de Bourgogne et Mayence organisent le jeudi 1er décembre 2011 les premières rencontres franco-allemandes de linguistique (contrastive) sur le thème

**Temps - Aspect - Mode en système et en discours**

Cette journée d'étude se veut un lieu d'échange et de rencontre entre germanistes et romanistes français et allemands autour d'une problématique suffisamment large pour permettre des approches variées, par exemple :

* le marquage de ces catégories dans chaque langue et à tous les niveaux de la description linguistique ;
* les interactions entre ces catégories dans chaque langue ;
* la mise en oeuvre de ces catégories dans certains types de textes ;
* les problèmes posés par ces catégories en traduction ;
* la question de la définition du *tertium comparationis* pour l'étude contrastive de ces catégories ;
* les traditions linguistiques d'approche de ces catégories dans chaque tradition grammaticographique.

Seront privilégiées les propositions adoptant explicitement un regard contrastif à partir d'un corpus clairement défini et dans un cadre théorique précis ou une perspective épistémologique sur la théorisation des concepts de temps, d'aspect, et de mode.

Organisation et co-ordination scientifique : Philippe Monneret (GRELISC/Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures [EA 4178]) et Laurent Gautier (Centre Interlangues Texte Image Langage [EA 4182])

Calendrier :

| | |
|---|---|
| 15.09.2011 | date limite d'envoi des propositions |
| 30.09.2011 | réponse aux propositions |
| 15.10.2011 | diffusion du programme |
| 01.12.2011 | journée d'études |

Les propositions de communication en français ou en allemand (titre, cinq mots-clefs, résumé de 400 à 500 mots et références bibliographiques) seront envoyées avant le 15 septembre 2011 à collegedoctoral.linguistique@gmail.com. Les communications auront une durée de 20 minutes suivies de 10 minutes de discussion. Les actes seront publiés sous la forme d'un ouvrage avec chapitre, après expertise, dans la collection *Contrastes/Kontraste* aux éditions Meidenbauer de Munich.

Contact : collegedoctoral.linguistique@gmail.com

**Marie-Hélène Pérennec**
Université Lumière Lyon 2, LCE

# Peut-on / doit-on traduire les dialectes ?

## 1 Introduction

Si les grands traducteurs que sont Berman, Jaccottet, Meschonnic (pour ne citer qu'eux) ont souvent fourni des commentaires éclairés et éclairants sur leurs pratiques, ils n'ont pas pour autant répondu à toutes les questions que pose cette technique et il existe à mon sens des écueils pour lesquels une approche linguistique peut être justifiée. Le problème que j'aborde dans cet article est relativement marginal et a peu été traité et quand il l'a été, la réponse a toujours été catégoriquement négative. Je veux parler de la traduction des dialectes ou plus exactement des passages en dialecte dans les œuvres littéraires, sujet que je restreins – pour des raisons évidentes de compétence – à une petite sphère européenne. J'exclus également de cette brève étude le mécanisme qui consiste à présenter (traduire ?) dans différents dialectes allemands ou langues régionales françaises certaines bandes dessinées (*Astérix* est disponible dans 33 dialectes germaniques différents[1], et en six langues régionales en France, ce qui n'est pas tout à fait la même chose[2], *Tintin* également[3]), je l'exclus en particulier parce qu'il ne s'agit pas de rendre accessible un contenu à un locuteur ne parlant pas la langue source (puisque le public visé parle l'idiome dominant), mais tout simplement de distraire et flatter le lecteur en lui rappelant les sonorités de son

---

1 Comme on peut le vérifier sur le site http://www.comedix.de/medien/mundart.php (consulté le 8 février 2011).

2 Astérix est paru en picard le 27 octobre 2004, en gallo le 3 novembre 2004, en breton le 3 novembre 2004, en alsacien le 10 novembre 2004, en corse le 17 novembre 2004, en occitan le 24 novembre 2004. La parution quasi simultanée en 2004 obéit sans doute à une stratégie marketing de l'époque.

3 "Les albums de Tintin furent très tôt traduits (à partir de 1952) dans la plupart des grandes langues du monde. Très tôt aussi apparurent les premières "traductions régionales". On regroupe sous ce titre les traductions dans des parlers qui ne sont pas les langues officielles de l'ensemble d'un pays mais qui restent pratiqués dans une "région" par les anciens, les amoureux des traditions locales ou les défenseurs d'une identité régionale mise à mal par les centralismes modernes.

Les premières traductions du genre furent le catalan et le basque, en Espagne ; le breton et l'occitan, en France. S'ajoutèrent, le frison, le bernois, le féroïen, l'asturien... et plus près de nous, l'alsacien, le corse, le gaumais (lorrain), le gallo, le picard..." (http://bd.casterman.com/catalogues_list.cfm?CategID=819&OwnerId=805&Page=2, page consultée le 8 février 2011).

dialecte et en permettant à ce dernier d'accéder (fictivement) au statut de langue littéraire.

Ce sujet me préoccupe depuis longtemps (en trente ans d'enseignement de la traduction on est confronté fréquemment à des îlots dialectaux dans les textes littéraires, qu'il s'agisse du *Plattdeutsch* chez Storm ou Fontane, du berlinois chez Tucholsky, du souabe chez Härtling, etc.). Il est devenu particulièrement brûlant quand j'ai découvert qu'une traductrice allemande avait eu le courage de s'attaquer au roman de Fred Vargas *Sous les vents de Neptune*, où un tiers environ du roman se passe au Québec et dans une langue proche du joual, mais qui n'en est qu'une version romancée… Une étudiante du cursus intégré de l'UFA a bien voulu accepter de regarder cette traduction à la loupe pour son mémoire de master et une partie de ce que je vais exposer est due à sa sagacité, ainsi qu'à l'article très éclairant et bien structuré de Bärbel Czennia dans le volume encyclopédique sur la traduction paru chez de Gruyter sous la direction de Harald Kitter ; elle y analyse neuf stratégies employées par les traducteurs pour rendre les dialectes (voire les sociolectes, qu'elle traite dans la foulée). Mais avant d'aborder leur traduction, il faut préalablement s'entendre sur une définition du terme "dialecte".

## 1. Qu'est-ce qu'un dialecte ?

Cette question à elle seule occupe des linguistes éminents à plein temps et je ne me risquerai pas à lui apporter une réponse péremptoire. Je ne suis pas dialectologue, je sais que la tendance actuelle est plutôt à parler de variété diatopique, voire diastratique pour certains idiomes comme le joual. Mais on parle aussi de régiolecte dans le domaine français. Et tous les chercheurs s'accordent pour dire que la frontière entre dialecte et idiome dominant est fluctuante, comme le constate Peeters (1999), citant p. 183 sq. Hagège, Steiner et Wandruschka[1]. Par ailleurs, l'évaluation "sociale" des dialectes varie énormément d'un pays à l'autre, ce qui rend problématique les affirmations généralisantes[2]. Je me contente donc de reprendre la définition minimale de Bärbel Czennia, en explicitant certaines de ses implications :

---

[1] "Cependant, la frontière entre les notions de langue et de dialecte n'est pas toujours facile à tracer, et l'on peut se demander s'il faut ranger sous l'une ou l'autre l'ensemble d'usages appelés le franco-provençal, qui couvre la Savoir, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bresse, ainsi que sur le territoire de la Suisse romande, la partie occidentale du Valais." (Hagège, cité par Peeters, p. 183).

[2] Voir l'article de Thomas Studer sur les divergences entre l'Allemagne et la Suisse alémanique. Il pointe en particulier les différences dans l'évaluation des dialectes par les deux pays : "Die Hochwert-varietät in der Deutschschweiz ist der Dialekt, und die affektiven Einstellungen zum gesprochenen Hochdeutschen sind in der Regel alles andere als positiv ausgeprägt". Et il est clair que la situation en Allemagne et en France est relativement différente.

## 1.1 Selon Czennia (p. 505) :

> Dialekte sind "territorial bzw. regional definierte (diatopische) Sprachvarianten […], die keine oder nur geringe soziale Differenzierungen aufweisen."

À notre époque de la mondialisation et de l'uniformisation, la tradition des dialectes se perd quelque peu en Europe et reste cantonnée à des territoires bien délimités, où les locuteurs se comprennent et n'ont donc pas besoin de traducteur/interprète. Le commerçant des Grisons qui parle dialecte avec la population autochtone n'a aucune difficulté à passer au haut allemand face à un touriste d'une autre aire linguistique, et les situations de communication en pays dialectophone sont en général suffisamment simples pour ne pas nécessiter la présence d'un interprète.

Cependant, la chaîne de télévision 3sat, qui rassemble les chaînes publiques de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Autriche (les trois variétés de l'allemand), pratique généralement (et heureusement) le sous-titrage lors des interviews ou micro-trottoirs où domine le *Schweizerdeutsch*. Pour autant que je puisse en juger, cette traduction est très globale et vise plus l'esprit que la lettre du propos traduit. Il est manifeste que pour le personnel politique suisse, parler "dialecte" est une évidence, voire une nécessité politique. Les informations de la télévision suisse allemande sont en dialecte alémanique, mais la *Neue Zürcher Zeitung* publie dans un allemand standard dont on connaît la valeur. Comme le note Thomas Studer :

> In der Deutschschweiz trifft man auf eine "use oriented" Diglossie, also auf ein gebrauchsorientiertes Nebeneinander von Hochdeutsch und Dialekten, bei dem die Entscheidung für eine von den beiden Sprachformen im Wesentlichen davon abhängt, ob mündlich oder schriftlich kommuniziert wird (deshalb "mediale" oder "modale Diglossie"). *Linguistik online*, 2001.

La situation est tout autre en Allemagne où les chaînes régionales se reconnaissent tout au plus à l'accent des présentateurs et où le dialecte est cantonné aux soirées de chants folkloriques ou de cabaret. Cependant, les dialectes jouissent en Allemagne d'une certaine ferveur (identité régionale *vs* identité nationale), sinon on s'expliquerait mal la traduction en 33 dialectes d'Astérix. En dehors de la prouesse des traducteurs, il est manifeste que ces albums possèdent un public suffisant pour en justifier la parution.

En France, le centralisme "totalitaire" a depuis longtemps cherché à éliminer tous les dialectes. Si le breton, le basque, le provençal ou le corse résistent, c'est parce qu'ils sont, à des degrés divers, des langues[1].

[1] Le socio-linguiste J.B. Marcellesi a plus ou moins imposé l'idée d'une langue corse, alors qu'il s'agit sans doute d'un dialecte italien, au même titre que le sarde ou le sicilien.

## 1.2 La transcription des dialectes

Pour la thématique qui me préoccupe aujourd'hui, le premier trait des dialectes que je retiendrai est l'oralité. Dans la mesure où les grammaires et dictionnaires disponibles des dialectes[1] sont le fait d'érudits locaux, se pose la question d'une transcription graphique homogène de cet oral. Les transcriptions effectuées par les frères Grimm ou encore Philipp Otto Runge, à qui on doit la première version du conte *Vom Fischer und seiner Frau* en platt reflètent les difficultés liées à l'entreprise. Plus récemment, lorsque le parlement allemand a délibéré le 7 mai 1998 sur le statut des langues régionales en RFA, le député vert Cem Özdemir s'est adressé en souabe à ses collègues, mais s'est excusé auprès des sténographes de l'Assemblée de leur imposer un travail de transcription inhabituel :

> Frau Präsidentin! Liebe Kolleginne und Kollege! Koi Sorg, i schwätz net Türkisch; des mecht i niemand zumute hier. Aber i probier's in moiner Muttersproach oder zumindescht in oinem Teil moiner Muttersproach, die Sproach, mit der i aufgwachse bin. Bevor i aber afang, zum Thema zu schwätze, möcht i mi glei bei de Stenographe quasi entschuldige. I woiß, daß die es heut oabend net grad leicht hend, ond i hoff, daß se trotzdem oinigermaße zstroich kommet damit.

D'autres parlementaires avant et après lui avaient eu recours ce même jour au dialecte de leur région et les transcriptions sont "flottantes". Dans le domaine germanophone, seule la Suisse, à ma connaissance, possède un véritable manuel de transcription, dû à Eugen Dieth[2], publié pour la première fois en 1938 et réédité en 1986 par Christian Schmid-Cadalbert. Dieth y explique que la transcription doit à la fois être la plus proche possible des sonorités propres au dialecte, mais laisser une place au sémantisme, faute de quoi elle ne sera compréhensible que par la seule communauté des dialectophones. Ceci implique que la transcription des dialectes est déjà une première interprétation, qui va influencer la traduction éventuelle.

## 1.3 Dialecte ou sociolecte ?

Beaucoup notent que la frontière entre dialecte et sociolecte est parfois difficile à établir et l'article de Czennia examine sur la même lancée les problèmes posés par la traduction des deux. Peter Trugdill, cité par Peeters (p. 183-184), note que

---

[1] Les nombreux travaux de dialectologie qui décrivent un dialecte particulier le font sur la base de transcriptions individuelles. Cela est patent sur le site *Lexilogos*, qui propose en ligne plusieurs lexiques des dialectes français, tous datant plus ou moins de la fin du XIX$^{e}$ siècle. Voir aussi Mario Rossi, *Dictionnaire étymologique et ethnologique des parlers Brionnais* (2004), Publibook Université, dans lequel l'auteur expose ses principes de transcription.

[2] "D Dieth-Schryybig oder schwyzertütschi Dialäktschrift isch e Laidfaade, wù mer di alemannische Dialägd chaa mid verschrifde. D Dieth-Schryybig isch fir Schwyzer Dialägd gmachd woore ùn isch mid dr Joore an verschiideni (v. a. Schwyzer) Dialägd aabasd woore." (http://als.wikipedia.org/wiki/Dieth-Schreibung, page consultée le 1.2.2011).

l'argot londonien cockney (sociolecte) ne se différencie quasiment pas du dialecte de l'Est-Anglie. Le joual dans lequel Michel Tremblay écrit ses romans ou ses pièces de théâtre est parfois caractérisé comme sociolecte, bien qu'il ait à mon sens les caractéristiques des dialectes. On parle aussi de continuum entre dialecte et sociolecte ou de variante régionale, voire sociale. L'intersection des axes diatopique et diastratique donne lieu à des argots (slang londonien, argot parisien). *Berlin Alexanderplatz* fournit un bon exemple de cette interpénétration, délicate à démêler.

## 2 Pourquoi dans une œuvre fictionnelle l'auteur a-t-il recours à un/des dialecte/s et comment évaluer l'authenticité du dialecte mis en scène ?

Cette partie intermédiaire entre le dialecte et sa traduction est déterminante pour l'appréciation des faits de traduction. En effet, le dialecte qui apparaît dans des œuvres fictionnelles suscite de nombreuses interrogations. Outre la question déjà abordée de la transcription (très variée selon les auteurs, le *Platt* de Fontane et de Storm ne sont pas équivalents), il faut bien se demander

a) pourquoi un auteur choisit de faire parler ses personnages en dialecte (j'exclus ici les rares romans, contes ou nouvelles écrits intégralement en dialecte, comme le sont certains romans policiers suisses) et

b) si le dialecte utilisé, qui doit rester compréhensible pour le lecteur non dialectophone, reflète bien la réalité du terrain.

### 2.1

Si longtemps le dialecte a été la marque d'une appartenance sociale modeste, voire misérable, la littérature romantique, puis réaliste, a réhabilité le dialecte (cf. Czennia, p. 508-509), avec plusieurs effets visés : outre l'effort des réalistes de rendre leur tableau au plus proche de la réalité et de conférer une couleur locale typique à leur histoire, il y a aussi la tentative de rapprocher la littérature écrite de la littérature orale. C'est d'ailleurs au théâtre que l'on trouve le plus de créations en dialecte : la pièce de Gerhard Hauptmann *Die Weber* a connu une première version en Silésien (*De Waber*) avant d'être réécrite en *Hochdeutsch*.

Il est donc nécessaire, si l'on s'interroge sur les motivations d'un auteur, de bien évaluer le contexte dans lequel s'inscrit son roman ou sa pièce de théâtre. J'entends contexte au sens le plus large du terme, il englobe aussi bien le genre littéraire (conte, roman, roman policier, drame) que le courant dans lequel s'inscrit l'œuvre (roman réaliste ou expressionniste, *Heimatroman*, littérature de terroir en France) que les circonstances politiques de sa parution. Il est clair que la transcription apparemment "exacte" du dialecte de certains contes des frères

Grimm[1] s'apparente plus à un travail d'ethnologue, alors que Fred Vargas, en utilisant dans *Sous les Vents de Neptune* un dialecte (idiolecte) apparenté au québécois, cherche avant tout à divertir son lecteur par ses néologismes. Il en va encore autrement des écrivains du terroir, comme Umberto Saba, dont les traductions du roman *Ernesto* sont étudiées par Jean-Charles Vegliante. Ces derniers parlent la langue qui leur est familière et s'adressent donc prioritairement aux connaisseurs de cette langue, mais cherchent aussi à la promouvoir comme langue littéraire auprès d'un plus vaste public. C'est à peu de choses près ce qui se passe pour Michel Tremblay, dont toute l'œuvre vise à établir le joual comme langue de culture. Chez Peter Härtling, qui fait parler la plupart de ses protagonistes souabes en dialecte, il s'agit plutôt de caractériser les personnages en les démarquant de la langue du narrateur, qui est, elle, tout à fait classique. Dans *Niembsch oder der Stillstand*, madame Zegerlein, qui se pique de correction bourgeoise, ne parle dialecte que lorsqu'elle sort de ses gonds (comme on le voit dans l'extrait ci-dessous) :

> dem gab sie nach, weckte ihre Mutter, Niembsch, jetzt hot's en derwischt, iebergeschnappt ischer, des hedde m'r wisse könne, komm, mudderle, [und das Klappergestell, die Kurhexe, jagt der Tochter voraus hinüber, Niembsch tritt ihnen entgegen, ohne Tadel gekleidet, den Stock in der Hand, zum Ausgang fertig, pardon, Mesdames, es war ein Irrtum, ich bin bereit, die Schuld, wie hoch sie auch sei, zu begleichen, darauf die Zegerlein], onder tausend komme Se ons net davon, […] ond des will a Graf sei, a Schwindler isch's, a Drecksau sonderlichster Güte ! A Sau ond koi Graf, mei Wort dafür. (p. 92)

et dans la biographie romancée de *Hölderlin*, l'usage du dialecte sert d'effet de distanciation quand on entend le poète mythisé qu'est Hölderlin de nos jours s'exprimer en souabe comme n'importe quel petit paysan de son âge :

> Woisch, Neuffer, jetzt könnt i in hohem Boge d'r Berg nonter bis in de Neckar brunze.
>
> Tu's doch !
>
> Es isch z'weit
>
> Noi, er kann's net.
>
> Später. I brauch no a Viertele. (Hölderlin, p. 108)

Il faut donc évaluer correctement l'intention de l'auteur (pas du narrateur) avant d'aborder la question de la traduction de ces dialectes. Paul Malone, qui a étudié trois traductions des *Belles-sœurs* de Tremblay (en anglais, en écossais et en allemand) remarque que les trois traductions ont privilégié l'aspect sociologique de la pièce en gommant l'aspect dialectal :

> Plocher deliberately minimizes the use of dialect in his translation, however, because he feels that "Tremblay's literary use of the spoken dialect is only superficially comparable to phenomena in Europe"; dialect literature in German is often socially critical but seldom political at a linguistic level (Plocher, *Schwesterherzchen* 22). Furthermore, "the criteria of subculture, minority and economic disadvantage have no basis analogous to *joual* in any variant of regional German. All the

[1] Ces derniers avaient leurs "fournisseurs" locaux.

> less, since so-called dialect literature has for some time enjoyed high respect in this country, and is mentioned in the same breath with literature in the standard language" (p. 23-24).

## 2.2

Un autre point incontournable, mais difficile à traiter, est celui de l'authenticité du dialecte mis en scène. En général, un auteur qui utilise un dialecte dans une partie de son roman le fait en connaissance de cause. Le souabe est sans doute la langue maternelle de Peter Härtling, le berlinois de Tucholski ou Döblin est parfaitement authentique, mais reflète aussi un état particulier de la langue au début du XX$^{e}$ siècle. La transcription de la langue orale, non codifiée, reste le privilège de l'auteur et on remarque que le souabe de Härtling et celui de Özdemir ne coïncident que partiellement. D'autre part, l'exigence de compréhension de la part du lecteur rend probable une certaine édulcoration du "dialecte littéraire", où les morphèmes grammaticaux portent quasiment à eux seuls la différence. Il suffit de comparer le souabe de Härtling, aisément compréhensible par tout lecteur germanophone, avec le dictionnaire mis en ligne par Peter Mangold[1], pour constater que Härtling a éliminé tout vocable trop éloigné de l'allemand standard. Peut-être serait-il plus juste alors de parler de coloration dialectale, qui bien souvent se confond avec la langue orale. Le dialecte picard, qui a réjoui la France entière dans *Bienvenue chez les Ch'tis*, n'est que partiellement authentique, puisque intégré par petites touches dans un français standard. Mais de l'édulcoration à la falsification, la pente est savonneuse. Le québecois de Fred Vargas, s'il fait les délices des lecteurs français, a été unanimement critiqué par les Québécois eux-mêmes :

> "Voulez-vous bien me dire, calvette, où elle est allée pondre de telles âneries sur notre Belle Province fière de ses grands espaces, de ses ours, de ses Indiens, de ses coureurs des bois et de ses chutes Niagara ?" (Dion 2004, citée par N. Dubois, p. 29)

Dans ces cas précis, la difficulté de la traduction sera redoublée puisque le texte original est écrit dans une langue factice. Comme le remarque Isabelle Génin (2001, "Moi compris tout plein", p. 261)

> Le problème est d'autant plus complexe que les traducteurs ont recours à des modèles, re-créations littéraires de parlers exotiques, n'ayant pas de connaissance directe de ces voix. Le risque de déformation et de caricature est donc mutiplié.

[1] http://www.petermangold.de/schwaebisch_woerterbuch.htm, page consultée le 8 février 2011.

## 3 Quelles sont les difficultés de traduction des dialectes ?

La première et la plus évidente des difficultés est que le dialecte étant lié à un territoire précis et peu étendu ne peut pas avoir d'équivalent[1] dans un autre territoire. Comme le note B. Czennia :

> Der wichtigste konnotative Unterschied von Dialekten und Soziolekten besteht darin, dass Dialekte jeweils an einen bestimmten geographischen Raum […] gebunden sind und damit als sprachliche Kulturspezifika streng genommen unübersetzbar sind. (Czennia, p. 505)

La difficulté va bien au-delà du problème du vocabulaire, problème souvent évoqué lorsqu'il est question des termes de cuisine, qui ont tous leur coloration locale : les *Berliner*, *Berliner Ballen* (rhein., ruhrgebiet), *Faschingskrapfen*, *Krebbel* (südhessisch und kurpfälzisch), *Fieze* (mittelhessisch), *Kreppel*, *Fastnachtsküchle*, *Fasnetsküchle*, *Krapfen* (bayr.), *Krebbelchen* (siegerl., moselfränkisch), *Pfannakung* (oberfränkisch)[2] ne sont ni des beignets, ni des bugnes, ni des oreillettes, ni des merveilles, ni des chichis… Tous ces termes s'inscrivent dans un contexte non seulement géographique, mais aussi idéologique, sentimental, etc. *Gone*, *minot* et *titi* ne sont pas plus interchangeables pour désigner les gamins des villes.

La deuxième difficulté provient des sonorités. On sait que les dialectes du nord et du sud de l'Allemagne se différencient par certains traits phonétiques (deuxième mutation consonantique, *Benrather Linie*). Cette particularité ne se retrouvant pas dans les pays des éventuelles langues cibles, rien ne pourra en rendre compte dans la traduction. À chaque expression dialectale (en particulier les exclamations et les jurons) correspond un accent particulier (*peuchère*, *vindiou*) qui en fait la saveur et ne saurait être traduit. Et cette difficulté se trouve redoublée dans le cas d'une adaptation cinématographique : le film français *Bienvenue chez les Ch'tis* a été adapté différemment en Suisse et en Allemagne. La Suisse a opté pour le sous-titrage :

> Le distributeur du film en Suisse Pathé Films a donc décidé de lancer un traducteur sur les traces du ch'timi. « C'est une des traductions les plus difficiles que l'on ait faites, explique Sylvia Gantenbein, responsable de l'administration. Heureusement, les parentés avec les dialectes suisses nous ont aidés à trouver des solutions. »[3]

---

[1] Koller (2004b, 351), après avoir souligné que le concept d'équivalence est controversé en traductologie, distingue cinq "cadres" dans lesquels peut être recherchée l'équivalence en traduction. Pour les dialectes, ce sont les cadres "connotatifs" et "pragmatiques" qui doivent être activés.

[2] Source : http://de.wikipedia.org/wiki/Regionale_K%C3%BCchenbegriffe, page consultée le 8 février 2011.

[3] Cf. http://www.astti.ch/it/rassegna-stampa/173-le-suisse-allemand-au-service-des-qchtisq (page consultée le 1 février 2011).

Apparemment, le résultat est plutôt décevant. Les Allemands en revanche ont choisi l'audace, et cela leur a réussi[1] :

> Dieses Kauderwelsch angemessen ins Deutsche zu übertragen, war keine leichte Aufgabe, denn die Übersetzung in eine deutsche Mundart (etwa das Schwäbische) hätte schlicht deplatziert gewirkt. Folglich entschloss sich der deutsche Verleih Prokino, eine neuartige Kunstsprache zu entwickeln, was sicherlich grandios hätte scheitern können, doch wider Erwarten gelang.[2]

Enfin, la plupart des dialogues fictifs en dialecte affichent des phénomènes d'apocope ou d'aphérèse (élision) qui sont des marques d'oralité n'ayant pas obligatoirement de correspondant strict dans la langue cible. Face à ces difficultés qu'on pourrait penser insolubles, les modifications syntaxiques ont finalement peu de poids.

### 3.1 Ce qu'en disent la recherche et les traducteurs eux-mêmes

Les premiers à s'être exprimés sur le sujet sont évidemment les traducteurs ou les spécialistes de l'enseignement de la traduction. Slobodnik (1970), dans un court article fréquemment cité, constate que l'on peut en gros trouver trois types de traductions pour les dialectes : soit l'ignorance totale de la différence diatopique, soit le recours accru à une langue orale, soit enfin la recherche d'équivalents dans la langue cible, qui garantissent également l'effet recherché par l'auteur de l'œuvre originale (en général comique ou dépréciation du personnage). Bilan somme toute assez maigre.

Les traducteurs sont en général discrets sur leurs choix stratégiques. Philippe Jaccottet par exemple, homme de lettres et traducteur inspiré, rend tous les passages en dialecte dans la biographie de Hölderlin de Härtling non seulement en français standard, mais choisit de surcroit un registre plutôt élevé, renonçant ainsi à tout "mécanisme de compensation" (Eco, 2006, p. 133) :

> Wege dem Herrn Diakon seiner Stond, sagt sie / Pour la leçon de Monsieur le diacre ? p. 32/39.
>
> I han nix denkt, woisch. Isch scho recht / je ne le pensais pas tu sais. Alors, ça va. p. 33/41.
>
> Du willsch mir ebbes sage, Fritz, gell ? / Des isch scho vorbei, das waret so Gedanke / Hasch di no immer net ans Stift g'wöhnt ? / Noi, des werd i au nie./ p. 100

---

[1] Seit Donnerstag läuft der erfolgreichste französische Film aller Zeiten in den deutschen Kinos und seitdem trägt die Culture-Clash-Komödie auch bei uns in einer äußerst gelungenen deutschen Fassung zur humoristischen Völkerverständigung bei - 143.664 begeisterte Kinobesucher (inkl. Previews) am Startwochenende sprechen für sich! Nach einem guten Start am Donnerstag explodierten die Besucherzahlen am Wochenende!

Damit platzierte sich *Willkommen bei den Sch'tis* auf Anhieb mit einem sensationellen Kopienschnitt von insgesamt 898 Besuchern (inkl. Previews) pro Kopie (bei 160 Kopien) auf Platz 2 der deutschen Kinocharts. (http://www.movie-infos.net/news_detail.php?do=view&newsid=20819, page consultée le 1.2.2011).

[2] Cf. http://www.filmstarts.de/kritiken/99740-Willkommen-bei-den-Sch%27tis/kritik.html, page consultée le 11 janvier 2011.

> Tu veux me dire quelque chose, Fritz, n'est-ce pas ? / C'est oublié déjà, des idées. / Tu ne t'es toujours pas habitué au Stift ? / Je ne m'y habituerai jamais.122/123
>
> Woisch, Neuffer, jetzt könnt i in hohem Boge d'r Berg nonter bis in de Neckar brunze./ Tu's doch !/ Es isch z'weit /Noi, er kann's net./ Später. I brauch no a Viertele. p. 108
>
> Sais tu, Neuffer, en ce moment, je serais capable de pisser à travers la vallée jusque dans le Neckar !/ Vas-y ! C'est trop loin. Il s'est vanté. Plus tard. Il me faut encore un godet.

Et Bernard Lortholary n'est guère plus audacieux quand il s'agit de traduire les imprécations de madame Zegerlein.

Natacha Rimasson-Fertin a publié en 2009 chez José Corti une nouvelle traduction des contes de Grimm, unanimement saluée par la critique. Le conte bien connu *vom fischer und syner fru* a été à l'origine publié dans divers dialectes allemands (poméranien, dialecte de Hambourg, de Hesse, comme elle le note page 126). La traduction est en français standard, à peine marqué par quelques traces d'oralité. Sa seule concession à la coloration dialectale est le rendu de *Pisspott* par *pot de chambre*, là où les traducteurs antérieurs parlaient de *cabane*. En fait comme l'explique la traductrice dans une interview[1], elle n'a considéré le dialecte que lorsqu'il avait des traits discriminants dans une histoire. Il aurait par ailleurs été difficile de rendre le conte intégralement dans un dialecte. Lequel ? Et compréhensible par qui ?

Plus explicite est le traducteur français du romancier Camilleri (*La patience de l'araignée*), qui prend soin dans une préface de justifier (si l'on peut dire !) ses options de traduction :

> Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. […] J'ai aussi tenté de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : "pinsare" au lieu de "pensare" a été traduit par "pinser", "aricordarsi" au lieu de "ricordarsi" a été traduit par s'"arappeler", etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore la moins mauvaise des solutions car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. (p. 8-9)

Et la traductrice de Fred Vargas (Julia Schoch), interrogée par Noluenne Dubois, lui a répondu :

---

[1] "Et puis il y a la question des dialectes. Le recueil des *Contes pour les enfants et la maison* comporte une dizaine de textes en dialecte, provenant de différentes régions allemandes, mais aussi d'Autriche et de Suisse. Les Grimm accordaient beaucoup de valeur à ces récits, considérant qu'ils enrichissaient la langue allemande. Dans ces textes à la fois difficiles à comprendre et à traduire, de nombreux termes d'un usage limité à l'oral, ne figurent pas toujours dans les dictionnaires unilingues allemands.
Faut-il traduire un dialecte allemand par un patois français, et si oui, lequel ? Cette opposition entre allemand standard (*Hochdeutsch*) et dialectes peut-elle (et doit-elle) être restituée par une différence de niveaux stylistiques ? J'ai opté pour une uniformité du niveau de langue, tout en signalant en note qu'il s'agit, à l'origine, de récits en dialecte." (http://www.jose-corti.fr/titresmerveilleux/grimm-interviewNatacha.html, page consultée le 20 janvier 2011).

> Ich habe mich absichtlich nicht für einen konkreten, existierenden Dialekt entschieden, denn jede deutsche regionale Färbung wäre ja Unsinn gewesen (wieso sollten Kanadier z.B. bayrisch o.ä. sprechen?) Es musste also ein Kunst-Dialekt sein. (Mémoire de M2, p. 2)

Toutes ces prises de position ne font que révéler le caractère sisyphien de l'entreprise. Entre ignorance de la spécificité, choix contestable d'un dialecte local ou création d'une langue artificielle, il semble bien difficile de trancher.

Czennia (2004, p. 511) pense à juste titre que conserver à tout prix un dialecte (quelconque) ne peut se faire qu'au prix d'incohérences graves.

> Die Beibehatung einer dialektalen Markierung etwa ist nur um den Preis von Inkonsequenzen auf der Inhaltsebene zu haben, die zielseitig verwirrend oder verfremdend wirken könnten, da der zielsprachige Dialekt und mit ihm verbundene geographische und kulturelle Assoziationen im Kontrast zu sonstigen raum-zeitlichen Textsignalen […] stehen, die die Handlung weiterhin in einem anderen Teil der Welt situieren.

Un jugement partagé par Berman (1985, p. 79) :

> L'exotisation peut rejoindre la vulgarisation en rendant un vernaculaire étranger par un vernaculaire local : l'argot de Paris traduit le *lunfardo* de Buenos Aires, le "parler normand" celui des paysans russes ou italiens. Malheureusement le vernaculaire ne peut être traduit dans un autre vernaculaire. Seules les koinés, les langues "cultivées" peuvent s'entretraduire. Une telle exotisation, qui rend l'étranger du dehors par celui du dedans, n'aboutit qu'à ridiculiser l'original.

Une fois écartée la possibilité d'utiliser un ou plusieurs dialectes de la langue cible, il reste la possibilité des commentaires métalinguistiques (note du traducteur), le recours à la langue standard, écrite ou orale, et la création d'un dialecte fictif, censé rendre visible pour le lecteur les connotations attachées à la langue source.

On connaît les règles d'or édictées par Eco 2006 pour la traduction des œuvres littéraires, on pourrait m'objecter que mon corpus est surtout composé d'œuvres mineures (romans policiers, biographies), et que les règles qui valent pour la poésie ont moins d'intérêt pour ces genres là. Je ne le crois pas, et Eco lui-même en cite quelques-uns. Les romans policiers comme les biographies sont des récits d'atmosphère et le dialecte en fait partie. Comme je ne peux guère commenter des traductions qui ont esquivé la difficulté en recourant à la langue standard, j'aimerais maintenant analyser plus en détail deux traductions qui ont créé un dialecte fictif en langue cible, avec des résultats contrastés.

### 3.3 Solutions plus ou moins heureuses

Avant d'étudier les traductions de Quadruppani et de Schoch, je veux souligner avec Ricœur (2004, 60) qu'il "n'existe pas de critère absolu de ce qui serait la bonne traduction". Et il faut de toute manière peut-être différencier les attentes du lecteur selon qu'il s'agit de "grande" littérature (Fontane, Storm) ou de littérature de distraction comme le sont les romans policiers. Certes, Camilleri écrit dans son dialecte sicilien, qui doit paraître pour le lecteur italien quelque peu exotique et est sans doute nécessaire à la couleur locale, on ne peut de toute

manière pas oublier qu'on est en Sicile ! Mais les choix de traduction de Quadruppani[1] sont à mon sens regrettables, dans la mesure où ils freinent constamment la lecture et mutilent le plaisir du texte. L'ajout arbitraire d'un a- devant certains verbes (*il l'avait **a**connu, **a**rencontré, il n'a pas envie d'**a**répondre, il **a**réussit…*) n'a d'une part rien de systématique et n'apporte d'autre part aucune saveur supplémentaire au discours du narrateur. L'emploi systématique du passé simple dans le discours des personnages correspond sans doute à une particularité de l'italien de Sicile, mais en français cela ne passe pas ! Ce qui est naturel pour les personnages les rend grotesques, de même que les contorsions syntaxiques qu'il leur impose.

> Et puis il demanda :
>
> — Les Mistretta l'ont reçue ? Ou ces cornards veulent que ce soit nous qui fassions les intermédiaires ?
>
> — *A hier soir tard, ils téléphonèrent*.
>
> Zito poussa un soupir de soulagement. (p. 7)

L'énoncé *À hier soir tard, ils téléphonèrent*, attribué au personnage principal, le subtil commissaire Montalbano, a du mal à signifier quelque chose pour un Français. C'est encore pire quand des paysans siciliens emploient des formes de passé simple à la première ou deuxième personne :

> Dottori, qu'est-ce que je fis, je vous réveillai ? (p. 24).
>
> Dutturi, vous l'oubliâtes ? (p. 86)

Et alors que Montalbano parle généralement une langue standard et correcte (après tout, il est censé être cultivé !), il se présente toujours de cette manière saugrenue (*Montalbano, je suis*), confond fréquemment les pronoms masculin et féminin, ce qui désoriente totalement le lecteur. Enfin, le narrateur, qui opte généralement pour la langue standard, dérape parfois vers le dialecte, sans que l'on en comprenne la nécessité :

> Ils parlèrent encore, *mais à Montalbano, le pétit ne venait pas*, il avait toujours l'estomac serré (p. 141)
>
> C'était une *très normale* route à deux voies légèrement plus large que la normale, mais que, va savoir pourquoi, tout le monde considérait comme une espèce d'autoroute. Et, en conséquence, *comme sur une autoroute, tout le monde se comportait*. (p. 162)

Dans la mesure où dans ce roman, le dialecte n'a manifestement pas de fonction discriminante pour les personnages, le saupoudrage de phrases tarabiscotées dans le texte cible ne peut qu'irriter le lecteur, sans rendre la saveur des sonorités siciliennes.

---

[1] François Rosso, qui a traduit une nouvelle de Camilleri (in *Petits crimes italiens*, Points, 2007, p. 295-340), a choisi plus sobrement l'incise métalinguistique : "dit-il en dialecte sicilien", "avec un fort accent sicilien", "toujours en dialecte", etc. Et l'adaptation cinématographique des romans de Camilleri, dans sa version française (France3) délègue à la caméra le soin de fournir la couleur locale : les protagonistes parlent une langue totalement standard.

À l'inverse, Julia Schoch a agi, me semble-t-il, avec plus de discernement. Que ce soit pour les structures syntaxiques ou les créations lexicales, elle opte pour des traductions qui pointent l'originalité du texte source, mais sans choquer le lecteur allemand, peut-être plus habitué que le français à la création langagière[1].

S'agissant des tournures syntaxiques spécifiques au québécois (construction interrogative "sujet-verbe-tu" et négations défecteuses), la traductrice a puisé dans les contractions propres à nombre de dialectes allemands :

> *Tu veux-tu qu'on* gosse autour toute la nuitte ? / *Willsta* etwa d'ganz' Nacht drüber wegläppern? p. 111 / p. 118
>
> *Vous l'avez-tu* pogné au moins ? *Habense* die wenigstens erwischt? p. 192 / p. 207

Quant aux idiomatismes québécois, qu'ils soient attestés ou inventés par Vargas, elle n'a pas de mal à créer des équivalents acceptables, reprenant même parfois le néologisme français quand la structure syntaxique d'accueil permet d'en éclairer le sens.

> Fais *une bonne nuitte* alors, et reviens-nous raplombé. / Mach dir'n *gutes Nächte*. Und komm uns bloß wieder ins Lot. p. 192 / p. 207.
>
> Un soir, il s'est paqueté le beigne et les cops l'ont pogné par les gosses. / Eines Abends hat er sich einen ins Jacket gekloppt, und die Cochs kriegten ihn bei den Nüssen. p. 148 / p. 157.
>
> *Votre esti de boss*, c'est le tison du diable et il vous a niaisée. / *Ihr Esti von Boß* ist ein Teufelsfott und hat Sie angetrottelt. p. 269 / p. 291.

Le juron ou "sacre" "esti", dont l'origine est incertaine (cf. Dubois 2010, p. 98), inséré dans la structure "votre N de N", passe parfaitement dans la structure correspondante allemande "ein N von N", Ihr N von N", avec le même effet dépréciatif, même si le vocable "Esti" n'est pas attesté par les dictionnaires allemands.

## 4 Conclusion

Ce rapide tour d'horizon n'a pas permis de beaucoup faire avancer les choses. Si l'on ne veut pas simplement accepter le constat que les formes dialectales sont intraduisibles, il faut formuler quelques règles contraignantes pour tous les traducteurs, règles que devraient d'ailleurs édicter les éditeurs des traductions, qui ont à cœur de mettre sur le marché des œuvres rentables. Les exemples que j'ai cités relèvent tous du bricolage individuel et ne permettent pas de tracer un programme de traduction pour dialecte. Cependant le choix du "Kunstdialekt" s'avère le plus prometteur pour suggérer les ilôts dialectaux dans un discours standard : d'une part il permet souvent d'attirer l'attention sur les sonorités de la source, d'autre part il signale le décalage par rapport au langage standard et évite l'assimilation incongrue avec un dialecte de la langue cible. En affichant son

[1] Il suffit de se rapporter au site de Lothar Lemnitzer (http://www.wortwarte.de/), site que je consulte régulièrement depuis sa création en 2000, pour comprendre à quel point la néologie fait partie de la culture linguistique allemande.

côté factice, il laisse au lecteur une marge de collaboration importante, l'invitant à suppléer la couleur locale seulement suggérée. Il semblerait cependant que la langue allemande, étant plus plastique que le français, offre plus de facilités au traducteur pour imiter les dialectes.

## Corpus

*Die Märchen der Brüder Grimm*, ungekürzte Ausgabe, Goldmann (sans date).

Contes des frères Grimm, traduits par Natacha Rimasson-Fertin, José Corti, 2009.

Michel Tremblay, *Les belles-sœurs*, Présentation de Jean-Claude Germain. Montréal, HRW, 1968 (réédition Léméac en 1972).

Michel Tremblay, *Schwersterherzchen*, traduit par Hanspeter Plocher, Tübingen, Niemeyer, 1987.

Andrea Camilleri, *La patience de l'araignée*, traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadruppani, Fleuve Noir, 2006.

Andrea Camilleri, *Équivoques et malentendus*, traduit de l'italien par François Rosso, in *Petits crimes italiens*, points 2007.

Peter Härtling, *Hölderlin. Ein Roman*, Sammlung Luchterhand, 1987[10].

Peter Härtling, *Hölderlin. Biographie*, Seuil, Paris, 1980. (trad. Jaccottet, aussi traducteur de Hölerlin)

Härtling, *Niembsch oder der Stillstand*, Rororo, 1967.

Härtling, *Niembsch ou l'immobilité*, trad. par B. Lortholary, Seuil, 1966.

Fred Vargas, *sous les vents de Neptune*, Viviane Hamy, 2004

Fred Vargas, *Der vierzehnte Stein*, übersetzt von Julia Schoch, Aufbau Verlag, 2005.

## Bibliographie consultée

Ballard, Michel (dir.) (2001), *Oralité et traduction*, Artois Presses Université.

Barbin, Franck (2001), Les récits populaires du Devon : problèmes de méthode et de traduction, in Ballard (dir.), *Oralité et traduction*, 291-319.

Berman, Antoine (1985), La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain, dans A. Berman, éd., *Les tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, p. 33-150.

Canon-Roger, Françoise (2006), *La traduction*, Texto!, juin 2006, vol. XI, n°2. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Repres/Themes/Canon-Roger/Canon-Roger_Traduction.html>. (page consultée le 8 février 2011).

Czennia, Bärbel (2004), Dialektale und soziolektale Elemente als Übersetzungsproblem, in Kittel et alii (Hgg.) *Übersetzung - Translation – Traduction*, Berlin/New York, de Gruyter, 505-511.

Dubois, Noluenne (2010), Le parler québécois vis-à-vis du français standard et de sa traduction. Analyse de l'œuvre de Fred Vargas *Sous les vents de Neptune* et de sa traduction en allemand, Mémoire de M2, soutenu en juillet 2010, université Lyon 2.

Eco, Umberto (2006), *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset.

Génin, Isabelle (2001), Moi compris tout plein. Les voix exotiques de Moby-Dick et ses traductions françaises, in Ballard (dir), *Oralité et traduction*, 245-263.

Guidère, Mathieu (2008), *Introduction à la traductologie*, Bruxelles, de Boeck.

Ladmiral, Jean-René (1979), *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot.

Lecerf, Christine (2009), *Berlin Alexanderplatz* sonne mieux à l'oreille, *le Monde des livres*, 16.07.09.

Kittel, Harald / Frank, Armin Paul / Greiner, Norbert / Hermans, Theo / Koller, Werner / Lambert, José / Paul, Fritz (Hgg.) (2004), *Übersetzung - Translation – Traduction. Ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung / An International Encyclopedia of Translation Studies / Encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction*, Berlin/New York, de Gruyter.

Koller, Werner (2004a), Die Übersetzung als Gegenstand der Sprachwissenschaft, in Kittel et alii (Hgg.) *Übersetzung - Translation – Traduction*, Berlin/New York, de Gruyter, 180-190.

Koller, Werner (2004b), Der Begriff der Äquivalenz in der Übersetzungswissenschaft, in Kittel et alii (Hgg.) *Übersetzung - Translation – Traduction*, Berlin/New York, de Gruyter, 343-354.

Macheiner, Judith (1995), *Übersetzen. Ein Vademecum*, Frankfurt/Main, Eichborn Verlag.

Malone, Paul (2003), "Good sisters" and "Darling sisters": translating and transplanting the joual in Michel Tremblays "Les belles-sœurs".

(http://www.lib.unb.ca/Texts/TRIC/bin/get9.cgi?directory=vol24_1_2/&filename=malone.htm

page consultée le 8 février 2011.)

Peeters, Jean (1999), *La médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*, Arras, Artois Presses Université.

Plocher, Hanspeter (1999), Äquivalenzprobleme bei der Übersetzung von Michel Tremblay, 'Les Belles-Soeurs', *Zeitschrift für Kanada-Studien* 31, 19.1, 117-131.

Ricœur, Paul (2004), *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

Slobodník, Dusan (1970) Remarques sur la traduction des dialectes, in : *The nature of Translation: Essays on the Theory and Practice of literary Translation*. Ed. J. S. Holmes. La Haya, París: Mouton. Bratislava: Editorial de la Academia Eslovaca de las Ciencias. 139-143.

Studer, Thomas (2001), Dialekte im DaF-Unterricht? Ja, aber... Konturen eines Konzepts für den Aufbau einer rezeptiven Varietätenkompetenz, *Linguistik online* 10, 1/02.

Vegliante, Jean-Charles (1996), *D'écrire la traduction*, Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.

**Le Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ)**
http://www.cttj.ca

Créé en 1979 par la Faculté de droit de l'Université de Moncton (Canada) pour appuyer la mise en œuvre du bilinguisme juridique dans les provinces et territoires canadiens de common law, il offre les services ci-après.

*Traduction*

Services spécialisés de traduction juridique (jurisprudence, contrats, arrêtés municipaux, règlements administratifs, polices d'assurance, lois et règlements, rapports). Langues : anglais-français et français-anglais. Qualité rigoureusement contrôlée. Assurance de responsabilité professionnelle.
Clientèle : bureaux d'avocats, gouvernements, municipalités, commerces, établissements financiers, associations, particuliers. Traductions certifiées sur demande.

*Rédaction, correction*

Rédaction en français de textes juridiques. Correction de textes rédigés en français.

*Terminologie*

Confection de fiches ou de glossaires, seule ou en complément à une traduction. Méthodes scientifiques, personnel qualifié, outils performants.

*Expertises*

Production de rapports d'expert susceptibles d'éclairer le sens véhiculé par les mots et expressions utilisés dans des textes juridiques.

*Perfectionnement linguistique*

Préparation de matériel didactique, cours de français juridique, tutorat jurilinguistique.

**Emmanuelle Prak-Derrington**
ENS de Lyon

# Traduire ou ne pas traduire les répétitions

## 1 Remarques introductives

### 1.1 La mauvaise réputation de la répétition

Si elle est saluée et reconnue comme un principe de composition fondamental en musique ou en poésie, dans bien d'autres domaines, la répétition a mauvaise réputation ; répéter, c'est ne rien dire de nouveau, ne pas pouvoir dire autrement, c'est un défaut de style. J'entends ici par répétition le retour à l'identique et sans variation d'un mot ou d'une structure syntaxique, en contact immédiat ou bien différé. La répétition équivaut à un blocage de la synonymie et de la substitution, et s'oppose en ce sens à la reformulation qui pose et établit un rapport d'équivalence sémantique, voire pragmatique, mais en aucun cas une équivalence formelle. On peut considérer la traduction comme un mouvement de reformulation d'une langue à l'autre, étant entendu que pour bien traduire, le traducteur doit se détacher de la forme des mots de la langue-source, pour trouver des équivalents sur le plan du sens dans la langue-cible.

Dans cette vaste opération de reformulation qu'est la traduction, il convient cependant de s'interroger sur la place qu'occupe la répétition à l'identique d'unités lexicales et/ou syntaxiques dans le texte-source, et sur la nécessité et la possibilité de les maintenir dans le texte traduit.

Il ne viendrait à l'idée d'aucun traducteur de traduire chaque fois différemment un même vers répété à la fin de chaque strophe dans un poème, mais dès qu'on entre dans le domaine de la prose et du récit, c'est pourtant ce qui se produit. Le passage de la langue-source à la langue-cible s'accompagne en général d'un effacement, voire d'une suppression de la répétition à l'identique, et de l'apparition de la variation, là où l'auteur avait choisi la reprise littérale. Ce besoin de variation du traducteur n'est pas sans évoquer ce que l'écrivain Milan Kundera stigmatise comme un véritable « réflexe de synonymisation » dans un essai des *Testaments trahis*, essai dont on peut contester la virulence, mais qui a le mérite de souligner la prégnance de la norme du « Beau Style » en français écrit :

> Le besoin d'employer un autre mot à la place du plus évident, du plus simple, du plus neutre […] pourrait s'appeler réflexe de synonymisation, réflexe de presque tous les traducteurs. Avoir une grande réserve de synonymes, cela fait partie de la virtuosité du « beau style » […]. Ce besoin de synonymiser s'est incrusté si profondément dans l'âme

> du traducteur qu'il choisira tout de suite un synonyme […. Cette pratique synonymisatrice a l'air innocente, mais son caractère systématique émousse inévitablement la pensée originale. […] Ô messieurs les traducteurs, ne nous sodonymisez pas [*sic*] ! [1]

La haine du mot à mot se manifeste aussi dans la phobie des répétitions et la décision des traducteurs de varier ou supprimer la répétition s'inscrit en droite ligne de la tradition des « Belles infidèles ». Les traductions seraient comme les femmes : les belles ne sont pas fidèles et les fidèles ne sont pas belles. Mais traduire à l'identique la répétition peut être, on va le voir, un moyen de suspendre l'antagonisme réducteur entre beauté ou fidélité, traduction littéraire ou littérale.

Il ne s'agit donc pas de raviver la querelle opposant sourciers et ciblistes, mais de comprendre un phénomène qui excède le seul domaine de la traduction : celui de la méconnaissance des fonctions multiples de la répétition, dont découle, directement, son désaveu. C'est parce que le traducteur ne reconnaît pas à la reprise littérale une quelconque utilité sur le plan du sens qu'il se permet de l'ignorer. Répéter, ce serait ne rien dire de plus. C'est oublier que si un mot est répété plusieurs fois, c'est qu'il a été consciemment choisi par l'auteur. Pourquoi, dans quel but ? La réponse est loin d'être simple ou évidente et exige, chaque fois, un minutieux travail d'interprétation.

## 1.2 Corpus : *Der Keller*, Th. Bernhard. *Atemschaukel*, H. Müller

La question de la traduction de la répétition se pose avec encore plus d'acuité lorsqu'il s'agit d'auteurs dont l'écriture exploite sciemment toutes les possibilités qu'offre la répétition, tant sur le plan de la forme que du fond : ainsi de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard[2], et, dans un autre registre, de Herta Müller, Allemande du Banat, qui a obtenu le prix Nobel de littérature en 2009. Le style de ces deux auteurs se caractérise par une grande recherche formelle : virtuosité et musicalité chez Bernhard ; prose poétique et ciselée de Herta Müller. La traduction de *Der Keller* de Albert Cohn date de 1982[3], celle de *Atemschaukel* par Claire de Oliveira de 2010[4]. C'est grâce à ses écrits autobiographiques que s'est développée la notoriété de Bernhard en France, *Atemschaukel* a trouvé en français avec Cl. de Oliveira une voix aussi sensible que douée.

Les remarques qui suivent, toutes concentrées sur ce seul aspect des

---

1 Kundera (1993 : 131-132).

2 Prak-Derrington 2008.

3 Bernhard, Thomas. 1976. *Der Keller. Eine Entziehung.* Edition citée : dtv, 2010. En français : *La cave*. *Un retrait*. 1982. Traduit de l'allemand par Albert Kohn, Gallimard.

4 Müller, Herta. 2009. *Atemschaukel*. München: Carl Hanser Verlag. En français : *La bascule du souffle*. 2010. Traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Gallimard.

répétitions, ne remettent nullement en cause la gratitude et la reconnaissance que je porte à leur travail. Sans les traducteurs, passeurs et médiateurs, il n'y aurait de littérature que nationale. La littérature mondiale n'existe que par les traducteurs et leur travail de l'ombre.

## 2 La variation est imposée par la langue-cible

Il convient de distinguer entre contrainte de reformulation irréductible, imposée par le système spécifique de chaque langue et pratique personnelle du traducteur qui opte pour la variation, là où l'auteur avait choisi le strict blocage de la synonymie. Ma contribution revient donc sur cette opposition.

Dès lors que les phénomènes de répétitions se situent *en dessous* du seuil du mot et qu'il ne s'agit pas de redondance grammaticale (unités minimales dotées de sens, comme les morphèmes temporels, modaux, personnels, les préfixes et suffixes de dérivation…), il est quasiment impossible pour le traducteur d'en rendre compte. C'est un phénomène familier aux traducteurs de poésie (comment traduire les rimes ?), mais qu'on retrouve de manière aiguë pour ces deux auteurs dont l'écriture est fondée pour l'un sur la musicalité, pour l'autre sur la quête d'une langue où les mots-objets doivent exister dans toute leur matérialité. Lorsque son et sens forment un ensemble indivisible, traduire, c'est nécessairement diviser cette unité que forment un concept et un son. Avec la traduction, c'est alors une grande partie des jeux avec les sonorités des mots de la langue-source qui est condamnée à disparaître : rimes intérieures (homéotéleutes), assonances et allitérations… Dans l'exemple (1), il se trouve que les assonances en /g/ de l'allemand trouvent une correspondance avec celles en /f/ en français, le chiasme est maintenu *(kennt-weiß-weiß-kennt*/ *connaît-sait-sait-connaît*), tandis que le suffixe de dérivation *-ung* a son équivalent avec celui en *-tion* du français,

(1a) Der Hun**g**er ist ein **G**e**g**enstand.
Der En**g**el ist ins Hirn **g**estie**g**en.
Der Hun**g**eren**g**el den**k**t nicht. **E**r den**k**t richtig.
**Er** fehlt nie.
**Er kennt** meine **G**renzen und **weiß** seine Richt**ung**.
**Er weiß** meine Her**k**unft und **kennt** seine Wirk**ung**. (AS 144)
(1b) La faim est un objet.
L'ange est monté au cerveau.
L'ange de la **f**aim ne pense pas. Il pense juste.
Il ne **f**ait jamais dé**f**aut
Il **connaît** mes limites et **sait** sa dire**ction**.
Il **sait** mon origine et **connaît** son a**ction**. (BS 148)

Mais souvent, ce ne peut être le cas. Bernhard est un virtuose des sons. Dans l'exemple (2), qui accumule les consonnes fricatives, sifflantes ou chuintantes (*s-, st, -sch, -ch…*), il est clair que le passage au français fait passer à la trappe tout le jeu sur les assonances :

(2a) Die **Sch**erzhau**s**erfeld**s**iedlung war der tagtäg**liche** für**ch**ter**liche Sch**önheit**s**fehler in die**s**er **Stadt**, und die **Stadt**väter waren **s**ich die**s**e**s Sch**önheit**s**fehler**s** vollkommen bewu**ss**t, immer wieder tauchte die **Sch**erzhau**s**erfeld**s**iedlung a**l**s die**s**er **Sch**önheit**s**fehler **S**alzburg**s** in den **S**palten der Tage**s**zeitung […], hier war der **Sch**mutzfleck **S**alzburg**s**, und auch heute noch i**s**t die **Sch**erzhau**s**erfeld**s**iedlung die**s**er **S**alzburger **Sch**mutzfleck, de**ss**en **s**ich die ganze **S**tadt **sch**ämt, wenn **s**ie daran erinnert wird […]. (Keller 24)

(2b) La cité de Scherzhauserfeld était la petite imperfection quotidienne, terrible, de cette ville, les édiles étaient parfaitement conscients de cette petite imperfection. Sans cesse la cité de Scherzhauserfeld – cette petite imperfection – surgissait dans les colonnes des quotidiens […]. Ici Salzburg avait une tache de boue et, avec le lotissement de Scherzhauserfeld, elle a encore aujourd'hui cette tache de boue dont toute la ville est honteuse quand on la lui rappelle […].(Cave 32)

S'agissant des mots eux-mêmes, je me contenterai de prendre l'exemple de la composition lexicale. La composition en français combine les mots et ressortit à l'ordre syntaxique, alors que l'allemand dispose d'un système morphologique extrêmement puissant. Je rappelle qu'en allemand le mot composé forme très souvent un seul mot et une seule unité graphique, et permet de créer des mots à rallonge, ce qui est impossible en français. Le français parcellise, divise en plusieurs mots ce qui en allemand constitue un tout. Ou bien, moins souple que l'allemand ne l'est pour la composition, il recourt à plusieurs lemmes distincts là où l'allemand crée des séries à partir d'un seul. Ainsi, même face aux composés les plus usuels, il n'y a pas et ne peut avoir d'équivalence entre l'allemand et le français.

(3a) An jedem Tag ein Familienexzeß, an jedem Tag mindestens einmal **der Polizeiwagen** um die Ecke, **der Krankenwagen**, um einen halb Erschlagenen oder Erstochenen zu bergen, **der Leichenwagen**, um einen elendig in seinem Bett Weggestorbenen abzuholen, einen Umgebrachten. (Keller 34)

(3b) Tous les jours, il y avait une scène de famille qui dépassait les bornes, tous les jours, il y avait au moins une fois **le car de police secours** stationnant au coin de la rue, **l'ambulance** pour sauver quelqu'un d'assommé, pas tout à fait mortellement, frappé d'un coup de couteau pas tout à fait mortel, **le corbillard** pour venir chercher quelqu'un passé misérablement de vie à trépas dans son lit, ou qui avait été tué. (Cave 36)

Face aux composés déterminatifs de l'allemand, où seul varie le déterminant, le français oppose des lemmes sans racine commune. Ces modifications, bénignes s'il s'agit de composés usuels, font pourtant sens dès lors que la création de mots composés nouveaux, ad-hoc, est une des plus fortes caractéristiques du style bernhardien. Constamment, Bernhard empile, entasse, additionne les mots, crée des configurations lexicales inédites, absurdes, drôles, néologismes qualifiés par la critique de « Zusammenballungswörter » (« agglomération » de mots), qui sont autant de pièges lexicaux pour le traducteur. Le français « décompacte » ces créations, les transforme en constructions libres et place de fait ces néologismes sur le même plan que n'importe quel composé usuel : *volle Einkaufstachen oder ganze Fünfzigkiloerdäpfelsäcke* (23) devient ainsi *des*

*cabas pleins ou des sacs entiers de cinquante kilos de pommes de terre* ; l'étrange *Hundenarren und -närrinen*, est explicité en *hommes ou femmes, fanatiques de chiens*, *Lernmaschinenopfer* (19) en *victime de la machine à apprendre*, *Existenzabtötung* (20) en *existence qu'on tue à petit feu* (26), etc.

## 3 La variation est un choix de traduction

Ces contraintes que je qualifierai de typologiques coexistent avec des choix qui ne sont pas imposés par la langue, mais sont ceux du traducteur. Tout se passe comme si le traducteur préférait dire autrement plutôt qu'à l'identique, dire le même une seule fois plutôt que deux ou trois fois. Il semble que le jusqu'au-boutisme de la répétition pratiqué par les deux auteurs en allemand ne puisse être assumé par les traductions en français. Cela va des variations infimes et quasi-invisibles (effacement de la répétition) à sa complète disparition.

Je passe rapidement sur les exemples de variations bénignes, qui ne portent « que » sur des mots, étant entendu que les mots n'ont pas de correspondance d'une langue à l'autre, des exemples qui cependant soulignent tous la constance dans l'inconstance dans la traduction de la répétition : un même mot composé reçoit, dans deux phrases adjacentes, deux traductions différentes, (*Gesangstunde* : d'abord *leçon de chant* puis *heure de chant*), le déterminant du composé disparaît lors de sa deuxième occurrence (*Musiklehrer* traduit une première fois par *professeur de musique*, ensuite seulement par *professeur*), la répétition du mot composé disparaît au profit de l'anaphorisation : *meine Lehrlingsentschädigung und mit der Lehrlingsentschädigung* devient ***mon indemnité d'apprenti et, avec celle-ci…*** (Cave 126) etc.… Mais plutôt que de multiplier ces exemples d'écarts qu'on peut qualifier d'infimes, il me semble plus pertinent de montrer comment, pratiqué à l'excès, le choix de la synonymie et de la reformulation altère grandement ce que cherchait à exprimer l'auteur par la stricte répétition.

Je prendrai ici l'exemple des *verba dicendi*, verbes du dire et du penser, du discours représenté, omniprésents dans tout roman, qui renvoient à la voix du narrateur lorsque ce dernier introduit celles d'autres personnages. Ces formules constituent la ligne de partage entre discours citant et discours cité, « appendice[s] encombrant[s] »[1] que les romanciers français s'ingénient à varier pour ne pas paraître trop grossiers. Qu'en est-il chez des auteurs qui choisissent au contraire de ne pas les varier ?

Bernhard use et abuse de ces « inquit-Formeln », qui s'immiscent, monotones, subrepticement invasives, dans les discours et les pensées de ses personnages, en cassent l'unité :

(4a) Eine Gymnasiasten-, eine -Pubertätsperiode, **mochte sie sich gedacht haben**, wie

[1] Sarraute (1993 : 106-107).

ich aus ihrem Zimmer herausgekommen bin. Aber ich bin nicht wiedergekommen, das **musste ihr doch zu denken gegeben haben**. Der nicht ungewöhnliche Fieberzustand eines verwirrten Schülers, **mochte sie sich gedacht haben**, der längst wieder vorbei ist, aber wahrscheinlich hatte sie mich sofort vergessen. (Keller 17)

(4b) C'était un épisode de sa vie de lycéen, de la puberté, **a-t-elle pu s'imaginer** quand je suis sorti de son bureau. Mais je ne suis plus revenu, ce fait **a quand même dû lui donner à penser.** C'était l'état fébrile, qui n'est pas rare, d'un élève en désarroi, **a-t-elle pu supposer**, et il est passé depuis bien longtemps, mais il est vraisemblable qu'elle m'a aussitôt oublié. (Cave 23)

Il se crée en allemand une mélodie de la litanie et du ressassement par ces incises, par la modalisation autour du verbe unique *denken* (tournure personnelle ou impersonnelle, *mögen* ou *müssen)*, par ce rappel invariable, à la fois constant et mécanique, du point de vue du narrateur Bernhard. Les incises fonctionnent alors comme un signal de décrochage énonciatif, aussi automatique qu'efficace, sans qu'il soit la peine de s'y arrêter, sans que le flux de pensée du personnage soit réellement interrompu. C'est la répétition qui crée ici la fluidité, mélangeant habilement les deux points de vue radicalement opposés de l'employée de mairie et du narrateur.

En français en revanche, le traducteur emploie trois radicaux de verbes différents (*s'imaginer, penser, supposer*) à la place du seul verbe *denken*. Pour quels gains et quel profits ? Il semble que la variation soit dictée uniquement par le souci scolaire d'éviter la supposée gaucherie d'un procédé. Mais c'est la non-répétition qui est gauche. Elle alourdit la rapidité et la discrétion des incises, fait disparaître leur impertinence et rend les interventions du narrateur maladroites et ostentatoires.

On retrouve le même souci d'élégance, dans la traduction de l'exemple suivant, tiré de *Atemschaukel*.

(5a) Wir reden nicht viel, nur was sein muss.
**Der Albert Gion sagt**: Ich kipp drei Wagen, dann kippst du drei.
**Ich sage**: Dann putze ich den Berg.
**Er sagt**: ja, danach gehst du stoßen.
Zwischen Kippen und Stoßen geht die Schicht hin und her, bis die Hälfte um ist, **bis der Albert Gion sagt:**
Wir werden eine halbe Stunde schlafen unter dem Brett, unterm Siebener, dort ist es ruhig.
Und dann kommt die zweite Hälfte.
**Der Albert Gion sagt**: Ich kipp drei Wagen, dann kippst du drei.
**Ich sage:** Dann putze ich den Berg.
**Er sagt**: ja, danach gehst du stoßen.
**Ich sage**: Wenn nun der Neuner voll ist, werd ich gehen und stoßen.
**Er sagt**: Nein, du kippst jetzt, ich gehe stoßen, auch der Bunker ist voll.
Nach Schichtende **sagt** entweder er oder ich : Komm putzen, wir wollen den Keller rein übergeben. (AS 168)

(5b) Nous disons peu de choses, le strict nécessaire.
Albert Gion **lance** : je vide trois tombereaux, t'en fais trois.

> **Je réponds** : et après, j'arrange le tas.
> **Il dit**: oui, t'iras pousser le wagon.
> Notre service se fait dans ce va-et-vient, on vide et on pousse jusqu'à la fin de la première moitié, **puis Albert Gion déclare** : on va dormir une demi-heure sous la planche, sous le numéro sept, on sera tranquilles.
> Ensuite, c'est le début de la seconde moitié.
> **Albert Gion fait** : je vide trois tombereaux, t'en fais trois.
> **Je réponds** : et après, j'arrange le tas.
> **Il dit :** oui, t'iras pousser.
> **Et moi** : je pousserai le neuf quand il sera plein.
> **Lui** : non, tu vides tout de suite, c'est moi qui vais pousser, même la soute est pleine.
> A la fin du service d'un ou l'autre **dit** : viens, on va nettoyer, faut qu'on rende le sous-sol en bon état. (174-175)

Un seul verbe en allemand *sagen*, soit le verbe générique de tous les verbes du dire, le plus neutre. La répétition ici fonctionne comme un procédé mimétique : *sagen* est répété, comme chaque geste et chaque mot est répété. Il rend compte de l'invariabilité du dialogue, de la parfaite coordination et symétrie dans les gestes accordés d'Albert Gion et Léo, de la cadence rythmée de leur travail forcé. Pour maintenir cette cadence, l'échange verbal doit être réduit à son minimum (*Wir reden nicht viel, nur was sein muss*). La répétition est donc au service d'un mimétisme limpide : à la répétition des gestes, à la réduplication exacte des répliques (pour la première et la seconde moitié) correspond la répétition du verbe *sagen*.

En français cependant, si la réduplication des répliques (le discours cité) et celle des gestes est gardée, celle du verbe introducteur est sciemment supprimée. A sa place, les formules introductrices sont variées à chaque fois. Même la symétrie entre la première et la seconde moitié n'est pas maintenue (*Albert Gion lance* vs. *Albert Gion fait*). Ce qui prime encore une fois : le souci de l'élégance et l'embarras face à un procédé considéré comme maladroit. Au mépris de la motivation, de la justification profondes (l'iconicité) de la répétition.

Il est possible que le verbe *sagen* soit plus courant en allemand qu'en français, et sans doute la volonté de prolonger la tradition des romanciers français, le souci de ne pas « agacer et fatiguer le lecteur »[1] peuvent-ils en partie expliquer le choix de la variation systématique, mais ils ne la justifient pas.

Les exemples suivants ne se justifient même pas par l'inscription dans une tradition et une culture différente en allemand et en français : il s'agit de figures de répétition répertoriées depuis la rhétorique classique qui existent donc dans les deux langues et constituent, en allemand comme en français, des écarts volontaires par rapport à la norme et l'usage communs. Les figures sont consciemment utilisées par le scripteur afin de produire tel ou tel effet. La

[1] Sarraute (1993 : 107).

première figure est la polysyndète, illustrée par le corpus de *Der Keller*, la deuxième l'anaphore, avec des exemples de *Atemschaukel*.

## 4 Figures de rhétorique et répétition

### 4.1 La polysyndète chez Th. Bernhard

La polysyndète consiste à répéter une conjonction de coordination (par la suite connecteur) « plus souvent que ne l'exige l'ordre grammatical »[1]. Ainsi, dans une énumération, la règle d'usage veut que les premiers termes de la série soient juxtaposés par des virgules et l'emploi du connecteur réservé seulement au dernier conjoint (W, X, Y *und* Z). Bernhard transgresse le plus souvent cette règle, en choisissant de ne pas limiter le connecteur à une fonction de clôture mais de le répéter avant chaque conjoint (W *und* X *und* Y *und* Z). Le traducteur rétablit la règle d'usage et fait disparaître, en même temps que la figure, la transgression.

Il écrira classiquement, sur un rythme ternaire, *la senteur de l'herbe**,** la senteur de la terre **et** la senteur des mares* (34, je souligne) au lieu de *den Grasgeruch **und** den Erdgeruch **und** den Tümpelgeruch* (26), il rétablira des paires classiques *notre époque sans esprit **et** ennemie de l'esprit, sans imagination **et** ennemie de l'imagination* (34) (*W **et** X, Y **et** Z*) au lieu de la polysyndète *unserer geistlosen **und** geistfeindlichen **und** phantasielosen **und** phantasiefeindlichen Zeit* (26). Dans l'exemple suivant, non seulement le connecteur est tout bonnement supprimé, mais le pronom indéfini *quelque chose* n'est donné qu'une seule fois (au lieu de quatre fois en allemand) :

(6a) Zuhause deutete ich an, was ich sah, aber wie immer, wo man Menschen etwas Furchtbares **und etwas** Entsetzliches **und etwas** Unmenschliches **und etwas ganz und gar** Grauenhaftes mitteilt, glaubten sie es nicht (Keller 27)

(6b) Chez moi, je laissais entrevoir ce que je voyais mais comme toujours, lorsque l'on communique à des gens **quelque chose de terrible, d'effrayant, d'inhumain, complètement, totalement horrible**, on ne le croyait pas, on ne voulait pas l'entendre (Cave 36)

Pourquoi gommer la répétition ? Faut-il en déduire que le sur-marquage ou au contraire l'effacement des liens logiques sont strictement équivalents ? L'examen d'un bref exemple peut nous convaincre du contraire :

(7a) An den Abenden stieg ich auf den Mönchsberg hinauf **und** setzte mich unter eine Baumkrone **und** dachte an nichts **und** beobachtete **und** war glücklich. (Keller 126)

(7b) Les soirs, je montais sur le Mönchsberg, **Ø** m'asseyais sous un arbre, **Ø** ne pensais à rien, **Ø** observais **et** j'étais heureux. (Cave 126, suppression du connecteur indiquée par Ø)

La répétition de *und* crée une série dont tous les conjoints sont liés entre eux, indissociables, unis ici par une relation de successivité ou de concomitance

[1] Dupriez (2003), article « polysyndète ».

temporelle, aucun conjoint n'existant indépendamment des autres et dont aucun ne pourrait être supprimé. Le *und* crée un lien solennel, qui s'étend du premier au dernier conjoint, rythme des actions autonomes pour les transformer en parties d'un tout ritualisé (l'ascension sur le Monchsberg comme première étape dans l'accession au sentiment de félicité). En revanche, avec l'asyndète et le choix de ne faire figurer qu'un *et* en clôture (contre quatre *und* en allemand), le traducteur fait de cette succession une suite d'actions et d'états qui ne sont liés entre eux par aucun lien explicite, que seul l'agencement des mots fait se côtoyer : l'idée de totalité est partiellement effacée, l'accumulation parataxique efface le caractère solennel et rituel autant que l'insistance sur chaque conjoint qu'apportait la répétition du connecteur, car seule la dernière phrase est mise en relief (***et*** *j'étais heureux*).

On pourrait multiplier à l'envi les exemples où le traducteur remplace la figure de la polysyndète (plus de connecteurs que nécessaire) par son antonyme, celle de l'asyndète (l'absence et la suppression des connecteurs).

Je me contenterai de citer un dernier exemple qui figure tout à la fin du livre, dans l'épilogue. Sur les vingt-et-un connecteurs en allemand, seuls les trois qui unissaient dans le texte allemand deux participes II avec l'auxiliaire en facteur commun ont été maintenus. Ainsi, ce véritable morceau de bravoure, série paroxystique qui laisse en allemand le lecteur hors d'haleine, littéralement à bout de souffle, se voit transformé en une accumulation aplanie, assagie dans la traduction française, où des pauses (les virgules) remplacent les connecteurs, permettant ainsi au lecteur de reprendre son souffle et d'arriver, sans encombre et sans tourment, au point final.

(8a) Der soviel falsch gemacht hat **und** irritiert hat **und** gestört **und** zerstört hat **und** vernichtet hat **und** sich abgequält hat **und** studiert hat **und** sich oft erledigt hat **und** halb umgebracht hat **und** geirrt hat **und** geniert **und** wieder nicht geniert hat, wird sich in Zukunft irren **und** vieles falsch machen **und** wird irritieren **und** stören **und** zerstören **und** vernichten **und** sich abquälen **und** studieren **und** sich erledigen **und** halb umbringen **und** alles das fortsetzen, bis zum Ende. (Keller 142)

(8b) Celui qui a fait tant de choses de travers, **Ø** qui a irrité, **Ø** dérangé, **Ø** détruit **et** anéanti, **Ø** s'est tourmenté, **Ø** a étudié, **Ø** s'est lui-même liquidé, **Ø** s'est à moitié tué, **Ø** s'est trompé, **Ø** s'est gêné **et** de nouveau ne s'est pas gêné, se trompera dans l'avenir, **Ø** fera beaucoup de choses de travers, **Ø** irritera, **Ø** dérangera, **Ø** détruira **et** anéantira, **Ø** se tourmentera, **Ø** étudiera, **Ø** se liquidera, **Ø** se tuera à moitié **et**, jusqu'à la fin, continuera à faire tout cela. (Cave 142)

Le connecteur sépare et lie, divise et unifie, dans un mouvement qui exalte le particulier au sein du général. Chez Th. Bernhard, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. N'est-il pas dès lors dommage de renoncer à l'obstination rageuse de la polysyndète et d'amoindrir par l'asyndète, qui épargne le lecteur et son souffle, la démesure *et* l'unité de l'existence bernhardienne et ses tourments ?

### *4.2 Atemschaukel* : Parallélismes et symétries de la répétition

Je terminerai ce rapide plaidoyer pour le maintien dans la traduction des répétitions en convoquant deux exemples où le texte allemand est structuré, dans la forme et le fond, par des répétitions en miroir, supprimées dans le texte français, ôtant ainsi la symétrie qui donnait au texte une grande partie de sa profondeur.

Dans le premier exemple, Karli Halmen a volé à Albert Gion sa ration de pain, et tous les détenus assistent silencieux au châtiment du coupable.

(9a) **Das Brot war nicht mehr da. Das Brot war nicht da**, und Kari Halmen saß in der Unterwäsche auf seinem Bett. Albert Gion brachte sich vor ihm in Stellung und gab ihm**, ohne ein Wort, drei Fäuste auf den Mund**. Karli Halmen spukte, **ohne ein Wort, zwei Zähne aufs Bett**. Der Akkordeonspieler führte Karli am Nacken zum Wassereimer und drückt seinen Kopf unters Wasser. (112, der Kriminalfall mit Brot)

**(9b) Le pain n'était plus là. Le pain avait disparu**, et Karli Halmen était en caleçon et maillot de corps sur son lit. Albert Gion le força à se lever et **Ø** lui envoya trois coups de poing dans la gueule. **Sans souffler mot**, Karli Halmen cracha deux de ses dents sur son lit. L'accordéoniste l'attrapa par la nuque, le poussa jusqu'au seau et lui plongea la tête dans l'eau. (115, L'affaire criminelle du pain)

Si la variation de la négation *war nicht mehr da / war nicht da*, déclinée en français en *n'était plus là / avait disparu* me semble de peu de conséquences sur le plan du sens, en revanche, la suppression de la symétrie et de la première occurrence de l'incise *ohne ein Wort* introduit une différence radicale entre l'attitude d'Albert Gion (le volé qui attribue le châtiment), et celle de Karli Halmen (le voleur qui reçoit le châtiment). Tout dans le texte allemand tend à souligner leur profonde et souterraine parenté, par la répétition de l'incise *ohne ein Wort* et par celle de la construction syntaxique[1]. En allemand, le coupable comme celui qui châtie sont semblables dans leur absence de mots, et leurs gestes s'enchaînent et se répondent dans le savoir tacite qu'ils ont l'un et l'autre de la gravité du crime (dans le camp, voler le pain, c'est voler la vie). Le silence partagé par le voleur et le volé marque la communauté de leur destin : tous les deux sont frères de misère dans l'inhumanité du camp. En français, cette parenté qui lie leur destin disparaît : on ne sait pas si Albert Gion force Karli Halmen à se lever par la parole ou par les gestes, puisque seul le silence de Kari Halmen est souligné. Tous les deux se retrouvent campés dans des rôles antagonistes, d'autant plus que le parallélisme phonique et la construction syntaxique ne peuvent être maintenus en français (*auf* traduit par *dans* et *sur*, *zwei, drei* : *deux* et *trois*). Avec la disparition de cette visible parenté, c'est l'arbitraire de la distribution des rôles que dessinait la répétition qui est effacé : dans le texte de Herta Müller, la victime aurait pu être

[1] V2 + incise + complément d'objet + complément directif introduit par *auf* + chiffre de même finale.

le bourreau, et inversement. Rien de tel dans le texte français.

Dans le dernier exemple, on retrouve l'importance de la symétrie avec la figure de l'anaphore et la répétition à l'ouverture.

Après cinq années de déportation, Leopold est rentré chez les siens en Roumanie. Mais entre lui et les membres de sa famille se dresse le camp et les horreurs qu'il a vécues ; un fossé d'incommunicabilité et d'incompréhension s'est creusé, que rien ne permet de surmonter.

Leo se demande ce qui se passe chez lui pendant qu'il est au travail :

> (10a) **Wahrscheinlich** lachten sie, wenn ich nicht da war. **Wahrscheinlich** bedauerten oder beschimpften sie mich. **Wahrscheinlich** küssten sie den kleinen Robert [den kleinen Bruder]. **Wahrscheinlich** sagten sie, dass sie mit mir Geduld brauchen, weil sie mich lieben, oder dachten es nur still und gingen ihren Händen nach. **Wahrscheinlich**. **Vielleicht** hätte ich lachen sollen wenn ich nach Hause kam. **Vielleicht** hätte ich sie bedauern oder beschimpfen sollen. **Vielleicht** hätte ich den kleinen Robert küssen sollen. **Vielleicht** hätte ich sagen sollen, dass ich mit ihnen Geduld brauche, weil ich sie liebe. Nur, wie sollte ich das sagen, wenn ich es mir nicht einmal im stillen denken konnte. (AS 268)
>
> **(**10b) **Il faut croire** qu'en mon absence ils riaient, me plaignaient, ou pestaient contre moi. Qu'ils embrassaient le petit. Ils disaient **probablement** que si on m'aimait, il fallait avoir de la patience avec moi, ou bien ils le pensaient en silence et s'activaient, tout à leurs mains. **Probablement**. J'aurais dû **peut-être** rire en arrivant à la maison, les plaindre ou pester contre eux. Ø Embrasser Robert. Ø Déclarer que je devais avoir de la patience avec eux parce que je les aimais. Mais comment le dire alors que cette pensée ne m'effleurait même pas. (BS 275)

Dans le texte allemand, l'anaphore structure le texte et le scinde en deux suites distinctes : d'un côté les phrases introduites par *wahrscheinlich*, réservé à sa famille, de l'autre celles introduites par *vielleicht,* lorsqu'il parle de lui. Quatre phrases répétées, à des personnes, des modes et des temps différents. L'anaphore assure ici une fonction de découpage textuel (de regroupement et de segmentation), qui s'ajoute à celle déjà assumée par les catégories verbales. Certes, les deux modalisateurs suspendent tous deux les énoncés où ils figurent dans l'espace de l'incertitude, du ni vrai ni faux, mais le passage de l'un à l'autre, qui coïncide avec le changement modal et personnel, marque une rupture que le lecteur ne peut ignorer. L'anaphore, par sa différence, introduit entre ces actes imaginaires, supposés ou bien virtuels, qui sont les mêmes pour eux et lui, une césure irrévocable : d'un côté eux, de l'autre lui. Le fossé le plus douloureux et le plus absurde est sans doute celui qui sépare ceux qui s'aiment, et la plus grande solitude celle qui rend étrangers ceux qui ne rêvent rien tant que se retrouver. L'anaphore, ostensible dans sa variation, est duelle : à côté de l'impuissance commune, elle exhibe aussi l'impossible partage.

En français, le texte est plus court, la traductrice renonce aux deux anaphores. La modalisation passe par trois formes distinctes *(il faut croire, probablement,*

*peut-être).* Les actes imaginés des uns et des autres se rejoignent. Il reste alors l'impuissance commune. Mais la ligne de partage, infranchissable, qui valait pour leur incommunicabilité, est effacée.

## 5 Conclusions

Traduire l'esprit signifie renoncer à traduire à la lettre, abandonner le mot à mot pour l'interprétation. Il faut « traduire le nez en l'air », comme le conseille à ses étudiants la grande traductrice Svetlana Geier[1], et non pas comme une « chenille » qui se déplacerait « de gauche à droite » sur une page. Dans cette perspective, littéralité et interprétation sont pensées dans un rapport de mutuelle exclusion.

La répétition nous contraint à questionner cette opposition binaire : lorsqu'un auteur décide avec constance de se répéter, qu'il fait dans la langue-source le choix de la non-substituabilité pour certain(s) mot(s) ou phrase(s), il questionne et ré-anime ces mots ou phrases par ailleurs devenus invisibles et atones. Il met alors en jeu des mécanismes textuels complexes dont j'ai essayé de montrer, avec ces quelques exemples, l'importance des enjeux. En apparence simple, en réalité jamais univoque, dotée de fonctions multiples et inassignables, la répétition, loin d'être dépourvue de sens, en a peut-être trop. Ce qu'elle dit sans dire, c'est au lecteur – et au traducteur qu'il incombe de le trouver.

Il est possible de traduire la répétition, sans pour autant faire œuvre de reproduction stérile et sans rompre avec une unité de style qu'elle menacerait. Traduire la répétition se révèle alors le moyen le plus simple d'unir l'inconciliable : lorsque le maintien d'un même signifiant est possible dans les deux langues, la traduction la plus littérale de la répétition est, aussi, la traduction la plus littéraire.

1 Jendreyko 2010.

## Ouvrages cités

Bernhard, Thomas. 2010. *Der Keller. Eine Entziehung*. München : dtv [1976].

Bernhard, Thomas. 1982. *La cave*. *Un retrait*. Traduit de l'allemand par Albert Kohn, Paris : Gallimard.

Müller, Herta. 2009. *Atemschaukel*. München : Carl Hanser Verlag.

Müller, Herta. 2010. *La bascule du souffle*. Traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris : Gallimard.

Bertrand, Yves, 2001. *La répétition de ses propres propos,* NCA, 2001 vol. 19, n°1, 101-116.

Dupriez, Bernard. 2003. *Gradus. Les procédés littéraires*. Union Générale d'éditions, coll. 10/18 [1983].

Jendreyko, Vadim. 2009. *Die Frau mit den 5 Elefanten*, Suisse, Allemagne. Film documentaire, durée: 1h33. Réalisation et scénario : Vadim Jendreyko.

Kundera, Milan. 1993. « Une phrase », *Les testaments trahis*, Paris : Gallimard, 121-145.

Mounin, Georges. 1994. *Les belles infidèles. Essais sur la traduction*, Lille : Presses Universitaire du Septentrion. [1955].

Prak-Derrington, Emmanuelle. 2008. « Thomas Bernhard, la répétition impertinente ou le refus de reformulation : l'exemple du récit autobiographique 'La cave' ». In : *La reformulation, marqueurs linguistiques, stratégies énonciatives*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. 251-264.

Sarraute, Nathalie. 1993. « Conversation et sous-conversation », Paris : Gallimard, *L'ère du soupçon. Essais sur le roman*, 81-122 [1956].

**DISCOURS 8 |2011 : Numéro thématique**

http://discours.revues.org/index208.html

Approches fonctionnelles de la structuration des textes

Coordination scientifique : Laure Sarda, Shirley Carter-Thomas & Benjamin Fagard.

Le numéro propose une sélection d'articles présentés au colloque LPTS'09 (Linguistic and Psycholinguistic approaches to Text Structuring), organisé à Paris en septembre 2009.


Laure Sarda, Shirley Carter-Thomas et Benjamin Fagard
Présentation du numéro

Graham Ranger
Surely not!
Between certainty and disbelief

Paul Isambert
What's on the left?

Evelyne Oppermann-Marsaux
Les emplois du marqueur discursif « di va » en ancien français

Constanze Armbrecht
Les structures argumentatives de la locution adverbiale polyvalente jusqu'à un certain point

Christiane Marque-Pucheu
Contribution des trois emplois de à la fin à la structuration du discours : le temporel, l'aspectuel, le « reformulatif »

Tuija Virtanen
Discourse-level structuring of information in narrative:
Signalling structural, interactional and cognitive shifts

Aurélie Welcomme
Marqueurs cadratifs temporels et argumentatifs dans les récits d'apprenants néerlandophones de français L2

**Thierry Grass**
(Université de Strasbourg, EA1339 LILPA)

# Une relation hiérarchique non classique : la relation « chef »

**Résumé** : Cette contribution s'inscrit dans un projet de recherche ayant comme objectif principal de conceptualiser la relation « chef » (une relation hiérarchique non classique intervenant à l'intérieur d'un groupe ou d'une organisation) du point de vue de la sémantique lexicale. Le deuxième objectif de ce travail est de définir une ontologie trilingue des termes identifiant cette relation hiérarchique pour contribuer à une amélioration de la traduction automatique et de la recherche d'informations. Pour proposer une description complète de cette relation « chef », des données extraites à partir de corpus monolingues et multilingues (parallèles et comparables) disponibles en français, allemand et anglais sont analysées de façon contrastive. La relation étudiée met en œuvre des entités nommées (noms propres) reliées par des opérateurs lexicaux que nous nous proposons de décrire ici en mettant l'accent sur la paire de langues allemand-français.

## Introduction

Lorsque l'on analyse la presse d'un point de vue lexical, on est d'emblée frappé par la fréquence élevée des noms propres anthroponymiques. Ces noms propres anthroponymiques interviennent dans pratiquement tous les domaines de l'activité humaine. En menant nos recherches sur les noms propres (Grass, 2002), nous avons aussi constaté que les noms propres qui apparaissaient dans la presse étaient rarement seuls, mais reliés à un contexte pour ainsi dire situatif permettant de rattacher le nom propre à une activité, à une position sociale, à un rôle dans la société humaine. Nous nous sommes également aperçu que souvent ce rôle était assimilé à une position sociale, la presse décrivant la plupart du temps les péripéties du monde politique, économique, culturel. Or d'un point de vue sociologique, on remarque que certains individus occupent une position représentative par rapport à un domaine d'activité donné. Ces individus occupent une position privilégiée dans la hiérarchie sociale, ce sont des « leaders » ou, pour éviter un anglicisme, des « chefs ». Les chefs sont partout, dans le monde politique, dans l'armée, dans le monde de l'entreprise, dans les administrations ainsi que dans des domaines où on les attendrait moins comme dans la musique, au théâtre ou même dans la cuisine. Le besoin de hiérarchie semble être une caractéristique fondamentale de l'espèce humaine. Du point de vue linguistique, elle a certes fait l'objet d'études, mais peut être pas suffisamment d'un point de vue contrastif, c'est ce à quoi nous allons nous atteler ici.
En sémantique lexicale, les relations d'hyponymie/hypéronymie, méronymie/ holonymie ainsi que synonymie/antonymie ont été à la fois décrites et implémentées dans des dictionnaires électroniques comme WordNet (Fellbaum,

1998, Miller, 1995) et ses émules. Toutefois, ces relations, bien que structurantes, ne suffisent pas à appréhender l'ensemble des connaissances pouvant être extraites d'un texte. Une autre relation, non classique, permet d'expliciter des rapports hiérarchiques entre différents éléments linguistiques issus d'un texte, c'est la relation « chef ». Au départ, cette relation est une fonction lexicale paradigmatique dénommée « Cap » et décrite très succinctement dans le Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain d'Igor Mel'čuk et de son équipe montréalaise (1984, 1988, 1992, 1999). Cette relation a aussi fait l'objet d'une description plus fine en anglais sous la dénomination de « Leadership » dans le réseau Framenet inspiré des travaux de Fillmore sur les rôles sémantiques (1968) et le projet de l'université de Berkeley sur la sémantique des cadres ou « Frame Semantics » (Ruppenhofer et al., 2010).
La relation « chef » est une relation hiérarchique reliant des noms propres à des noms communs (*Winfried Kretschmann ist der Ministerpräsident von Baden-Württemberg*) ou des noms propres entre eux (*Christoph Franz ist der Chef von der Lufthansa*). Nous considérons cette relation comme fondatrice du dictionnaire mental : tout groupe humain fonctionne selon une hiérarchie bien établie entre ses sujets au sein d'un système social organisé par des règles de vie en groupe.
Le premier objectif que nous nous proposons de poursuivre dans cet article est de conceptualiser la relation « chef » du point de vue de la sémantique lexicale. Travaillant dans le cadre du projet CLARIN[1] dans une optique traductionnelle, nous nous situons dans une perspective trilingue allemand, anglais, français. Après avoir collecté des données dans les trois langues à partir de corpus de référence, nous illustrerons les réalisations de la relation « chef »d'un point de vue contrastif, nous montrerons également comment il est possible de détecter des noms propres en utilisant une série de déclencheurs propres à cette relation.
La traduction d'une telle relation n'est pas évidente, du fait de la diversité des formes lexicales et syntaxiques qui permettent de l'exprimer (noms, verbes, expressions figées). Les ressources électroniques existantes ne proposent pas d'équivalents de traduction pour l'ensemble des expressions exprimant une hiérarchie. De plus, cette relation a des définitions et des interprétations différentes selon le domaine d'application.
Nous nous concentrerons ici tout particulièrement sur les difficultés de traduction des expressions de la relation « chef » en allemand.

## 1. La relation « chef » dans les ressources lexicales multilingues

Comme nous l'avons évoqué, la relation « chef » est une relation hiérarchique reliant des noms propres à des noms communs ou des noms propres entre eux.

[1] http://www.clarin.eu/external/ date de consultation : 20 juillet 2011

Ce qui caractérise le chef, c'est le fait qu'il soit à la tête (comme l'indique l'étymologie latine pour le français *caput* < *chef*) d'un individu ou le plus souvent d'un groupe d'individus qui peut se matérialiser sous la forme d'une organisation, d'une institution publique ou privée, d'une entreprise où plus généralement de toute structure hiérarchique. L'organisation hiérarchique elle-même implique le plus souvent différentes strates de responsabilités et donc différents niveaux de pouvoir avec pour chacune un « chef » particulier. Les groupes en tant que structures où s'exercent le pouvoir du chef ont chacun des visées précises, que ce soit par exemple l'organisation de la production dans le cadre d'une entreprise, le contrôle d'une collectivité territoriale dans le cadre politique, le déroulement de la guerre ou d'actions dites « de maintien de la paix » dans l'armée, l'organisation des enseignements et de la recherche à l'université, la direction d'un établissement à vocation artistique, d'une communauté religieuse, etc. Autrement dit, on retrouve des chefs partout, dans tous les domaines de la société et il suffit de nommer des noms propres pour que s'établisse automatiquement au niveau mental le rattachement avec une dénomination de chef particulière, sous réserve évidemment que le nom propre soit connu. Ainsi, si au hasard nous énumérons en allemand *Benedikt XVI., Renate Künast, Karl Richter, Josef Ackermann*, nous associons *Papst, Parteivorzitzende der Grünen, ehemaliger Dirigent des Münchner Bach Orchesters, Aufsichtsratvorsitzender der Deutschen Bank*.
La relation « chef » est une relations générique commune à plusieurs domaines. Cette relation s'exprime sous une variété de formes linguistiques qui posent problèmes à un traducteur ou un outil de veille documentaire. On retrouve notamment des dénominations de chef dans deux des principales ontologies utilisées dans le traitement automatique des langues, WordNet ainsi qu'à un niveau de description plus fin dans FrameNet.

### *1.1. La relation « chef » dans WordNet et EuroWordNet*

Peu de ressources électroniques ou d'outils de TAL permettent le traitement de cette relation. WordNet (Miller, 1995) et EuroWordnet (Vossen, 1998) sont des ontologies, c'est-à-dire des arborescences reposant sur différents niveaux de précision dans la description lexicale du monde au sein de réseaux de quasi-synonymie, les « synsets ». Alors que WordNet, l'ontologie initiale, ne traite que de l'anglais, le projet EuroWordnet englobe plusieurs langues européennes, dont l'allemand et le français.

Si l'on se réfère à Wordnet et à Eurowordnet, l'ontologie de la relation « chef » est formulée en niveaux qui diffèrent selon les langues. On retrouve ainsi en anglais américain quatre niveaux de hiérarchie entre //entity// (le premier niveau, tout objet de la réalité sensible constituant une « entité ») et //leader// contre sept niveaux de //entity// à //chief// en passant par //leader// : 1°//entity// <

2°//organism// < 3° //human being// < 4°//leader// < 5°//superordinate// < 6°//supervisor// < 7°//chief// (le signe « < » représentant la relation d'hyponymie). Alors que « leader » est hyponyme direct d'être humain (human being) « chief », qui lexicalement ne se recouvre que partiellement entre l'anglais et le français est hyponyme indirect de « leader ». Ainsi pour la traduction de « chef » en anglais, on préférera « leader » à « chief » si l'on veut garder le sens générique, d'où aussi le nom de « leadership » pour la relation « chef » en anglais.

Pour le français, ce qui est remarquable, c'est la grande polysémie du vocable chef qui s'organise autour de six synsets dans EuroWordNet avec jusqu'à huit niveaux de hiérarchie : //chef 1// (celui/celle qui est responsable d'un groupe), //chef 2// (celui/celle qui occupe une position particulière dans une organisation), //chef 3// (celui/celle qui est à la tête d'une tribu ou d'un clan), //chef 4// (celui/celle qui surveille ou contrôle un groupe d'ouvriers), //chef 5// (le boss dans l'interprétation qu'on donne en Afrique à ce nom [sic]) et //chef 6// (celui/celle qui dirige, guide ou inspire les autres, le chef charismatique en quelque sorte). Notons que dans le French Wordnet, les définitions des mots vedettes français sont données en anglais, ce qui certes permet d'établir des parallèles directs avec le WordNet original, mais est insatisfaisant du point de vue lexicographique puisqu'une langue tierce est utilisée pour définir les mots français ou allemands. Pour résumer, on peut dire que le mot « chef » a une très large couverture en français, beaucoup plus large qu'en anglais et en allemand.

Pour l'allemand, on retrouve des synonymes de //chef// dans le German WordNet (désormais GermaNet[1]) aux septième (//Vorgesetzter//) et huitième niveaux (//Chefin//, //Chef//, //Boß//, //Boss//), correspondant à différentes variantes de //chef// en français. Voici, pour l'allemand, la chaîne d'hypéronymie complète jusqu'à //Entität// :

8. Chefin, Chef, Boß, Boss (a person who exercises control over workers)

7.Vorgesetzter (one of greater rank or station or quality)

6. ?hierarchisch ausgerichteter Mensch (a human being)

5. Persönlichkeit, Person, Mensch, Individuum (a human being, def. German Wordnet : 'mit Vernunft und Sprache ausgestattetes höchstentwickeltes Lebewesen')

4. höheres Lebewesen (any living entity)

3. Organismus, ?natürliches lebewesen (any living entity, def. German Wordnet : 'tierisches oder pflanzliches Lebewesen')

[1] http://www.sfs.uni-tuebingen.de/lsd/ (date de consultation : 20 juillet 2011)

2. Lebewesen, Kreatur (any living entity)

1. Objekt (something having concrete existence; living or nonliving ; def. German Wordnet : 'Entität mit räumlicher Ausdehnung')

On remarque que le German Wordnet a repris les catégories de l'English Wordnet et a « calqué » en quelque sorte l'ontologie de l'allemand sur celle de l'anglais alors que le French Wordnet révèle une granularité supérieure dans le traitement de //chef//, vocable polysémique. De ce fait, les ontologies sont difficilement compatibles les unes avec les autres lorsque l'on tente une approche multilingue, on se retrouve face à une non consistance préprogrammée : il est très difficile de mettre les mots porteurs de la relation « chef » en relation les uns avec les autres. De ce fait, une approche « bottom-up » semble nécessaire, partant des différents dénominations possibles du « chef » et de leurs traductions ou équivalences. Mais pour aller plus avant dans la recherche des candidats, il est nécessaire de décrire une autre approche, celle de FrameNet.

### *1.2. La relation « leadership » dans FrameNet*

Pour ce qui concerne la description de la relation dont nous traitons ici, l'approche la plus féconde est sans doute celle de FrameNet, une base lexico-sémantique développée, comme WordNet, au départ pour l'anglais. Cette base lexicale a été construite dans la perspective de la sémantique des cadres qui a pour hypothèse que l'on associe à chaque mot un sens qui est décrit non par une situation au sein d'un réseau de synonymes plus ou moins éloignés, mais par un cadre (activité, événement ou état) impliquant plusieurs participants. Les participants sont assujettis à des contraintes syntaxiques spécifiques imposés par les mots associés au sens décrit par le cadre et jouent ainsi des rôles sémantiques prédéfinis. FrameNet est constitué par des unités lexicales en rapport avec un ou plusieurs cadres sémantiques. Ces unités sont appelées porteuses du cadre et un même cadre sémantique pourra être porté par plusieurs mots.

Le cadre sémantique //leadership// est associé aux mots se référant au contrôle d'une entité ou d'une activité données par un chef. Le cadre comprend à la fois des mots se référant à un titre ou à un rang social (*Geschäftsführer, König* p.ex.) ainsi que des verbes décrivant l'action de commander (*leiten, regieren*, etc.). A l'aide des verbes, il est aussi possible de mettre en évidence le rôle joué par le chef qui est souvent associé à un nom décrivant son rang (p.ex. *König* dans la phrase *Aschschur naṣir apli regierte als assyrischer König* ».

Le terme « leadership » (*1. the position or function of a leader ; 2. ability to lead ; 3. an act or instance of leading; guidance; direction*[1]) est très pratique en

[1] http://dictionary.reference.com/browse/leadership Date de consultation : 22 juillet 2011

anglais et pourrait être repris tel quel en français et en allemand en tant que mot d'emprunt. Malheureusement, les dictionnaires en ligne donnent des définitions fort différentes du « leadership » en français (*Position d'une nation ou d'un groupe qui place sous sa mouvance, et parfois sous sa tutelle, une autre nation, un autre groupe*[1]) et en allemand (*Gesamtheit der Führungsqualitäten*[2]). Notons qu'il est difficile de traduire la définition anglaise de FrameNet pour « leadership » : si l'on peut donner la traduction de « chef » pour « leader », ce que l'on retrouve chez Mel'čuk dans l'explicitation de la fonction lexicale Cap = « chef de… », en revanche, il n'existe pas de nom exprimant « le fait pour une personne d'exercer le pouvoir de contrôle sur un groupe ou une organisation », traduction de l'entrée « leadership » dans le dictionnaire anglais Collins Cobuild (2006). Cette relation s'exprime donc sous une variété de formes linguistiques qui posent problèmes à un traducteur ou un outil de veille documentaire, mais voyons de façon plus précise comment elle est construite.

### a) Le porteur du cadre « leadership » et sa traduction

Reprenons un exemple disponible dans la base lexicale FrameNet et traduisons-le en allemand.

Sebek em hat was a leader of Priests ca. 1780 BC.

En anglais et en allemand, nous reconnaissons la même racine latine qui a donné *Priester* en allemand, *priest* en anglais, *prêtre* en français, le prêtre (*Priest*) n'est toutefois pas le « chef » et dans la phrase anglaise, c'est le mot *leader* qui est le porteur du cadre de //leadership// autrement dit, c'est ce mot qui nous renseigne sur le statut hiérarchique de *Sebek-em-hat*, un nom propre anthroponymique. La traduction de la fonction de « chef » varie considérablement d'une langue à l'autre dans ces trois exemples : *leader* est un déverbal de *lead*, traduisible dans certains contextes par *Leiter* en allemand, lui aussi déverbal de *leiten.*

Google traduction ® traduira cette phrase par :

Sebek em Hut war ein Führer der Priester ca. 1780 v. Chr.3

La traduction automatique n'est pas correcte et une traduction humaine donnerait plutôt :

Sebek em hat war ein Oberpriester ca. 1780 v. Chr.

Dans la traduction humaine, la transposition ou changement de classe syntaxique est inévitable et le sème de « chef » est porté par la préposition *ober* dans *Oberpriester*. La traduction de ce simple exemple issu de FrameNet met d'emblée en évidence le problème évoqué précédemment : ni *leader*, ni *Leiter*,

[1] http://www.cnrtl.fr/lexicographie/leadership Date de consultation : 22 juillet 2011
[2] http://www.duden.de/suchen/dudenonline/leadership Date de consultation : 22 juillet 2011
[3] Google traduction (http://translate.google.fr/) au 22 juillet 2011

ni *chef* n'ont la même distribution l'un par rapport à l'autre, en effet si *chef de parti* se traduit en anglais par *party leader* et en allemand par *Parteichef*, le *chef de gare* n'est pas en anglais un **railway station leader* mais un *stationmaster* et en allemand un *Bahnhofvorsteher*. *Chef d'orchestre* se traduit par *Dirigent* en allemand et par *conductor* en anglais. Certes, il existe des domaines, comme l'église, l'armée où les degrés de la hiérarchie se recoupent dans les langues envisagées (comme pour les grades de l'armée où l'on a *lieutenant* en français, *Leutnant* en allemand et *lieutenant* en anglais), mais dans de très nombreux cas, la hiérarchie est propre à une langue où elle constitue une idiosyncrasie.

Dans FrameNet, au niveau de la classe de mots, le cadre //leadership// se manifeste par des noms (*Leiter, Anführer*), des verbes (*leiten, anführen*) ou des locutions verbales (*die Macht/die Kontrolle ausüben*). En allemand, les verbes comme *anführen, anleiten, befehligen, bugsieren, dirigieren, einweisen, führen, gebieten, kommandieren, lenken, lotsen, managen, präsidieren, regieren, verwalten, vorsitzen, vorstehen, erführen, weiterleiten*[1] relèvent de l'interaction sociale et peuvent être rassemblés sous la dénomination de verbes de commandement. Leur nombre est toutefois limité.

Au niveau lexical, ce sont les noms qui jouent le rôle le plus important dans la relation, à la fois par leur nombre et la richesse des nuances sémantiques ainsi que culturelles (*Imam* et *Papst* bien que tous deux porteurs des sèmes « chef religieux » ne sont évidemment pas synonymes). Le nom du //chef//, sa dénomination et par là son rattachement à un domaine est également le nom porteur du cadre //Leadership//, ce que nous retrouvons dans cet autre exemple issu du site FrameNet :

Alexander I was tsar of Russia from 1801 – 1825.

Et que l'on peut traduire par transposition du nom en adjectif toponymique :

Alexander I. war russischer Zar zwischen 1801 und 1825.

Remarquons là encore qu'une application de traduction automatique comme Google traduction ® n'effectue pas la transposition :

Alexander I. war Zar von Russland von 1801 bis 1825.

Dans cet exemple, c'est « *tsar* » qui est le porteur du cadre //leadership// et renvoie à la relation « *chef* » dans le domaine politique. En dehors de ce domaine politique, on rencontre des chefs dans d'autres domaines comme l'économie (*CEO*, abréviation de *chief executive officer = Vorstandschef, Vortstandsvorsitzender,* équivalent du *PDG* français), la religion (*pope = Papst, pape*), l'armée (*commandant = Major, commandant*), l'administration (*rector =*

[1] Liste établie à partir des synonymes de « leiten » dans Wortschatz : http://wortschatz.uni-leipzig.de/ (date de consultation : 21 juillet 2011)

*Rektor, président d'université*), l'art et la culture (*director = Regisseur, metteur en scène*) et même le banditisme (*drug lord = Drogenpate, parrain de la drogue*). La liste des « *chefs* » de FrameNet est loin d'être exhaustive et l'on peut y ajouter le domaine des métiers, qui dispose également des noms de chefs comme *foreman = Vorarbeiter, contremaître* à l'usine ou *chief physician = Chefarzt, médecin-chef* à l'hôpital). Bref, il n'est guère d'activité humaine où l'on ne retrouve pas de hiérarchie.

### b) Les rôles sémantiques du cadre //leadership//

FrameNet décrit chaque cadre sémantique par ses participants, chacun de ces participants jouant un rôle sémantique spécifique. Certains de ces participants sont obligatoires. Les quatre éléments essentiels qui forment le cadre //Leadership// (les « frame elements ») sont : (1) le leader, (2) l'entité gouvernée (3), l'activité objet de l'action de direction et (4) le rôle joué par le leader. Le leader est celui qui gouverne l'entité (2) ou l'activité (3), il peut aussi jouer un rôle précis (un nom de fonction occupée à un moment donné).

Voyons ces éléments porteurs du cadre de façon un peu plus détaillée.

**(1) Le leader** se manifeste comme nous l'avons vu par le nom de la personne détentrice de l'autorité (nom propre anthroponymique) ou son titre (expression synonyme de « chef »). S'il n'y a que le nom de la personne, il sera associé à un verbe de commandement ou à une expression déterminant ce dernier. Remarquons que le leader est toujours une personne.

Christoph Franz wird Lufthansa-Chef.

Dans cet exemple, le *leader* ou *chef* est *Christoph Franz*, il s'agit d'un nom propre anthroponymique.

La traduction humaine évitera là encore de traduire le verbe et aura recours à une transposition, ce dont la traduction automatique à base de règles est incapable.

Christoph Franz est le futur patron de Lufthansa. (traduction humaine)

Les moteurs de traduction automatique statistique comme dans Google traduction ® reposent sur de vastes corpus parallèles et fonctionnent comme une très grande mémoire de traductions humaines complètement automatisée (Grass, 2010), d'où un résultat meilleur sur le lexique nominal, que concernant la syntaxe (le verbe *werden* étant occulté) :

Christoph Franz, CEO de Lufthansa. (Google traduction)

**(2) L'entité gouvernée** peut être une institution ou organisation, une personne ou un groupe de personnes, un nom de pays, de région, etc.

Dans l'exemple précédent, l'entité gouvernée est *Lufthansa*, nom de société, elle

peut aussi être un toponyme, comme *Baden-Württemberg* dans l'exemple suivant :

Der Ministerpräsident von Baden-Württemberg, Winfried Kretschmann

L'entité gouvernée peut apparaître en apposition au nom du leader ou associée à celui-ci par l'intermédiaire d'un verbe de commandement, comme *präsidieren*, synonyme de *leiten* ou de *vorstehen*, très fréquent en suisse allemand :

Müller-Ganz präsidiert Bankrat der Zürcher Kantonalbank (swissinfo.ch)

Dans ce dernier exemple, l'entité gouvernée est un nom d'organisation.

**(3) L'activité** est dirigée par le leader et elle a une durée limitée dans le temps. Le leader dirige soit une entité identifiable (entité gouvernée), comme dans l'exemple précédent (organisation, entreprise etc.), soit une activité. Dans FrameNet, dont nous reprenons l'exemple pour le traduire, il peut s'agir de l'argument d'un prédicat verbal ou nominal de leadership :

The captain's cousin led the mutiny = the captain's cousin is the leader of the mutiny.

Der Vetter des Kapitäns führte die Meuterei an = der Vetter des Kapitäns ist der Anführer der Meuterei.

(4) Le **rôle** accompagne les verbes de commandement. Il prend souvent la forme d'un titre officiel et peut ainsi se confondre avec le leader lorsqu'il n'est pas accompagné d'un nom propre anthroponymique. Le rôle est souvent antéposé ou postposé à un nom propre anthroponymique :

Bundeskanzlerin Angela Merkel hat der norwegischen Bevölkerung ihr Mitgefühl ausgesprochen. (bundeskanzlerin.de)

Angela Merkel, die Bundeskanzlerin, hat das Thema Bildung zur Chefinsache gemacht. (faz.net)

Le rôle peut aussi être introduit par une préposition ou une locution prépositionnelle : « as » en anglais et son pendant « als » en allemand :

Hussein reigned as King of Jordan (exemple de FrameNet)

Hussein regierte als König von Jordanien

Souvent, le titre peut se substituer au nom propre anthroponymique pour exprimer le leader dans le cadre, une expression définie vient alors identifier le porteur du cadre et se substituer à lui, comme dans l'exemple suivant :

Die Bundeskanzlerin rief dazu auf, die Katastrophe nicht zu vergessen (bundeskanzlerin.de)

Les quatre éléments mentionnés ci-dessus constituent le cadre de la relation //leadership// telle qu'elle est décrite dans FrameNet. A notre sens, pour ce qui est de la recherche d'informations et de l'aide à la traduction, la paire « leader » et « rôle » est fondamentale, ce qui ne ressort pas tout à fait dans FrameNet où le

rôle est cantonné aux expressions introduites par la préposition *as*. En fait, le rôle est l'élément clé de la dénomination de la relation //leadership// et permet d'effectuer une liste des différents statuts du chef et de ses domaines d'activité. C'est à partir des rôles qu'il est à la fois possible de définir une ontologie trilingue de la relation et de construire des patrons d'extraction des entités nommés, c'est-à-dire des leaders.

## 2. Une ontologie trilingue des leaders pour la traduction

Lorsqu'il faut traduire une dénomination de chef, les dictionnaires papier ou électroniques ne sont souvent d'aucune aide et ce d'autant moins que le degré de spécialisation du texte augmente. Certes, pour toute une série de dénominations connues issues des domaines politiques ou religieux, les traductions des dictionnaires sont fiables car il s'agit de mots souvent répétés dans l'actualité et qui font partie de la culture dite générale. Mais dès que l'on s'éloigne de l'actualité journalistique, il n'est pas simple de trouver des équivalences de traduction d'une langue à l'autre dans les trois langues envisagées et la seule méthode lexicographique fiable réside dans l'analyse de corpus alignés en différentes langues, c'est-à-dire parallèles, ou traitant du même sujet dans plusieurs langues, c'est-à-dire comparables. Prenons par exemple les termes issus du domaine de l'enseignement de *Studienrat, Oberstudienrat, Studien-direktor, Oberstudiendirektor* qui forme une série hiérarchique, la base de données terminologiques communautaire IATE[1] au même titre que la base suisse Termdat[2] restent silencieuses, le dictionnaire en ligne LEO[3] propose pour *Oberstudienrat* la traduction « *professeur supérieur de lycée* » alors qu'il ne s'agit en fait que d'un grade dans la grille de carrière, la traduction de la série par « *professeur de lycée classe normale, professeur de lycée de première classe*[4]*, professeur de lycée hors-classe, chef d'établissement* » serait sans doute plus juste : de telles traductions qui reflètent la connaissance d'un système n'émanent le plus souvent que de textes traduits par des professionnels. Ainsi, pour mettre en évidence des équivalences de traduction, nous nous sommes appuyé sur des corpus monolingues et multilingues disponibles dans les langues étudiées. Nous avons consulté la base de ressources et d'outils mise à la disposition des chercheurs en sciences humaines et sociales par le projet CLARIN déjà cité. Dans cette base, nous avons identifié plusieurs corpus parallèles mais aussi des corpus monolingues comparables couvrant plusieurs domaines (politique, économie, administration) et différents genres (journalistique, littéraire, scientifique).

---

1 Accessible en ligne sous http://iate.europa.eu/ (date de consultation : 24 juillet 2011)

2 Accessible en ligne sous http://www.termdat.ch/ (date de consultation : 24 juillet 2011)

3 Accessible en ligne sous http://dict.leo.org/ (date de consultation : 24 juillet 2011)

4 Ce qui n'existe pas en France mais reste compréhensible.

### *2.1. Corpus*

Une première collecte de données a été réalisée et nous avons constaté que peu de contextes étaient disponibles et utiles pour notre étude. Nous avons donc complété nos ressources en élaborant des corpus parallèles et comparables dans le domaine économique, de l'aviation, de la politique et de l'administration. Les corpus parallèles et comparables nous ont permis d'extraire des contextes où nous avons annoté les arguments de la relation chef autour des porteurs du cadre de la relation « chef » précédemment définie. Afin de pouvoir utiliser cette base pour des traducteurs, mais aussi pour constituer des patrons d'extraction, il fallait recueillir systématiquement les expressions de chef dans une table. Le tableau ci-dessous montre notre point de départ : nous nous sommes inspiré des unités lexicales extraites de FrameNet pour les traduire en allemand et en français en ajoutant une indication du domaine, nécessaire à l'établissement d'une ontologie et ainsi obtenir des contextes de « chefs ».

| Unité lexicale E | Unité lexicale FR | Unité lexicale DE | Domaine |
|---|---|---|---|
| baron.n | baron.nm | Baron.nm | politique |
| chieftain.n | chef de clan, chef de tribu | Stammeshäuptling.nm | politique |
| congressman.n | membre du congrès.ncm | Mitglied des Kongresses.ncn | politique |
| crown prince.n | prince héritier.ncm | Kronprinz.nm | politique |
| dictator.n | dictateur.nm | Diktator.nm | politique |
| duchess.n | duchesse.nf | Herzogin.nf | politique |
| emperor.n | empereur.nm | Kaiser.nm | politique |
| empress.n | impératrice.nf | Kaiserin.nf | politique |
| govern.v | gouverner, administrer, dominer, maîtriser, régir | regieren | politique |
| government.n | gouvernement.nm | Regierung.nf | politique |
| governor.n | gouverneur.nm | Gouverneur.nm, Befehlshaber.nm, Leiter.nm | politique |
| kaiser.n | kaiser.nm | Kaiser.nm | politique |
| khan.n | khan.nm | Khan.nm | politique |
| khedive.n | khédive.nm | Khedive.nm | politique |
| king.n | roi.nm | König.nm | politique |
| maharaja.n | maharajah.nm | Maharadscha.nm | politique |
| mayor.n | maire.nm | Bürgermeister.nm | politique |
| minister.n | ministre.nm | Minister.nm | politique |
| monarch.n | monarque.nm | Monarch.nm | politique |

Figure 1 : Table de porteurs du cadre leadership dans FrameNet traduits par nos soins (extrait)

Il est vite apparu que les occurrences de « chefs » présentes dans FrameNet étaient tout à fait insuffisantes et que le nombre des participants à la relation //leadership// étaient bien plus nombreux que ceux énumérés dans la table de FrameNet. Par ailleurs, lors de la traduction des dénominations de leader, il est apparu nécessaire de créer une catégorie générale dans la liste des domaines où l'on retrouve des dénominations qui sont relativement passe-partout, comme *président* en français qui, selon son extension peut appartenir aux domaines politique (*président du sénat*), économique ou administratif (*président du conseil d'administration*) ou encore à la sphère publique au sens large (*président d'une association*). Nous avons rapidement pris conscience qu'un porteur particulier de la relation « chef » peut ressortir de différents domaines : il y a des capitaines dans l'armée, mais aussi dans la navigation aérienne, maritime et

fluviale ainsi que dans le domaine sportif. Selon le contexte, les traductions peuvent varier d'une langue à l'autre selon la couverture sémantique : en allemand, un *capitaine* de l'armée se traduit par *Hauptmann* alors que s'il s'agit d'une équipe de football ou d'un bateau, on parlera de *Kapitän*. Une unité lexicale discrimante dans une langue donnée peut ainsi donner davantage d'informations concernant le domaine que dans une autre langue.

Une première collecte de données ayant été réalisée, nous avons constaté que peu de contextes étaient disponibles et utiles pour notre étude. Nous avons donc complété nos ressources en construisant des corpus parallèles et comparables dans les domaines de l'administration, de la politique, de l'économie et de l'aviation.

### a) Corpus disponibles

Nous avons utilisé des corpus parallèles disponibles gratuitement en anglais, allemand et français comme l'Acquis communautaire et le corpus DGT-TM[1] (aligné au niveau propositionnel). L'Acquis communautaire a cependant à la fois l'avantage et le désavantage d'être un échantillon de la langue administrative des Communautés européennes, ce qui restreint le domaine d'application. Pour compléter nos ressources, notamment dans le domaine littéraire, nous avons identifié plusieurs corpus disponibles pour les langues étudiées, en faisant appel au catalogue de ressources proposé par le projet CLARIN. Ce catalogue propose une liste de corpus qui sont dotés d'une interface Web ou qui peuvent être téléchargés et exploités à l'aide d'un concordancier. Nous avons exploré ces ressources en suivant les critères de langue, de domaine et des annotations disponibles. Parmi ces ressources nous avons principalement eu recours au corpus OMC de l'Université d'Oslo[2] composé de textes de fiction et de textes non fictionnels en allemand, anglais, français et norvégien avec l'une de ces quatre langues comme langue de départ. Ce corpus dispose d'une interface graphique qui nous a permis de collecter des contextes de « chef » et de synonymes, il n'est malheureusement pas accessible librement.

Voici un premier extrait de ce corpus avec des équivalences de traduction (français-norvégien-allemand-anglais), la langue de départ étant le français :

> Elle est signée du directeur de l' école de commerce et annonce que Maria ne sera pas admise en deuxième année des cours du soir. (BHH1TF)
>
> Det er fra bestyreren på handelsskolen, som skriver at Maria ikke vil bli flyttet opp i annen klasse på kveldskurser. (BHH1)
>
> Der Leiter der Handelsschule teilt mit, daß Maria nicht versetzt werden kann, da sie seit

[1] Directorate General for Translation – Translation Memory (mémoire de traduction de la Commission européenne)

[2] http://www.hf.uio.no/ilos/english/services/omc/ Date de consultation : 25 juillet 2011

> Mitte Mal kaum noch den Unterricht besucht hat und jetzt so weit im Rückstand ist, daß sie das erste Jahr wiederholen muß. (BHH1TD)
>
> It is from the principal of the business school, who writes that Mary will not be promoted to the second level of the evening course. (BHH1TE)

Voici un autre extrait de ce corpus avec des équivalences de traduction (allemand-norvégien-français), la langue de départ étant cette fois l'allemand :

> An der Universität in Freiburg hat niemand solchen Fragen auch nur einen Gedanken gewidmet, alle liefen in mehr oder weniger salopper Kleidung umher, sogar der Rektor, Professor Heidegger.(BHH1TD)
>
> På universitetet i Freiburg ble denslags ikke skjenket en tanke, alle gikk rundt i mer og mindre uvørne klær, til og med rektor, professor Heidegger. (BHH1)
>
> A l' université de Fribourg, c' était le genre de problème dont nul ne se souciait. Tout le monde, y compris le président, le professeur Heidegger, s' habillait sans la moindre recherche. (BHH1TF)

De plus, nous avons aussi consulté le corpus JOC (FR, EN, DE), corpus multilingue parallèle issu du projet MULTEXT (Ide et Véronis, 1994). Parmi les corpus monolingues nous avons utilisé IULA (anglais), COSMAS (allemand) et L'Est républicain (français).

### b) Constitution de nouveaux corpus

Pour notre étude, nous avions aussi besoin de langue économique, ce qui nous a amené à constituer certains corpus à partir de documents au format HTML ou PDF présents sur la toile. Si la constitution de corpus monolingues à partir du Web est actuellement une tâche facilitée par des technologies de traitement automatique performantes, la constitution de corpus multilingues parallèles dépend principalement de la disponibilité de telles ressources pour différentes langues, dans notre cas pour l'allemand, l'anglais et le français. Pour constituer des corpus parallèles dans ces trois langues, nous avons pris en considération plusieurs critères : la disponibilité des domaines, la fiabilité de la source des textes, la qualité des traductions. Pour ce qui est de la paire de langues allemand-français, c'est la Suisse qui offre le plus de ressources. Nous avons constitué un corpus parallèle à partir des rapports financiers publiés en ligne de la compagnie aérienne SWISS de 2003 à 2009.

Nous avons aussi constitué un corpus comparable à partir d'articles de presse du domaine politique disponibles sur le site web du Parlement européen.

Lors de la collecte des données, nous avons spécifié pour chaque texte sa source (indiquée par son URL). Nous avons aussi nettoyé les données collectées en éliminant des éléments non-textuels, tels que les images, les tableaux, les notes de bas de pages et tout autre élément susceptible de parasiter l'alignement.

Les corpus multilingues ainsi constitués sont décrits dans le tableau ci-dessous. Après avoir constitué nos corpus parallèles, nous avons procédé au prétraitement des dits corpus sous la forme d'alignement propositionnel et d'annotations.

| Source | FR nb. de mots | EN nb. de mots | DE nb. de mots | corpus |
|---|---|---|---|---|
| Site web de la Commission européenne | 200590 | 175293 | 169382 | parallèle |
| Site web du Parlement européen | 137422 | 124110 | 121505 | parallèle |
| Site web du Parlement européen | 215275 | 205792 | 182500 | comparable |
| Sites web des compagnies aériennes | 33757 | 29293 | 28329 | parallèle |
| Rapports financiers SWISS | 115206 | 163498 | 138390 | parallèle |

### c) Prétraitement des corpus

Pour pouvoir repérer les équivalents de traduction des entités nommées (noms propres) en français, en anglais et en allemand, nous avons fait appel aux services Web disponibles sur la plateforme Weblicht[1] (Fritzinger et al., 2009). Weblicht propose un ensemble d'outils de traitement automatique pour les langues sur lesquelles nous travaillons. Il faut remarquer que les annotations multilingues des entités nommées ne sont pas standardisées. Nous sommes donc partis des annotations des entités nommées disponibles en français pour les noms de personnes, d'organisations et de lieux.

## *2.2. Méthodologie et résultats*

Pour extraire les données nécessaires pour notre étude, nous avons défini plusieurs catégories de questions et nous avons extrait les contextes, à l'aide de concordanciers comme Unitex ou WordSmith Tools.

[1] http://weblicht.sfs.uni-tuebingen.de/englisch/weblicht.shtml Date de consultation : 24 juillet 2011

### a) Une approche ternaire

L'utilisation des corpus que nous avons adoptée repose sur trois approches dans la recherche d'informations :

1) La recherche d'occurrences de « chefs » et de synonymes dans les trois langues. Ces synonymes sont identifiés à partir des ressources électroniques comme WordNet et leurs équivalents pour le français et l'allemand ainsi que la liste des noms porteurs de cadre proposée par FrameNet (Collin, et al, 2003). Au titre des difficultés rencontrées, nous ne disposons pas de corpus français-allemand significatif ayant le français comme langue source. Par ailleurs, pour les corpus communautaires et notamment l'Acquis, il n'est pas possible de savoir quelle est la langue source, c'est-à-dire la langue dans laquelle le texte a été rédigé.

2) L'identification de la relation à partir de paires d'entités nommées (noms de personnes et d'organisation) dont on sait qu'elles sont reliées par la relation //leadership// pour trouver des expressions linguistiques de cette relation. Ainsi, si nous savons que *Jean-Cyril Spinetta* entretient un rapport avec la société *Air France*, une recherche de contextes en allemand va nous donner la dénomination exacte de ce rapport qui s'exprime dans la relation « chef », ce rapport peut prendre un certains nombre de formes et d'expressions selon la langue, ainsi pour l'allemand : *Konzernchef und Geschäftsführer von Air France, Präsident und Generaldirektor von AIR France KLM, Air-France-Chef, Verwaltungs-ratschef von Air-France-KLM, Air France-KLM-Chef, Vorstandsvor-sitzender von Air-France-KLM, Air-France/KLM-Generaldirektor, Air-France-Generaldirektor*. Le nombre des alias ou expressions synonymes est plus important que ne le laisserait supposer une approche purement terminologique (un terme = une équivalence), elle témoigne ainsi de la créativité des rédacteurs et des traducteurs.

3) L'identification des entités nommées de type personne et organisation à l'aide de l'outil CasSys (Friburger & Maurel, 2004). Cet outil permet d'identifier et d'annoter automatiquement des paires d'entités nommées en français du type anthroponyme-organisation avec l'aide de l'analyseur Unitex. Une annotation sur un nom propre en français peut ainsi être exportée vers l'allemand et l'anglais sans qu'il soit nécessaire de procéder à une recherche dans ces langues. Ainsi, l'outil CasSys identifie automatiquement dans le corpus du Parlement européen en version française *José Manuel Barroso*, *président de la Commission européenne*, comme « chef d'organisation ». Cette caractéristique est indépendante de la langue et peut être répliquée dans les autres langues traitées. Une information sémantique dans une langue peut ainsi être étendue à une

autre sans qu'une analyse supplémentaire ne soit nécessaire.

### b) L'anglicisation sans surprise du domaine économique

L'un des buts de ce travail était de recueillir des noms de « chefs » dans les trois langues envisagées pour les inclure dans une base de données. L'un des résultats non escompté de ce travail a été de recueillir un nombre important de synonymes ou « alias », tels qu'énumérés précédemment à propos de Jean-Cyril Spinetta. Nous avons aussi pu mettre en évidence le phénomène bien connu d'anglicisation de la langue économique et ce d'une façon telle que parfois l'allemand ne sert plus que de superstructure syntaxique pour un lexique spécialisé composé de termes anglais, comme dans l'exemple suivant extrait du corpus Swiss :

„Die neue Organisation behält die bisherige Geschäftsleitung bestehend aus dem Direktor und Vorsitzenden der Geschäftsleitung (CEO) sowie den drei Direktoren Kommerzielles (Managing Director Commerce CCO), Operation (Managing Director Operations COO) sowie Finanzen (Managing Director Finance CFO) bei. Die Anzahl Führungsstufen bleibt bestehen. Verschiedene Bereiche werden umgruppiert oder zusammengefasst und neuen Divisionen unterstellt: So werden beispielsweise die beiden Pilotenkorps künftig von einer Person geführt, dem Leiter „Fleet and Cockpit“ (Vice President). Dieser rapportiert direkt dem Chief Operations Officer (COO) Manfred Brennwald. Der bisherige EVP (Executive Vice President) Flight Operations Thomas Brandt wird neue Aufgaben im Management der SWISS übernehmen.“

Dans cet exemple, assez symptomatique, il apparaît d'une part, ce qui n'est pas nouveau, que les termes anglo-saxons de *CEO* (*Chief Executive Officer*), *CCO* (*Chief Commercial Officer*) , *COO* (*Chief Operating Officer*), *CFO* (*Chief Financial Officer*) tendent à remplacer les équivalents allemands correspondants en partie démodés et inadéquats de *Vorstandschef*, *Geschäftsführer* et *Finanzchef*. Pour *CCO* et *COO*, il n'existe d'ailleurs aucune dénomination satisfaisante en allemand, du fait que l'organigramme anglo-saxon s'impose généralement dans toutes les grandes entreprises multinationales. Point de salut hors de l'emprunt pour l'allemand et du calque à partir de l'anglais pour le français, du moins dans le domaine économique.

## 3. Conclusion

Ce travail, qui n'est pas encore terminé, nous a permis de définir de façon un peu plus précise une relation assez peu traitée en linguistique et de dégager des équivalences lexicales de nature à faciliter la traduction de termes souvent délicats à traduire, dans des domaines de spécialités variés. La description proposée par FrameNet pour //leadership// permet de bien cerner les différents éléments constituants la relation et d'opérer une classification systématique des noms exprimant la relation. D'un point de vue pratique, ce travail permet aussi d'élargir l'ontologie de noms propres *Prolexbase* (Tran et Maurel, 2006) et de constituer une base de patrons lexico-syntaxiques pour une extraction automatique de noms de « chefs » utilisables par la suite dans la fouille de données et l'analyse de réputation.

## 4. Références

COLLIN Baker, FILLMORE Charles J. et CRONIN, Bill (2003) : The Structure of the Framenet Database, International Journal of Lexicography, volume 16.3 : 281-296.

FELLBAUM, Christiane, (1998) : WordNet: An Electronic Lexical Database, MIT Press, Princeton.

FILLMORE, Charles, J. (1968) : Lexical entries for verbs. D. Reidel, Dordrecht.

FILLMORE, Charles J. (1985) : Frames and the semantics of understanding. Quaderni di Semantica 6.2: p. 222-254.

FRIBURGER Nathalie, MAUREL Denis (2004) : Finite-state transducer cascade to extract named entities in texts, Theoretical Computer Science, vol. 313, pp. 94-104.

FRITZINGER, Fabienne, KISSELEW, Max, HEID, Ulrich, MADSACK, Andreas, SCHMID, Helmut (2009) : Werkzeuge zur Extraktion von signifikantenWortpaaren als Web Service. Paper presented at: GSCL Symposium Sprachtechnologie und eHumanities, Duisburg, 26-27 Februar 2009 http://weblicht.sfs.uni-tuebingen.de/FritzingerEtAl.pdf (date de consultation : 30 juillet 2011)

GRASS, Thierry (2002) : Quoi ? Vous voulez traduire Goethe ?, Berne, Peter Lang.

GRASS, Thierry (2010) : "A quoi sert encore la traduction automatique", in : Les Cahiers du GEPE, N°2/ 2010. Outils de traduction - outils du traducteur ? http://www.cahiersdugepe.fr/index1367.php (date de consultation : 30 juillet 2011)

MILLER, George (1995) : WordNet: A Lexical Database for English. Communications of the ACM Vol. 38, No. 11 : p. 39-41.

IDE Nancy & VÉRONIS Jean (1994) : MULTEXT (Multilingual Tools and Corpora). Proceedings of the 14th Inter-national Conference on Computational Linguistics, Kyoto http://acl.ldc.upenn.edu/C/C94/C94-1097.pdf (date de consultation : 30 juillet 2011)

MEL'ČUK, Igor et al. (1984-I, 1988-II, 1992-III, 1999-IV) : Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain, Les presses de l'Université de Montréal.

MEL'ČUK, Igor, CLAS André, POLGUÈRE Alain (1995) :Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire, Louvain-la-Neuve, Duculot, 256 p.

RUPPENHOFER, Josef, ELLSWORTH, Michael, PETRUCK, Miriam R. L., JOHNSON, Christopher R., SCHEFFCZYK, Jan (2010) : FrameNet II: Extended Theory and Practice http://framenet2.icsi.berkeley.edu/index.php?option=com_wrapper&Itemid=126 (Date de consultation : 30 juillet 2011)

TRAN, Mickaël & MAUREL, Denis (2006) : Prolexbase : Un dictionnaire relationnel multilingue de noms propres, in : Traitement automatique des langues, 47(3) :115-139.

VOSSEN, Piek (éd.) (1998) : EuroWordNet – A Multilingual Database with Lexical Semantic Networks, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht.

**Jacques Poitou**
Université Lumière Lyon 2

# Quelques remarques et questions sur le traitement des noms propres

## 1 En guise d'introduction

Dans un ouvrage traduit de l'anglais en français sur la chute de Berlin en 1945[1], on trouve, parmi beaucoup d'autres toponymes :

> la gare de Stettin (der Stettiner Bahnhof), la gare de Potsdamer (Potsdamer Bahnhof), la gare d'Anhalter, l'Anhalter (Anhalter Bahnhof), la gare du Nord (Nordbahnhof), la gare de la Lehrter Strasse (Lehrter Bahnhof)
>
> le Charlottenbrücke, le pont Moltke (Moltkebrücke), le pont de Weidendammer (Weidendammer Brücke)
>
> la station d'U-Bahn du Stadtmitte (der U-Bahnhof Stadtmitte)
>
> les trois tours de DCA en béton : le Zoobunker, la Humboldthain (der Humboldthain), la Friedrichshain
>
> la Grunewald (der Grunewald)

Petit échantillon au travers duquel apparaît une partie de la problématique du traitement des noms propres étrangers : faut-il les traduire et comment ? A cette question s'en ajoutent au moins deux autres : leur transcription s'il s'agit de noms propres dont la langue-source s'écrit avec des systèmes d'écriture différents (qu'il s'agisse de variantes de l'alphabet latin, d'autres écritures alphabétiques ou d'une écriture non alphabétique) et leur prononciation : le contraste entre les usages dominants en France pour la prononciation de Hitler ([itlɛr]) et Führer ([fyrœr]) suffit à mettre en évidence cette dernière problématique.

## 2 Traduire ou pas ?

La question du traitement des noms propres diffère substantiellement de celle du traitement des noms communs ou adjectifs du fait de leur statut. Sans entrer ici dans la problématique complexe de la définition des noms propres, on partira du principe qu'un nom propre renvoie à un référent unique (et non à une classe) et n'a fondamentalement pas de valeur sémantique propre, même si sa forme

[1] Beevor, Antony, 2002. *La chute de Berlin.* Traduit de l'anglais par Jean Boudrier. Paris : de Fallois.

linguistique peut être plus ou moins transparente et véhiculer alors un sens : si un nom propre n'est pas nécessairement motivé, sa forme n'est pas non plus nécessairement arbitraire. Pour ne prendre qu'un exemple, le nom de la ville de *Köln* (fr. *Cologne*) est issu du latin *colonia* et désignait bien une colonie romaine baptisée *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* – mais cette valeur est-elle transparente pour un locuteur allemand compétent ?

On peut distinguer trois options pour le traitement des noms propres, si l'on prend en compte à la fois l'écrit et l'oral : (1) maintien de la forme écrite et orale de la langue-source, (2) prononciation conformément à la langue d'accueil de la forme écrite de la langue-source, ou (3) utilisation (ou création) d'un équivalent dans la langue-cible. Nous nous appesantirons ici sur les deux dernières options, tant la première s'avère illusoire : le lecteur ne connaissant pas la langue-source ne peut, dans le meilleur des cas, que réaliser une prononciation très approximative des termes étrangers.[1]

Mais la question ne se pose pas de la même façon pour les noms de personnes et les toponymes.

## 2.1 Noms de personnes

En ce qui concerne les noms de personnes, on peut distinguer très nettement deux tendances, une traditionnelle et une plus moderne.

Traditionnellement, les noms de personnes étrangères sont représentés par un équivalent dans la langue-cible, quand cela est possible, c'est-à-dire quand la connaissance des langues-sources ou la structure du nom le permet. C'est ainsi le cas, traditionnellement, des souverains européens (*Louis XIV* / *Ludwig XIV.* ; *Wilhelm II.* / *Guillaume II*), mais aussi des prénoms et des surnoms quand cela est possible (*Jan Hus* / *Jean Huss* ; *Karl Marx & Friedrich Engels* / *Charles Marx & Frédéric Engels* ; *Walther von der Vogelweide* / *Walther de la Vogelweide*, *Heinrich der Vögler* / *Henri l'Oiseleur* ; alld *Peter der Große* / fr. *Pierre le Grand*).

Mais ce traitement cède de plus en plus le pas au respect de la forme d'origine : *Karl Marx* a définitivement supplanté *Charles* du même nom et *Gorbatchev* a toujours été prénommé, en français, *Mikhaïl* et non *Michel.* On peut observer la même tendance pour les souverains actuels, alors même que des équivalents

[1] Pourtant, les usages varient selon les langues : dans les médias audio allemands, on peut constater un plus grand effort pour approcher la prononciation de la langue-source que dans les médias français.

français seraient aisément disponibles : *Margrethe II, Beatrix*, *Juan Carlos*, *Carl XVI Gustav*.[1]

Mais la conservation du nom d'origine est-elle une solution idéale ? Rien n'est moins sûr. D'une part, et cela vaut surtout dans les œuvres de fiction, un trop grand nombre de noms propres à forme étrangère peut freiner la lecture du fait de leur étrangeté. D'autre part, ceux-ci peuvent être motivés et seule une traduction permet alors de révéler leur sens au lecteur de la langue-cible. André Lévy, traducteur du célèbre roman chinois *Jin Ping Mei*[2], présente ainsi le dilemme et son choix :

> Il importait de réduire le nombre de mots d'une langue inconnue à des proportions qui ne pèsent pas trop sur la mémoire. Les prénoms des femmes et des inférieurs sont en règle générale traduits, souvent de façon abrégée, surtout s'il s'agit de personnages à suivre. Les appellatifs se réfèrent généralement à des hiérarchies familiales, souvent fictives, aux nuances intraduisibles dans notre langue." (Lévy 1985 : XI)

D'où, dans sa traduction, des noms linguistiquement mixtes comme *Dame-Lune Wu*, *Charmante Li*, *Tour-de-Jade Meng*, *Belle-de-Neige Sin*, *Lotus-d'Or Pan*, *Fiole Li*.

## 2.2 Toponymes

Autrement plus complexe est la question du traitement des toponymes – à la fois en raison de leur variété et, également, de leur motivation.

Mentionnons rapidement les problèmes politiques qui interfèrent avec les problèmes de traduction. Le choix, en allemand, entre *Gdansk* et *Danzig* ou entre *Kalingrad* et *Königsberg* pour désigner les villes actuelles est tout sauf neutre, de même, mais dans une moindre mesure, entre *Warszawa* et *Warschau*.[3] De même, le choix en français ou en allemand, entre fr. *Birmanie* / alld *Burma* et *Myanmar* – nom adopté pour ce pays par la junte militaire en 1989, reconnu par l'ONU, mais refusé en Occident qui manifeste ainsi une opposition symbolique à ladite junte.

La question de la motivation se pose pour les toponymes transparents, c'est-à-dire constitués de termes utilisés autrement comme noms communs ou comme adjectifs. Mais de la transparence à la non-transparence, on a affaire à un continuum qui rend impossible une démarcation nette, et ce continuum dépend

---

[1] Seule exception notoire : le pape – cf. alld. *Benedikt XVI.* / angl. *Benedict XVI* / néerl. *Benedixtus XVI* / fr. *Benoît XVI* / esp. *Benedicto XVI* / it. *Benedetto XVI.* Les formes différentes selon les langues sont à relier à l'universalité à laquelle prétend l'Eglise.

[2] *Jin Ping Mei. Fleur en Fiole d'Or.* Traduit du chinois, présenté et annoté par André Lévy. Paris : Gallimard, 1985. folio 3997.

[3] Sur l'horloge mondiale située sur l'Alexanderplatz à Berlin figurait, à l'époque de la RDA, *Warszawa* – remplacé depuis 1990 par *Warschau*.

bien sûr de la forme, mais aussi de la connaissance que l'on a (ou que l'on n'a pas !) de la valeur des constituants, que ce soit dans sa propre langue ou dans une langue étrangère. Quelques exemples. En français, *Charleville* signifie bien *ville de Charles (de Gonzague)*. En islandais, les toponymes sont généralement motivés : *Reykjavík* signifie *baie des fumées*, *Snæfellsnes péninsule de la montagne des neiges*, etc.). En chinois, *Beijing* et *Nanjing* signifient respectivement *capitale du nord* et *capitale du sud*. Mais quelle connaissance l'étranger a-t-il de tout cela ? Le dilemme est dès lors le suivant : soit l'on traduit (quand cela est possible) en perdant par la même la forme native – soit l'on garde la forme de la langue-source, en perdant ainsi le sens originel. Si l'on observe les pratiques actuelles, notamment celles des guides touristiques, la tendance est très nettement au maintien fréquent de la forme d'origine – non sans raison d'ailleurs, car il serait difficile pour un étranger de trouver, p. ex. à Berlin, les arrondissements *Bois de Frédéric* (*Friedrichshain*) ou *Montagne-à-la-Croix* (*Kreuzberg*) ou la *Chaussée du Prince-électeur* (*Kurfürstendamm*)...

En ce qui concerne les villes, les plus connues des villes étrangères sont souvent représentées par des équivalents hérités de la tradition (*London*/*Londres* ; *Praha*/*Prague*/*Prag* ; *Regensburg*/*Ratisbonne* ; *Moskva*/*Moscou*/*Moskau*) ou par des graphies légèrement francisées (*Magdeburg*/*Magdebourg*) – à la différence de villes moins connues – cf. les villes chinoises de *Suzhou*, *Lijiang*, *Kunming* – en face de *Pékin*/*Peking* (*Beijing*), *Nankin*/*Nanking* (*Nanjing*) ou *Canton*/*Kanton* [*Guangzhou*]).

Pour d'autres toponymes, on peut observer une même distinction entre termes très connus et moins connus, même si leur traitement pose le problème supplémentaire de leur catégorisation : comme deviner qu'un terme chinois comme *Huang He* désigne un fleuve, le fleuve Jaune – moins connu, sans doute que le *Yang-Tse-Kiang* (le fleuve Jiangzi) ?

## 2.3 Bilan intermédiaire

Au terme de ce rapide tour d'horizon, le constat s'impose : chaque solution a ses inconvénients. Conserver la forme d'origine ? On perd la motivation, quand elle est présente, on perd la possibilité d'une prononciation approximative de la part des locuteurs qui ne connaissent pas la langue-source, et, surtout, on se heurte à des habitudes parfois bien ancrées dans la communauté linguistique de la langue-cible : difficile de renoncer en français, p. ex., à *Londres* au profit de *London*... Donner un équivalent dans la langue-cible ? Outre que ce n'est pas toujours possible, on perd alors toute l'altérité inhérente à ces termes étrangers, comme si la langue-cible avait absorbé toutes les autres. Et il est alors difficile de se faire comprendre, ou même de s'orienter, dans d'autres pays dont les noms seraient alors inconnus. De plus, on aurait alors autant de formes différentes que

de langues-cibles différentes, ce qui ne faciliterait guère les communications internationales dans notre univers mondialisé.

## 3 Transcription et translittération

Quant le nom propre étranger n'est pas traduit se pose en outre le problème de sa forme graphique, qui peut être maintenue comme dans la langue-source ou au contraire adaptée à l'écriture de la langue-cible. Nous distinguerons trois cas, selon que l'écriture de la langue-source est l'écriture latine, une écriture alphabétique non latine (nous prendrons l'exemple du cyrillique) ou une écriture non alphabétique (nous prendrons l'exemple du chinois).

### 3.1 Langue-source à écriture latine

On pourrait penser *a priori* que cela ne pose pas de difficulté particulière si la langue-cible utilise également, comme le français ou l'allemand, l'écriture latine. Illusion, car se pose le problème des signes diacritiques et des lettres modifiées. Certes, les systèmes informatiques actuels et les polices embarquées permettent tous la représentation au moins des principaux diacritiques, mais d'une part, leur saisie peut s'avérer plus ou moins complexe selon les configurations de claviers et d'autre part, en l'absence de connaissances sur leur fonction dans la langue-source, leur intérêt serait nul pour la lecture.

Comme on sait, l'allemand compte, outre les vingt-six lettres de l'alphabet, un signe diacritique (le tréma qui sert pour le marquage des voyelles infléchies – *ä*, *ö* et *ü*) et une lettre supplémentaire, le *ß* – au moins dans les variantes allemande et autrichienne de l'écriture. Dans un texte en français, *ß* est aisément remplacé par *ss*[1] – comme c'est d'ailleurs le cas dans la variante suisse de l'écriture de l'allemand depuis la première moitié du XX$^{e}$ siècle. Le tréma étant utilisé en français – avec une toute autre fonction qu'en allemand – peut servir aussi pour les voyelles infléchies de l'allemand, même si la voyelle infléchie peut être représentée – rarement cependant – par *ae*, *oe*, *ue*.

La représentation graphique des mots français en allemand pose plus de problèmes dans la mesure où les diacritiques sont plus nombreux en français (accents aigu, circonflexe, grave, tréma, cédille). Deux solutions sont pratiquées, diversement selon les publications et leur type : réalisation fidèle des diacritiques du français ou omission (*François*/*Francois*).

Autrement plus délicate est la question de la transcription de mots d'autres langues – nous prendrons l'exemple du vietnamien –, dont l'écriture recourt à une multiplicité des signes particuliers, à laquelle s'ajoute, dans le cas du

[1] Solution de toute façon meilleure que la représentation de ß par un B majuscule (solution qui pouvait à la rigueur se justifier quand on devait utiliser une machine à écrire à clavier français) ou par un β grec.

vietnamien, le marquage systématique des six tons à l'aide de cinq diacritiques. Les lettres supplémentaires sont đ, â, ê, ơ et ư ; les tons sont marqués ainsi sur chaque voyelle : exemple de *a* – a à á ả ã ạ[1].

Soit un ensemble de 69 signes différents en minuscules et autant en majuscules – 178 en tout.

Deux solutions *a priori* : on peut adopter fidèlement la forme graphique de la langue-source ou se passer complètement des signes particuliers, faire en quelque sorte comme s'ils n'existaient pas et s'en tenir aux vingt-six lettres de l'alphabet. La première solution, certes respectueuse à l'égard du vietnamien, présente trois inconvénients majeurs : à la difficulté technique de leur saisie avec les ordinateurs configurés pour le français ou l'allemand s'ajoute la difficulté, bien plus sérieuse, de leur lecture pour qui veut les écrire, car l'œil non habitué à ces signes minuscules et le cerveau ignorant de leurs valeurs ont dû mal à les reconnaître et partant, à les reproduire tels quels[2]. Ce à quoi s'ajoute le fait que le lecteur moyen, c'est-à-dire qui ne maîtrise pas le vietnamien, ne saurait qu'en faire et se contenterait de lire comme s'ils n'existaient pas. La seconde solution – absence de tout diacritique – évite ces deux écueils, mais constitue une mutilation évidente de la langue-source.

En allemand, c'est cette seconde solution qui est retenue, tandis que le français recourt à une solution hybride, qui consiste à ne reproduire – à un détail près (voir ci-après) – que les diacritiques utilisés dans l'écriture du français.[3] Ainsi, l'actuel premier ministre vietnamien, « Nguyễn Tấn Dũng », est orthographié *Nguyen Tan Dung* en allemand et *Nguyên Tân Dung*. On peut douter de la pertinence de cette solution, l'utilisation ou non du circonflexe ne modifiant en rien la façon dont il sera prononcé par un Français ! Pourtant, un souci d'une prononciation certes inévitablement approximative transparaît dans l'usage du tréma dans le cas de deux voyelles consécutives, de façon à ce qu'elles soient prononcées distinctement et non comme un digramme – voir *Hanoï* (Hà Nội) ou *Saïgon* (Sài Gòn).[4]

---

1 On peut trouver la liste complète des signes du vietnamien, avec leurs codes et les jeux de caractères qui les comprennent sur le site de l'Institut de la langue estonienne : http://www.eki.ee/letter/chardata.cgi?lang=vi+Vietnamese&script=latin (consulté le 2011-08-29).

2 Nous en avons fait nous-même l'expérience...

3 A noter l'évolution graphique du patronyme hongrois du président de la République française élu en 2007 : il est passé de *Nagybócsai Sárközy* à *Sarközy de Nagy-Bocsa* (francisation de la syntaxe et suppression de deux diacritiques) puis simplement à *Sarkozy*, prononcé [sarkɔ'zi] tandis que la prononciation originelle devait être à peu près ['ʃa:rkœzi].

4 A cela s'ajoute la question de la division en mots graphiques et de la gestion des espaces : en vietnamien, toute syllabe correspond à un mot graphique : *Việt Nam* – écrit en allemand *Vietnam*, et *Vietnam*, *Viêtnam* ou *Viêt Nam* en français.

## 3.2 Langue-source à écriture non latine : le cas du cyrillique

L'utilisation de noms propres (et pas seulement d'eux d'ailleurs) des langues à écriture non latine pose la question du choix entre deux procédés : ou bien une *translittération*, qui consiste à faire correspondre à chaque signe de la langue-source un signe dans la langue-cible (éventuellement des digrammes ou des lettres modifiées), ou bien une *transcription*, qui consiste à représenter la forme phonique le plus possible conformément au système orthographique de la langue-cible. On voit les avantages et les inconvénients des deux procédés : à la différence de la translittération, une transcription ne permettra guère la restitution éventuelle de la forme graphique de la langue-source, et elle sera aussi différente pour chaque langue-cible. En revanche, elle pourra – peut-être – permettre une prononciation moins déviante de celle de la langue-source par les locuteurs de la langue-source.

Prenons l'exemple des noms de deux anciens dirigeants soviétique ou russe – transcrits généralement *Khrouchtchev* en français, *Chruschtschow* en allemand et *Khrushtchev* en anglais pour le premier, *Eltsine*, *Jelzin* et *Yeltsin* pour le second. On voit les difficultés inhérentes à ces transcriptions, différentes dans les trois langues (avec, en plus, des initiales différentes qui ne facilitent pas une éventuelle recherche alphabétique), fait particulièrement gênant à l'heure de la mondialisation, des échanges multilingues et des traductions d'ouvrages portant sur des pays tiers. On peut douter en outre qu'elles permettent une prononciation proche de celle du russe : le slaviste Sakhno (2006)[1] estime qu'une graphie permettant, pour un Français, une prononciation du nom de l'ancien dirigeant soviétique plus proche de la prononciation native serait *Khrouchiov* – mais pourquoi pas simplement *Krouchiov*, *kh* n'étant pas prononçable autrement par un Français que *k* s'il ignore la prononciation du russe !).

Une translittération, qui aboutirait à des prononciations sans doute peu intelligibles d'un russophone, éviterait certes ces difficultés et permettrait une graphie unique quelle que soit la langue-cible, mais selon quelle norme ? Le fait est que l'écriture cyrillique n'est pas utilisée seulement pour le russe, mais aussi pour d'autres langues slaves comme l'ukrainien, le serbo-croate, le biélorusse, le bulgare et aussi pour différentes langues d'Asie centrale (ouzbek, kirghize, kazakh, etc.). A l'époque de l'URSS avait été adoptée une norme de translittération unique (GOST 16876-71), encore utilisée majoritairement par les slavistes français. Mais après l'éclatement de l'URSS, différents Etats qui en ont été issus ont popularisé leur propre norme « nationale ». Une norme ISO unique pour tout ce qui est écrit en cyrillique a bien été définie (ISO 9:1995), mais plus de quinze ans après, elle ne semble pas avoir été adoptée universellement, ni

[1] Sakhno, Sergueï, 2006. Nom propre en russe : problèmes de traduction. *Meta* 51, 6 : 706-718. Document en ligne, consulté le 2008-12-17. http://id.erudit.org/iderudit/014336ar.

même majoritairement[1]. Il est vrai que vu que l'écriture des différentes langues à écriture cyrillique recourt à un nombre de signes nettement supérieur aux vingt-six lettres de l'alphabet latin, la norme ISO met en jeu un certain nombre de diacritiques dont la réalisation peut poser quelques difficultés pour leur saisie informatique.[2]

Nous prendrons comme seul exemple le nom de la capitale de l'Ukraine, que l'on appelait *Kiev* à l'époque de l'URSS (soit comme en français et en anglais et aussi conformément à la norme ISO, et *Kiew* en allemand), mais qui a depuis un nom ukrainien translittéré ainsi :

*Kiïv* selon la norme ISO 9 :1995 ;

*Kyïv* selon la norme dite ALA/LC (très répandue) de la Library of Congress américaine ;

*Kyyiv* selon la norme BGN/PCGN des autorités toponymiques du Royaume-Uni et des Etats-Unis ;

*Kyiv* selon la norme définie par les autorités ukrainiennes en 1996.[3]

Comment s'y retrouver ? De fait, la multiplicité des usages dans le temps et l'espace engendre des flottements inévitables de la part des locuteurs des langues-cible. Ainsi, le nom du célèbre M. K apparaît sur les pages en français recensées par Google, consulté le 2011-03-19), d'au moins huit façons différentes (par ordre décroissant de fréquence) : *Khrouchtchev*, *Krouchtchev*, *Khroutchev*, *Kroutchev*, *Khrouchtchov*, *Khroutchov*, *Krouchtchov* et *Kroutchov*...

### 3.3 Langue-source à écriture non alphabétique : le cas du chinois

Chaque signe du chinois correspondant, sauf exception rarissime, à une syllabe, seule une transcription est ici possible. Les premiers systèmes ont été d'abord « une affaire d'étrangers » (Alleton 2002 : 120[4]) – missionnaires, commerçants, conquérants, militaires, avides d'échanges (de toutes sortes) avec l'empire du Milieu. Selon Alleton, on a pu dénombrer trente-cinq systèmes différents, dont les plus utilisés ont été, jusqu'à tout récemment, le système Wade-Giles, utilisé en Grande-Bretagne et dans sa sphère d'influence, le système de l'Ecole

---

1 Exception notoire : la Bibliothèque nationale de France, qui publie l'essentiel de cette norme sur son site :

http://guideducatalogueur.bnf.fr/ABN/GPC.nsf/AB582DF60B6D0AB9C12574DC002F5FB3/$FILE/EXTTransRusse.htm?OpenElement (consulté le 2011-08-15).

2 D'autres normes évitent la multiplication des diacritiques en recourant à des digrammes. L'avantage de la norme ISO reste cependant la correspondance biunivoque entre des écritures différentes, qui permet la restitution parfaite de la forme cyrillique à partir de la forme latine.

3 On trouvera les références de ces normes entre autres sur notre site internet : http://j.poitou.free.fr/pro/ html/scr/cyrl.html.

4 Alleton, Viviane, 2002. *L'écriture chinoise.* 6e édition. Paris : PUF. Que sais-je ? 1374.

française d'Extrême-Orient (EFEO), utilisé en France, le système Lessing-Othmer, utilisé en Allemagne, et le système Yale, utilisé aux Etats-Unis. Chacun de ces systèmes avait pour but de transcrire le chinois de telle sorte que le lecteur de la langue-cible puisse le prononcer de la façon la moins déviante possible. D'où des graphies très différentes.

Ce n'est qu'au cours du XXe siècle que la question de la transcription a été véritablement prise en main par les Chinois eux-mêmes, et l'aboutissement a été, après la création de la République populaire en 1949, la création d'un système nouveau, appelé couramment *pinyin* et promulgué en 1958. L'objectif n'était pas tant d'uniformiser la graphie des noms chinois à l'étranger que de créer un alphabet dont on pensait alors qu'il devrait à terme remplacer entièrement les sinogrammes trop compliqués pour que puisse être réduit l'analphabétisme massif de la population. De fait, ce système n'a été généralisé en Chine dans les publications en langues étrangères qu'à partir de 1979. Mais adopté par l'ISO en 1982 (ISO 7098:1991), il a été progressivement adopté universellement, y compris dans les publications dites « grand public » : ainsi, *Mao Zedong* et *Deng Xiaoping* ont remplacé, respectivement *Mao Tsé-toung*/*Mao Tse-tung* et *Teng Hsiao-p'ing*. Sans doute ce succès du *pinyin*, qui contraste tant avec la multiplicité des systèmes de transposition du cyrillique, est-il dû pour une part à la confusion extrême qui régnait antérieurement. Sans doute est-il dû aussi au poids croissant de la Chine sur la scène internationale et à l'absence de système autre qui serait apte à le concurrencer.[1]

Pourtant, la généralisation du pinyin n'est pas sans poser quelques problèmes. D'abord, quelques noms propres chinois connus de longue date restent utilisés le plus souvent sous leur forme traditionnelle en français ou en allemand : *Pékin*/*Peking*, *Hong Kong*, *Taïpeh*/*Taipeh*, *Confucius*/*Konfuzius*, *Chiang Kaï-chek*/*Tchiang Kai-schek*, etc. Ensuite, les tons marqués en pinyin par des diacritiques sont le plus souvent omis (excepté dans des publications spécialisées) : outre que leur saisie informatique nécessiterait des manipulations supplémentaires si l'on utilise un clavier français ou allemand, leur présence serait inutilisable pour un lecteur qui n'en maîtriserait pas les valeurs. Enfin, et surtout, l'adoption d'une norme uniforme quelle que soit la langue-cible aboutit à des prononciations qui n'ont dans le meilleur des cas qu'un rapport lointain avec celle des natifs et qui dans le pire des cas entraîne une prononciation radicalement différente. Par exemple, un bon Français ne peut lire le nom de la

[1] En 2002, les dirigeants taiwanais, alors favorables à l'indépendance du pays, ont bien essayé de promulguer un autre système de transcription. Mais contesté sur l'île elle-même par les forces pro-Guomindang, il n'a fait qu'augmenter la confusion et en 2008, les nouveaux dirigeants – issus du Guomindang – ont finalement décidé d'adopter le pinyin élaboré par l'ennemi communiste.

province de *Guizhou* autrement que [gizu]. Et dans le mot qui veut dire *merci*, *xiexie*, *x* ne correspond ni à [ks] ni à [gz], mais approximativement au *ich*-Laut allemand...

## 4 Bilan

Pas plus que dans le cas de la question de la traduction des noms propres, il n'y a, en ce qui concerne la transcription, de solution idéale.

Créer des équivalents orthographiques dans chaque langue-cible conformément à son système orthographique faciliterait peut-être la prononciation et donc, éventuellement la compréhension orale entre autochtones et étrangers, mais ne pourrait s'avérer judicieux que si les seuls échanges étaient restreints à deux langues seulement. Or, du fait de la multiplication des échanges internationaux, une telle situation ne peut être qu'illusoire : outre que nombre de documents doivent être traduits en même temps dans plusieurs langues, combien de publications portant sur un pays donné sont des traductions d'ouvrages écrits dans une troisième langue ! A cela s'ajoute la multiplicité des normes de transcription utilisées pour une même langue-source et pour une même langue cible. Pour reprendre l'exemple du nom du *Viet Nam* en français, l'ONU l'orthographie *Viet Nam* [1] , l'Union européenne *Viêt Nam* [2] , l'Institut géographique national[3] *Vietnam* ou *Viêt Nam* et le ministère français des affaires étrangères *Viêt Nam*[4] (en Allemagne, une seule forme : *Vietnam*[5]). Difficulté supplémentaire : seuls les noms propres étrangers les plus connus ont des équivalents dans les langues-cibles, mais le traitement différent des noms considérés comme connus et non-connus est-elle légitime ? Et peut-on établir une distinction fixe et générale ?

Au vu de ces difficultés multiples, le maintien de la forme de la langue-source, selon une norme unique et universellement reconnue, semblerait la plus raisonnable, comme c'est le cas pour le traitement des noms chinois depuis une dizaine d'années. Mais cela entraîne la perte de la motivation éventuelle de ces noms et aggrave les problèmes d'intercompréhension à l'oral. Et surtout, la

---

1 http://www.un.org/fr/members/index.shtml (consulté le 2011-08-30).

2 Code de rédaction interinstitutionnel. http://publications.europa.eu/code/fr/fr-5000500.htm (consulté le 2011-08-30).

3 *Pays et capitales du monde. Pays indépendants au 01.01.2006. http://*www.ign.fr/adminV3/display/000/526/725/5267254.pdf (consulté le 2011-08-30).

4 http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/ressources/pays/VN.HTM (consulté le 2011-08-30).

5 *Verzeichnis der Staatennamen für den amtlichen Gebrauch in der Bundesrepublik Deutschland*. http://www.auswaertiges-amt.de/cae/servlet/contentblob/.../Staatennamen.pdf (consulté le 2011-08-30).

force de l'habitude s'y oppose : difficile de parler en français de *Deutschland* ou *Österreich*, alors que *Allemagne* et *Autriche* sont trop bien ancrées dans les mœurs linguistiques.

Pour maintenir un traitement cohérent des données, on peut éventuellement opérer une distinction selon les types de noms propres, en s'appuyant sur le critère de l'usage sans renoncer à celui de la cohérence : adopter des noms adaptés à la langue-cible pour tels types de noms les plus connus, par exemple les noms de pays ou de fleuves qui traversent des pays de langues différentes (*Danube*, *Rhin*) et garder la forme des langues-cibles pour tous les autres. Pour ces derniers, deux procédés peuvent réduire les difficultés : la double mention, au moins quand le terme est utilisé pour la première fois dans un texte, du nom d'origine et d'un équivalent dans la langue-cible (quand cela a quelque pertinence) et la mention, devant la forme d'origine, d'un terme catégoriel indiquant de quoi il s'agit. Pour reprendre les exemples cités en introduction à cet article, on peut indiquer alors le *pont Moltkebrücke*, le *pont Charlottenbrücke*, le *pont Weidendammer Brücke*.

Mais en définitive, le choix ultime du traducteur doit dépendre aussi de la finalité de la traduction : un guide touristique, destiné à être utilisé dans un pays étranger où les formes natives seront évidemment omniprésentes, ne peut faire l'objet du même traitement qu'une œuvre littéraire. Pour qu'une traduction soit pragmatiquement au mieux adaptée au public ciblé et de ce fait légitime, sans doute le traducteur ne pourra-t-il faire autrement que de se résoudre à des solutions linguistiquement bâtardes. Cruel dilemme...

## Revue Lidil (numéro thématique)

« Recherches récentes en typologie fonctionnelle : Pour une 'description typologique' des langues »

Publication : 15 décembre 2012

Ce numéro de Lidil (http://lidil.revues.org/ ; Université de Grenoble Stendhal) vise à ouvrir pour la première fois les thématiques de la revue sur celle de la typologie. L'objectif est de réunir des travaux de description qui incorporent des outils théoriques et méthodologiques qui ont été particulièrement développés dans une démarche fonctionnelle-typologique. Ce numéro s'adressera à un lectorat de linguistes non spécialistes en typologie ; il s'agit donc de réunir un panel de travaux assez large et représentatif.

La linguistique typologique a pour objectif de mettre en lumière les différences et similarités qui existent entre les langues, selon certains critères. Au-delà de la simple taxinomie, la construction d'une typologie se fonde sur la mise en lumière des similarités de construction et des schémas de variation qui ne sont visibles qu'à l'échelle translinguistique. Ce rôle de la typologie est fondamental, car il permet de dégager universaux et grandes tendances linguistiques, que d'autres méthodes ne permettent pas d'observer et surtout d'appréhender. De façon plus cruciale, la linguistique typologique permet de dégager des restrictions sur des schémas de variation ; ces restrictions suggèrent l'existence de contraintes, sous-tendues par des facteurs internes et externes et dont on se doit de rechercher l'explication.

La typologie fonctionnelle ou approche fonctionnelle-typologique est une approche non générative qui a été majoritairement appliquée en morphosyntaxe.

Elle est fonctionnelle dans le sens où les schémas translinguistiques, les "types" qu'elle dégage, peuvent être articulés autour de domaines fonctionnels spécifiques. Par sa visée explicative et non uniquement descriptive ("West Coast Functionalism", tel que Givon 2001[1984]), elle incorpore de facto l'analyse des phénomènes de grammaticalisation en partant du principe que "toute structure attestée en synchronie est le résultat d'une dynamique diachronique, elle-même motivée par de nouvelles fonctions émergentes." (Imbert 2008 : 13 ; après Svorou 1994, Givon 2001[1984], DeLancey 2001ms). Cette perspective dynamique sur la description prend naturellement en compte la notion de gradience des catégories conceptuelles et grammaticales (notions de continuum et de prototype, e.g. Lakoff 1987 ; Givón, ibid.).

Cette inspiration fonctionnelle est venue préciser dans plusieurs travaux récents le caractère typologique avec lequel il s'articule : il s'agit de mener une démarche de description typologique des langues (cf. notamment Creissels 2006), une stratégie descriptive qui prône l'interaction possible et nécessaire entre connaissances typologiques et description d'une langue. La typologie ne doit ainsi ni précéder ni suivre la description, mais en faire partie intégrante, dans une relation non hiérarchique d' « aller et retour » de l'une vers l'autre. Cette démarche est à distinguer : (a) des approches contrastives en général limitées à des langues génétiquement proches et se situant parfois à l'interface de la linguistique appliquée (tel que commenté par Söres 2008) ; (b) des approches comparatistes à vocation typologique (Lazard 2001), dans lesquelles l'analyse typologique est postérieure à la description; (c) des approches typologiques originellement issues de Greenberg, des approches développées dans des groupes de travail tels que le Surrey Morphology Group (typologie canonique, Corbett 2007) ou encore le Projet WALS (Haspelmath et al. (eds.) 2005). Dans ces travaux, l'élaboration d'une typologie constitue un cadre qui définit des "types", dans lesquels une langue ou une construction doit être classée ; dans ces approches essentiellement taxinomiques, la place d'une construction dans l'ensemble du système de la langue n'est donc pas le point central de l'étude – cette place étant au contraire mise en avant dans une description typologique.

**Odile Schneider-Mizony**
Université de Strasbourg

# L'évaluation en traduction : qui a les bons critères ?

## 1 Introduction

Notre propos, en nous intéressant à l'évaluation des traductions, est d'en ordonner les différents critères et processus, à défaut d'en proposer une nouvelle et définitive mouture. Ayant eu l'occasion ces dernières années de côtoyer et réhabiliter diverses traductions, et les ayant donc implicitement évaluées (Schneider-Mizony 2008 et 2010), j'ai voulu dépasser le stade empirique de l'opération pour en apprendre plus sur l'évaluation elle-même. Elle se caractérise dans la pratique par les traits suivants :

Trait 1 : elle se présente fréquemment sous la forme de ce que l'on pourrait appeler l'évaluation feuilletoniste : parution de l'éloge ou de la critique radicale ("Verriss") d'une nouvelle traduction dans la rubrique "culture" ou "Feuilleton" de la presse de qualité. Cette forme d'évaluation se réalise avec des critères souvent implicites, et quand ils sont explicités, leur dilettantisme suggère que la traduction est encore une discipline non formalisée, dont la pratique a précédé la théorie. Ce serait bien sûr faire injure à la traductologie, qui, depuis une quarantaine d'années, a mis au point certaines typologies d'évaluation, mais…

Trait 2 : les réflexions abouties et les typologies de critères de qualité et de défauts s'avèrent très peu utilisées dans l'évaluation des traductions. L'explication pourrait en être que les traducteur/trice/s ne les connaissent pas : la traduction, surtout littéraire, est une activité aussi bien chronophage que peu rémunératrice, elle nécessite souvent qu'on la complète par un métier alimentaire, qui obère encore plus le temps disponible. Une autre explication pourrait résider dans le caractère inefficace de ces typologies, le fait d'enfreindre tel ou tel conseil de qualité de traduction n'aboutissant pas forcément à ce qu'on appellera une "mauvaise traduction", et leur respect intégral à une "bonne traduction".

Trait 3 : si on applique à la question de l'évaluation les quelques couples dichotomiques qui divisent le domaine traductologique : texte dit esthétique ou littéraire versus texte dit pragmatique ou utilitaire, perspective sourcière versus cibliste, évaluation de littéraire versus évaluation de linguiste, enfin évaluation

en direction du grand public, c'est-à-dire du profane, ou des traductologues, c'est-à-dire des spécialistes, la diversification des perspectives est suffisamment importante pour empêcher tout consensus. Il est en effet difficile d'opposer l'évaluation d'une traduction littéraire réalisée pour le grand public par un évaluateur littéraire "sourcier" à l'évaluation par un linguiste d'un texte utilitaire dans une perspective obligatoirement cibliste.

Afin d'illustrer l'apport de la linguistique à la traductologie, l'article s'organise d'après la ligne de démarcation d'une évaluation dite "littéraire" versus une évaluation dite "linguistique". Il s'intéresse à l'évaluation des produits finis, les traductions publiées, et non à l'évaluation didactique des apprentis-traducteurs, que ceux-ci soient les étudiant/e/s de tous ces cursus dans lesquels on fait de la version et du thème, ou des cursus de formation à la traduction. Enfin, il ne vise pas une typologie des typologies, c'est-à-dire un classement évaluatif, mais à faire entrevoir pourquoi l'évaluation en traduction ne permet pas actuellement aux différents points de vue de se rencontrer.

## 1 Du degré "zéro" de l'évaluation littéraire à des critères plus précis

La recherche des critères de l'évaluation littéraire mène d'une part aux écrits théoriques, et d'autre part aux évaluations proprement dites, présentes dans trois types de textes différents : a. la partie culturelle de journaux littéraires b. l'évaluation d'une traduction littéraire par un autre traducteur littéraire, à destination de la corporation, comme l'évaluation du premier traducteur de Céline par le second (Schmidt-Henkel 2003) et c. les colloques sur la traduction, dans lesquels les universitaires, traduisant ou non, s'adressent à d'autres universitaires, traduisant ou non. Les publications de ces derniers sont aussi nombreuses que de peu d'effet sur le sujet, dans la mesure où la majorité des contributions y répondent à la question : "Comment j'ai / X a traduit *Les Misérables* / *Die Blechtrommel* en swahili, finlandais, etc.", et ne révèlent guère les critères de qualité de traduction de leur auteur/e.

L'étiquette "degré 0 de l'évaluation" est dans ce contexte non l'absence totale d'évaluation, mais l'évaluation de type "bonne" ou "mauvaise traduction" sans justification autre qu'une fidélité qui prend sous la plume du critique toute la plasticité d'un concept-caoutchouc : "exécrable" écrit Eryck de Rubercy à propos de la traduction de *Berlin Alexanderplatz* par Zoya Motchane, de 1933, en ajoutant "la traduction ne rendait à aucun moment le ton si particulier de l'ouvrage". A propos de la nouvelle traduction par Olivier Le Laye, parue en 2009, traduction qu'il qualifie de "vraie", il continue "on lit une autre oeuvre que la première !" Le critique feuilletoniste cède à la tentation d'impressionner le profane en plaquant un jugement sans nuance sur la traduction, sans indiquer ni sa base d'évaluation (toute l'oeuvre ou une partie) ni ses critères, et fait peu la

distinction entre texte de départ et texte d'arrivée. Sa critique de traduction n'a qu'une valeur éphémère et une signification anecdotique. Le traductologue Wolfram Wilss s'en plaignait déjà quasiment en ces termes en 1977 (279), et il ne semble pas avoir été entendu.

Le critère de la fidélité, souvent avancé, hésite entre une fidélité à la lettre et une fidélité à l'esprit, objet d'interprétations divergentes en littérature. On rejoindra là volontiers Delisle (2001 : 210) sur l'observation qu'en sus du caractère moralisateur de la fidélité du traducteur, de ses fautes ou de sa traduction scrupuleuse ou laxiste, le critère de la fidélité sans autre définition est aussi imprécis que subjectif, chaque traducteur disant toujours de lui-même qu'il est fidèle, et chaque évaluateur éreintant une traduction le justifiant toujours par l'infidélité de celle-ci, globale ou partielle. Cette notion est un vrai problème dans des constellations particulières, comme celle de Broch, qui avait réécrit son œuvre *Der Tod des Vergil* en fonction de la traduction anglaise, et qui souhaitait rééditer l'opération avec son traducteur français[1]. Pourquoi le traducteur devrait-il alors rester fidèle à un original qui est tangible et perfectible aux yeux de l'auteur même ?

Le critique feuilletoniste, quand il aime la traduction publiée, qualifie l'infraction à ce critère de fidélité de bénigne et explicable par les niveaux d'interprétation du texte ou le libre-arbitre du traducteur, et va parfois jusqu'à affirmer qu'une infraction à ce critère ne détériore pas le plaisir de lecture sous la forme du principe : "Si Baudelaire fait des contre-sens sur Poe, quelle importance…" (Gémar, 2007 : 30). Quand il n'aime pas la traduction publiée, ou quand il s'agit de textes utilitaires, l'évaluateur-feuilletoniste maintient ce critère de la fidélité d'après l'autre principe "il est très grave de se tromper sur "tirer" ou "pousser" pour une manette d'avion". Ce dernier exemple est construit par Gémar (2007 : 39) et ne correspond pas à des faits réels. Quand un accident d'avion est attribué pour partie à une mauvaise compréhension entre tour de contrôle et pilotes, en sus du brouillard, de la malencontreuse présence de grands arbres et de la pression historico-politique, c'est en raison de la mauvaise qualité de l'anglais de l'une ou de l'autre partie, et non pour un contre-sens sur un verbe d'action technique.[2] L'argument n'a guère de validité.

L'infidélité, même s'il s'agit d'un concept qui a des siècles d'usage en traduction, n'a donc pas de signification en l'absence d'autres précisions. Mais la faute est ce sur quoi se précipite le critique amateur, alors que l'évaluateur professionnel évalue la qualité globale du texte d'arrivée.

---

1 histoire rappelée dans Schneider-Mizony (2008 : 205)

2 cf. les controverses sur l'accident aérien de Smolensk (10 avril 2010), qui a coûté la vie aux 89 personnes de la délégation polonaise venue se recueillir à Katyń pour le 70ème anniversaire du massacre et aux 7 membres de l'équipage.

La théorie du skopos, qui gagne en notoriété depuis une quinzaine d'années, propose une évaluation plus élaborée de la traductologie littéraire : elle énonce qu'il faut évaluer en fonction des attentes du destinataire, c'est-à-dire du lecteur. Il s'agit d'une mission quasi impossible pour le traducteur littéraire, qui considère, souvent à raison, être le meilleur lecteur possible de l'oeuvre qu'il vient de traduire et qui s'interpose ainsi entre l'auteur et le client et juge à la place de ce dernier. C'est ainsi que la critique de traductions, littéralement bien nommée, est jonchée de ces jugements destructeurs sur telle ou telle traduction d'oeuvre étrangère, dont on se demande à les lire pourquoi l'auteur a eu le succès de librairie et de public qu'on lui connaît, comme la traduction des *Contes* d'ETA Hoffmann par François-Adolphe Loeve-Veimars en 1828, celle du *Voyage au bout de la nuit* de Céline par Isak Grünberg ou de *Berlin Alexanderplatz* par Zoya Motchane,[1] toutes traductions jugées mauvaises par un critique se positionnant à une distance d'un demi-siècle à un siècle et demi. Or les attentes envers ces textes, dont deux sont également des écrits enfreignant la norme d'écriture de leur époque, ont fondamentalement changé au bout d'un temps aussi long. Les destinataires de l'époque semblent avoir goûté ces traductions, que l'on refait pourtant de nos jours. Tout au plus pourrait-on constater que les attentes des destinataires ont changé entre l'époque A et l'époque B, et en tirer la conclusion qu'il faut refaire une traduction tous les demi-siècles, mais en évitant d'affirmer que la précédente n'était pas "bonne".

Pour appliquer la théorie du skopos à la traduction littéraire, l'évaluateur construit toute une architecture de raisonnement destinée à établir l'esthétique, la sienne, (Meschonnic) ou l'historicité, la sienne (Delisle) comme attente du lecteur. Mais le rapprochement entre l'esthétique de l'auteur et l'esthétique que promeut le traduteur est parfois fort contraint : on a ainsi reproché à Albert Kohn, traducteur de *La mort de Virgile* de Broch, un langage trop abstrait, voire amphigourique, alors que l'original comporte entre 10 et 20 % de mots-pleins abstraits en plus ! Ce type d'évaluation s'apparente à une évaluation-alibi, car s'appuyant sur des considérations largement introspectives, comme le critique vigoureusement Daniel Gouadec qui utilise les termes très durs de "traducto-illogique" ou "traducto-idéologique" (2006 : 294).

Le degré supérieur de l'évaluation rassemble les listes de critères qu'établissent les théoriciens de la traduction, dont nous prendrons l'exemple connu des fautes définies par Antoine Berman (1999 : 52-67)

[1] étude faite dans Schneider-Mizony (2010) : la revue Glottopol est en accès libre.

* la rationalisation : réorganisation de la structure syntaxique et de la ponctuation, comme l'effectue par exemple la première traduction de *Voyage au bout de la nuit* ou la traduction de *La mort de Virgile* [1] ; elle raccourcit le texte, et en "lisse" la structure syntaxique ;
* la clarification : explication "abusive" de ce qui était implicite ;
* l'allongement, souvent le résultat du défaut précédent ;
* l'ennoblissement : embellissement de l'original, comme le pratiquent les traductions anciennes, qui craignaient de froisser le public en rendant directement jurons, mots crus ou formes de parler populaires ;
* la vulgarisation se fera par exemple par recours à un pseudo-argot ou faux-parler dialectal, comme dans la traduction de romans policiers étudiée par Marie-Hélène Pérennec[2] ;
* l'appauvrissement qualitatif est une perte de richesse sonore ou de force significative, comme dans la traduction du poème de Baudelaire *Causerie*, où le "sein qui se pâme" se trouve traduit par "lekor" (= le corps, voir page suivante) ;
* l'appauvrissement quantitatif a lieu par déperdition lexicale ou déperdition de répétitions[3], comme la suppression des répétitions orales dans la première traduction de *Berlin Alexanderplatz* ;
* l'homogénéisation ou unification d'un tissu original hétérogène ;
* la destruction des rythmes ;
* la destruction des réseaux lexicaux ;
* l'exotisation des registres de langue, dont un exemple frappant est la traduction "hébréisante" de la Bible par André Chouraqui, qui aboutit à des suites de type[4] :

"Elohim dit : La terre gazonnera du gazon,
herbe semant semence,
arbre-fruit faisant fruit pour son espèce,
dont la semence est en lui sur la terre."

* la destruction des idiotismes ou expressions idiomatiques ;
* ou enfin l'effacement des superpositions de langues, comme les variétés régionales d'une même langue.

Cette liste de défauts, bien qu'intéressante en théorie, serait fort longue à utiliser pour l'analyse de tout un texte ; on ne peut d'ailleurs pas se contenter de l'inverser pour définir une "bonne" traduction, car de nombreuses traductions esthétiques encourent l'un ou l'autre de ces reproches. Il relève de la gageure de garder à la fois les idiotismes, réseaux lexicaux, sonores et sémantiques, ou les variétés régionales qui, d'un pays à l'autre ne correspondent pas à la même réalité socioculturelle. Nous en donnons pour exemple[5] le poème de Baudelaire

---

1 Un évaluateur critiquait par exemple la coupure différente des phrases de Broch par Albert Kohn, mais oubliait de remarquer que l'unité du §, l'unité brochienne importante, était respectée (Schneider-Mizony, 2008 : 209).

2 cf. dans ce même volume.

3 cf. dans ce même volume la réhabilitation de la traduction et de sa répétition ar Emmanuelle Prak-Derrington.

4 cité par Delisle (2001 : 219)

5 Corpus issu de Françoise Douay Soublin "Constellation de contraintes, un poème de Baudelaire sous le feu des traducteurs " in Charles ZAREMBA & Noël DUTRAIT (dir.) Traduire, un art de la contrainte publications de l'Université de Provence, Marseille, 2010, 201-231.

*Causerie*, traduit en créole mauricien, langue qui ne connaît pas de niveaux diastratiques, et donc pas de style “poétique” :

Ti koze

Ou en zoli lesiel loton, kler ek roz !
Me sagren monte dan mwa wadir lamer,
Letan reale, li les lor mo lalev tris
Gu amer so labu ki bril mo latet.

To lamen tus mo lekor feb pu nanjen ;
Sa ki li tate, mo ser, en landrwa devaste
Par grif fam ek par so ledan feros.
Aret rod mo leker ; zanimo fin manze.

Mo leker en sato anbalao ek laful ;
Met larak, genj tuje, genj ris seve !
- En parfe monte depi u sen ki deor !…

Bote, ki pe trason lespri, to le sa !
Ek to lizie dife ki brije koma bel fet
Bril ban restan ki zanimo pan manze !

Causerie

Vous êtes un beau ciel d’automne, clair et rose !
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

- Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme ;
Ce qu’elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon coeur ; les bêtes l’ont mangé.

Mon coeur est un palais flétri par la cohue ;
On s’y soûle, on s’y tue, on s’y prend aux cheveux !
Un parfum nage autour de votre gorge nue !…

Ô Beauté, dur fléau des âmes, tu le veux !
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu’ont épargnés les bêtes !

L’on peut à bon droit soulever la pertinence de l’évaluation d’une telle traduction, y compris en faisant intervenir la perspective du skopos : quelle peut bien être l’attente d’un lecteur-locuteur de créole mauricien, qui, s’il est suffisamment lettré pour s’intéresser à la poésie du dix-neuvième siècle, sait

aussi le français ? Des contradictions naissent entre le respect du principe de fidélité et cette perspective du skopos : il a ainsi été reproché perte référentielle et quantitative au traducteur du *Prinz von Homburg*, alors que celui-ci visait manifestement un skopos de simplicité orale, et il a été, à la même époque, reproché l'inverse au premier traducteur du *Voyage au bout de la nuit*, Grünberg : son texte qui multipliait les brisures d'oralité, dans la lignée de l'original, lui a attiré de la part de l'éditeur le reproche de ne pas bien savoir l'allemand. Il semble que ni la précision des critères de Berman, ni l'ampleur de la théorie du skopos ne puissent résoudre ce dilemme de l'évaluation littéraire : l'appréciation personnelle de la traduction ou la perspective décentrée du lecteur.

## 2 Du degré "zéro" de l'évaluation linguistique à des critères plus objectifs

Les linguistes s'autorisant à évaluer aussi bien la traduction de textes techniques que celle de textes littéraires, les exemples seront tirés des deux domaines. Ils manifestent des stades également divers d'évaluation linguistique, dont on détachera à nouveau un stade zéro, un type d'évaluation fort répandu qui consiste en ce que, dans une évaluation philologique d'un original et de sa traduction, le traductologue linguiste reproche au traducteur d'avoir manqué à un point X, lui conseillant de prendre le critère Y en étalon.

Ce stade zéro serait celui de Bonhomme et Rinn (1997/2001), qui émettent tout d'abord les jugements suivants sur des traductions étiquetées "ratées" de slogans publicitaires : "frise l'incompatibilité", "démarche aux mêmes effets discordants", "démarche stylistique surdéterminée", "ajoute en faux des éléments", "littéralité forcée qui conduit à l'hypercorrespondance" ; dans un deuxième temps, ils plaident pour ces opérations bien connues que sont la transposition, la transformation et l'adaptation, regroupées par eux sous l'étiquette de modulation fonctionnelle, et qu'ils illustrent par d'autres exemples de traductions publicitaires qui leur paraissent réussies. Mais l'absence de système dans l'application des critères les amène à reprocher à certaines publicités traduites une technique de traduction qui a réussi dans une autre, les publicités ratées ne se voient pas corrigées, et aucune réflexion ne débute sur ce qui pourrait être la source des erreurs et des succès. Or, le lecteur pourra être frappé par le fait que quelques-unes des traductions publicitaires ratées semblent plus régionales, avec traduction ad-hoc (comme celle concernant le vin du valais), alors que les publicités réussies émanent d'entreprises qu'on peut imaginer avoir fourni le budget adéquat, qu'il s'agisse de Peugeot ou de la corporation bouchère confédérale vantant la viande de veau à l'issue de la crise de la vache folle. La leçon à tirer de leur analyse ne serait alors pas tant qu'on peut effectivement traduire de la publicité à condition de faire de la modulation

fonctionnelle, mais le fait qu'une traduction réalisée avec les moyens financiers et humains adéquats sera de meilleure qualité qu'une traduction rapide et bon marché…

L'autre exemple d'évaluation linguistique subjective sera l'analyse de la traduction des jurons dans le *Don Juan* de Molière (Hammer, 2005 : 67-77). L'évaluatrice commence par se donner des critères, ce qui est de bonne facture : une traduction doit être acceptable, appropriée et adéquate, ce qui signifie qu'elle doit respecter le récepteur (fonctionnalité) et le texte (loyauté[1]). Mais, dans le cadre de l'étude qu'elle fait de la traduction des jurons de cette pièce par trois traducteurs différents, ces deux critères sont utilisés alternativement de telle façon que la traduction en allemand des jurons est toujours ratée : quand le traducteur n° 1 traduit les différentes formules juratoires de façon sémantiquement cohérente, il se voit reprocher de ne s'attacher qu'à la surface et au sémantisme alors que le juron serait déjà désémantisé chez Molière ; quand le traducteur n° 2 a deux grands types de formules (donc désémantisés), elle parle de choix sans motivation sémantique ; et quand le traducteur n° 3 diversifie ses traductions, elle conclut que cela donne un caractère hétérogène. Elle reproche aux traducteurs un choix d'expressions vieillies et inusitées — il est question d'"historicisme" et d' "îlots anachroniques pittoresques"—, ce qui serait une infraction à la fonctionnalité situative, mais elle leur reproche à l'inverse aussi leur manque de recherche lexicale, en tant qu'infraction à la déontologie de la traduction. Or, reprocher aux traducteurs des jurons allemands vieillis n'est pas prendre en compte suffisamment la situativité d'un auteur aussi connu que Molière, dont tou/te/s les spectateur/trice/s et lecteur/trice/s connaissent l'éloignement diachronique : traduire par "Scheiße" ou "Fuck" serait tout aussi surprenant que d'entendre Don Juan ou Pierrot s'exclamer "Putain!" ou "Tu me fais chier !". L'analyste ne fait d'ailleurs pas de contre-propositions, se contentant de louer à l'occasion une traduction qui s'essaye à un effet rythmique, critère initialement non mentionné, mais que l'on classera par défaut dans la loyauté, et termine par "Ces résultats fragmentaires pourraient fournir une première grille d'orientation en vue d'une traduction raisonnée, respectueuse à la fois du texte et du spectateur, pour la FJ[2] comme pour toute autre interjection." (2005 : 75). Mais les matériaux de la grille manquent de force de conviction.

Un <u>niveau intermédiaire</u> présenterait le *modus operandi* de la linguistique contrastive ou différentielle, qui analyse la traduction à la lumière des structures différentes des idiomes, et n'évalue finalement que peu, les traducteurs étant au service des systèmes, qui seraient les vrais responsables des écarts du texte

1 La loyauté est une version souple de la fidélité.

2 FJ = formule juratoire

d'arrivée. Cette évaluation linguistique semble la seule connue des traductologues littéraires, qui ont de la linguistique l'image d'une activité mécaniste et structuro-formaliste qui ne s'attacherait qu'aux mots et aux phrases, dont ils empruntent les résultats pour pourfendre par exemple les traducteurs de *La mort de Virgile* ou du *Voyage au bout de la nuit*, quand la longueur des phrases diffère de celle de l'original.

Le niveau d'objectivité supérieur sera illustré par un travail intéressant par son souci de fiabilité, la critique de quatre traductions, deux françaises et deux italiennes, d'un roman de Virginia Woolf par Paola Montera (2005). L'analyste se donne des critères mesurables, dont elle discute les limites, elle les applique, et en tire enfin les intérêts et les inconvénients. Afin de pouvoir émettre des jugements sur une éventuelle tendance déformante d'une traduction, allongement ou au contraire abrègement, elle analyse la traduction de 74 groupes nominaux (GN) comportant deux expansions, l'une à gauche et/ou une à droite, de type "a thin veil of white water", en comparant la structure des GN dans le texte de départ et le texte d'arrivée, et fait une évaluation statistique aussi bien de la structure du groupe que de la longueur des mots choisis ; elle reste consciente des contrastes dus aux systèmes linguistiques (position de l'adjectif en anglais au contraire des deux langues romanes, ou plus grande quantité de monosyllabiques en anglais), expose les choix supplémentaires inévitables dans la concrétisation des principes de départ —rétention uniquement des traductions divergentes, étude des corrélations, comme entre l'échelle de perte de mots et l'échelle de perte de sèmes—, et ne néglige pas non plus la variance statistique ou dispersion.

Elle parvient à proposer une analyse quantifiable crédible de la notion de fidélité, montrant aussi bien les évolutions triviales (corrélation entre perte de mots et perte de syllabes, entre perte de mots et pertes de sèmes), que ce que recouvrent des résultats apparemment équivalents, mais avec des dispersions très différentes : une longueur syllabique équivalente dans sa moyenne à l'original mais avec une dispersion élevée révèle un style marqué et une volonté d'autonomie d'écriture chez le traducteur, alors qu'une dispersion faible permet plutôt de repérer une traduction "normalisée". Beaucoup plus prudente que la plupart des évaluateurs, elle n'étiquette pas les traductions en "bonnes" ou "mauvaises", mais conclut à une possibilité de différencier les traductions "normalisées" des traductions peu fidèles. Elle constate aussi que les écarts diachroniques sont supérieurs aux écarts entre systèmes de langues, ce qui conforte l'hypothèse de l'influence de styles de traduction variant au cours de l'histoire culturelle (Schneider-Mizony 2010).

Une évaluation multi-critérielle, au contraire de l'exemple précedent qui ne portait que sur la prolixité, approchera mieux encore la notion de qualité de

traduction, et on lira avec intérêt l'évaluation modélisée que propose Heidrun Gerzymisch-Arbogast (1998 : 576), citée en totalité :

> " Für die Übersetzung des Buches X wurde eine kritische Stellungnahme vorbereitet. Grundlage für die Bewertung waren jeweils das erste und letzte Kapitel des Originals und der Übersetzung. Exemplarisch wurde von folgenden mikro- und makrostrukturellen sowie inhaltlichen Kriterien ausgegangen: *Idiomatik*, *Hervorhebungsmuster*, *Explizitheit der Referenz*, *Kulturmuster*. Im Rahmen dieses Kriterienkatalogs wurde die Übersetzung in Bezug auf das Kriterium *Idiomatik* in 70 von 100 Textstellen, mit gut, in Bezug aus das Kriterium *Hervorhebungsmuster* zu 80 % mit gut, in Bezug auf die *Explizitheit der Referenz* zu 75 % mit gut bewertet, so dass, bezogen auf diese Kriterien, die Übersetzung als eher gut zu bewerten ist. In Bezug auf das Kriterium *Erzählperspektive* wurde die Übersetzung als eher schlecht, in Bezug aus das Kriterium *Kulturmuster* dagegen klar als gut bewertet. Damit kann insgesamt die Übersetzung auf der Basis der genannten Kriterien als eher gut bewertet werden."[1]

L'évaluation multi-critérielle débouche elle aussi sur la relativité de l'évaluation, non au sens absolu du "Tout est relatif", mais au sens de "bon ou mauvais relatif à quoi ?"

## 3 Du degré zéro de la pratique à des critères plus théoriques

Intéressons nous à présent à l'évaluation qui se fait dans la profession, dont on n'imaginerait guère le caractère évanescent. Dans une publication récente, une collègue enseignant dans un cursus universitaire de traduction spécialisée à Grenoble, Claire Allignol (2007 : 239-242), rendait compte d'une enquête informelle réalisée auprès de firmes privées de traduction et de services de traduction d'organisations internationales sur leur pratique de l'évaluation, et recensait autant de pratiques, ou plus exactement, autant d'empirisme que de répondants à son enquête : de l'approximation complète en passant par le vague souvenir d'une grille d'évaluation utilisée, mais abandonnée, à une échelle d'évaluation comportant 6 niveaux, déclenchant ou non l'intervention de tel ou tel type de révision en fonction de la mauvaise qualité de la traduction (1) ou de son état quasi-parfait (6).

Ce genre d'enquêtes est indispensable pour nous rappeler les pesanteurs de la réalité, que nous oublions d'autant plus volontiers que notre image du métier du traducteur est dominée par le (beau) rôle donné au traducteur littéraire créateur de traductions[2], forcément original, authentique et intangible. La réalité n'évalue pas, et quand elle le fait, elle utilise la relecture-révision, face cachée du métier.

La re-traduction littéraire d'une oeuvre traduite antérieurement représente d'ailleurs cette relecture-révision de la précédente traduction, même si les re-traducteur/trice/s affirment ne pas s'être servis de la précédente qu'il/elle/s ont

1 Les italiques sont de ma main.

2 Comme Peugeot est créateur d'automobiles....

par ailleurs déclarée "mauvaise" ou "dépassée". Et quand il s'agit d'une première traduction d'une oeuvre de littérature, la révision est effectuée à l'intérieur de la maison d'édition, à moins que le contrat ne prévoit explicitement de confier ce travail au traducteur lui-même, comme l'expose le *Code des usages pour la traduction*. Ce que les traducteur/trice/s littéraires présentent volontiers comme écriture s'originant de leurs seules compétences a connu bien des hétéro-interventions avant la publication, interventions mettant à mal la notion de fidélité en fonction des considérations particulières qui font une édition. *Le Code des usages* stipule que le contrat de traduction peut prévoir expressément l'adaptation de l'oeuvre à un public, jeune, spécialisé, technique, etc., des coupes pour l'adaptation à une collection et, sans autre précision, l'adaptation de l'ouvrage à un contexte français, ce qui peut entraîner ces défauts que relevait Berman. L'éditeur étant considéré comme le directeur technique et littéraire de l'ouvrage, il tranche en dernier ressort, même si diverses dispositions sont prévues pour l'accord des deux parties. Les critères de qualité en fonction desquels l'éditeur tranche sont formulés de façon très vague : " Le traducteur remet un texte de qualité littéraire consciencieuse et soignée, conforme aux règles de l'art et aux exigences de la profession, ainsi qu'aux dispositions particulières du contrat." (p. 3 du *Code des Usages*). La complexité de l'édition de la traduction s'accroît quand l'auteur de l'oeuvre originale est vivant, car il lui est reconnu un droit de regard sur la traduction de son texte : ce fut le cas aussi bien de la traduction en anglais qu'en français de *La mort de Virgile*, et Hermann Broch en a abondamment profité, réécrivant son texte allemand au fur et à mesure de sa traduction en anglais, et souhaitant du traducteur français une souplesse qui était plus difficile de l'autre côté de l'Atlantique.

Quand il s'agit de traduction dite technique ou utilitaire, la relecture sera d'autant plus franche que le donneur d'ordre se considère comme le patron du texte et prend nettement moins de précautions avec la sensibilité professionnelle du prestataire traduisant. L'évaluation potentielle réalisée par le donneur d'ordre du texte utilitaire est considérée comme "bonne" au meilleur rapport qualité-prix, c'est-à-dire à la qualité maximale pour un prix minimal. La révision coûtant cher, elle n'est intégrée que lorsque les enjeux économiques sont importants (cf. Mertin 2006). Dans la grande industrie, les mécanismes de pré-traduction (avec recherche terminologique, analyse du texte) et de post-traduction (relecture, révision, éventuellement ré-assemblage de parties traduites en divers lieux) sont destinés à en assurer une qualité efficace, encadrée par des procédures de contrôle-qualité. La petite entreprise, elle, céde parfois à la tentation de l'automate de traduction à la "Google traduction". Dans ces conditions, les normes de qualité éditées au niveau international pourraient rapidement un caractère utopique si elles étaient contraignantes.

Afin de juger de ce degré de contrainte, j'ai consulté ces normes de qualité de traduction sur la toile, la norme FN EN 15038, française, ou la norme ASTM F 2575, internationale : elles comportent des critères d'évaluation, mais couvrent aussi d'autres aspects tels que la relation donneur d'ordre-client ou la gestion du projet de traduction. La norme allemande DIN 2345[1] présente par exemple les exigences suivantes :

* le texte à traduire doit être techniquement et linguistiquement correct ;
* le texte traduit doit être linguistiquement correct, le contenu fidèle, et une relecture doit avoir vérifié l'absence d'oublis, la justesse technique et l'adéquation terminologique.

La norme européenne, adaptée en français sous le nom de code FN EN 15038 prévoit l'évaluation suivant une première relecture comparant l'original et la traduction et jugeant d'après les critères suivants :

* complétude (pas d'oublis) ;
* exactitude (pas d'erreurs) ;
* cohérence (pas de "disparates" terminologiques ou de styles de différents niveaux).

Puis une relecture monolingue, se limitant au texte traduit, doit permettre d'estimer l'aptitude de la traduction finale à servir aux fins convenues du texte original : cette relecture est censée se concentrer sur la seule adéquation technique (à l'objet, pas au texte), et sur la lisibilité et fluidité du texte traduit obtenu.

Enfin, le *Standard Guide for Quality Assurance in Translation*, présenté sur le site de l'ASTM[2], n'est pas une norme, mais une charte non contraignante visant à faire concorder les attentes du donneur d'ordre et du client. Ce guide est très libéral par divers points : il considère que l'on peut viser une traduction sourcière pour orienter le visiteur mondial dans la spécificité locale, "retaining the original flavour of the source texte" ; mais on peut également traduire un texte de façon exactement identique et neutre à la surface de toute la planète dans une optique de gouvernance globalisée "avoiding localization". Enfin, il avertit que "not all aspects of this guide can be applicable in all circumstances".

On peut avoir l'impression que la montagne des normes accouche d'une souris en termes d'efficacité, vu la liberté d'application et les critères assez généraux d'évaluation. Mais tout comme la révision des maisons d'édition, ces normes qui encadrent la pratique professionnelle n'ont pas de place dans les considérations habituelles sur l'évaluation.

## 4 Que conclure ?

Ce tour d'horizon d'écrits évaluant la traduction nous a fait rencontrer divers types d'évaluation, l'évaluation impressionniste du littéraire, l'évaluation

[1] Elle est bien résumée sur le site translinknet.
[2] American Society for Testing and Materials, qui vend des standards internationaux.

mécaniste du linguiste ou l'évaluation clinique du réviseur, "discours sur" … beaucoup plus que "pratiques de" …. Mais contrairement à ce que conclut Delisle qu'il n'y aurait pas plus de progrès en traduction qu'en arts et qu'il serait donc impossible d'évaluer (211), on peut observer une rigueur et longueur de plus en plus grande des typologies mises au point par les linguistes, typologies qui manifestent une grande vraisemblance docimologique. Ces typologies se heurtent cependant à la question de leur practicabilité, et la réalité de la qualité traductive consiste bien plus souvent à nettoyer une traduction de ses erreurs qu'à la tester sur tous les critères reconnus pour bons. Comme les huit, dix ou treize[1] commandements ou théorèmes des traducteurs littéraires, les typologies linguistiques de 4 pages[2] se heurtent à la pratique : l'évaluation systématique, même faite sur un échantillon choisi comme représentatif, est beaucoup trop dispendieuse en temps, donc en argent. Elvira Mertin (2006) décrit d'ailleurs comment la firme Daimler prévoit et accompagne la traduction des livrets d'accompagnement au cours de la production des objets industriels en associant les traducteurs à la rédaction du texte de départ, mais non par souci de démocratie à la base, mais pour en rendre les coûts maîtrisables. Et même dans ce contexte financièrement assuré, les normes d'évaluation évoluent sur un continuum entre les pôles de la trivialité (le moins de fautes d'orthographe possible) et une complexité d'analyse textuelle qui nécessiterait des bataillons de linguistes.

Vu l'inertie opposée à une évaluation précise et objective par une réalité pauvre en temps et en moyens, il ne reste plus aux littéraires et aux linguistes qu'à se retrouver à un macro-niveau proposant quelques critères à la fois suffisamment généraux pour espérer être diffusés et consensuels, en même temps plus objectifs que les appréciations de type "génie de l'original ou de sa langue". Ce pourrait être quatre critères de type textuel : exactitude, conformité, précision, pertinence. L'exactitude vise la conservation du sens original, la conformité le style du type de texte, la précision la possible terminologie, et la pertinence la question de savoir si la fonction du texte d'arrivée est bien la même que celle du texte de départ. Devant une traduction à évaluer, soyons ainsi économes en adjectifs esthétiques et prudents dans l'utilisation de critères maîtrisables.

## Corpus d'évaluations de traductions

Bonhomme, Marc & Rinn, Michael (1997) "Peut-on traduire la publicité ? L'exemple des annonces romandes et alémaniques" in *Bulletin suisse de linguistique comparée* 1997/5, Université de Neuchâtel, disponible sur le site http://www.comanalysis.ch/ComAnalysis/articles.htm

[1] C'était l'exemple de Berman présenté en 1.
[2] comme celle, par ailleurs convaincante, de Radegundis Stolze (1997 : 598-601).

Douay Soublin, Françoise (2010) "Constellation de contraintes, un poème de Baudelaire sous le feu des traducteurs" in Charles ZAREMBA & Noël DUTRAT (dir.) *Traduire, un art de la contrainte*. Publications de l'Université de Provence : Marseille, 201-231.

Hammer, Françoise (2005) "La formule juratoire, provocation linguistique et traductologique" in Jean PEETERS (dir.) *La traduction. De la théorie à la pratique et retour*. Presses Universitaires de Rennes, 67-77.

Lançon, Philippe (2009) "Ich bin ein Döbliner. Nouvelle traduction de Berlin Alexanderplatz" http://www.liberation.fr/livres/0104573414-ich-bin-ein-dobliner

Montera, Paola (2005) "Quantifier la notion de fidélité : analyse contrastive de groupes nominaux dans quatre traductions de The Waves de Virginia Woolf, in Jean PEETERS (dir.) *La traduction. De la théorie à la pratique et retour*. Presses Universitaires de Rennes, 79-90.

Rubercy, Eryck de (2009) "Berlin Alexanderplatz-Un chef d'oeuvre de traduction", en ligne à http://lamergelee.blogspot.com/2009/05/berlin-alexanderplatz-dalfred-doblin-un.html

Schmidt-Henkel, Hinrich (2003) "Ein wildes Produkt-Célines Reise ans Ende der Nacht und ihre Übersetzung". Nachwort von *Reise ans Ende der Nacht* (Céline), Rheinbeck bei Hamburg, 662-671.

Schneider-Mizony, Odile (2008) "Übersetzung, Evaluation und Diskurs am Beispiel vom *Tod des Vergil*" in Daniel BAUDOT & Michel KAUFFER (Hrsg.) *Wort und Text. Lexikologische und textsyntaktische Studien im Deutschen und im Französischen.* Festschrift für René Métrich zum 60. Geburtstag. Tübingen : Stauffenburg, 205-215.

Schneider-Mizony, Odile (2010) "Traduire ou simuler l'oralité ? numéro thématique N° 15 *Oralité et traduction* de la revue Gottopol, www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol ; parution en ligne 1 juillet 2010, 79-95.

## Ouvrages cités

Allignol, Claire (2007) "L'évaluation dans la formation des traducteurs spécialisés" in Elisabeth LAVAULT-OLLÉON (dir.) *Traductions spécialisée : pratiques, théories, formations.* Bern : Peter Lang, 237-265.

Berman, Antoine (1999) *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil.

Delisle, Jean (2001) "L'évaluation des traductions par l'historien", in *Meta: Translators' Journal*. vol. 46, n° 2, 209-226. consulté sur www.erudit.org

Gémar, Jean-Claude (2007) "Retour à la sagesse ? Sept Piliers du savoir-faire du traducteur juridique" in Elisabeth LAVAULT-OLLÉON (dir.) *Traductions spécialisée : pratiques, théories, formations*. Bern : Peter Lang, 27-43.

Gerzymisch-Arbogast, Heidrun (1997) "Wissenschaftliche Grundlagen für die Evaluierung von übersetzungsleistungen" in Eberhard FLEISCHMANN & alii (Hg) *Transationsdidaktik. Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*. Tübingen: Gunter Narr, 573-579.

Gouadec, Daniel (2006) "Trop de traductologie tue la traductologie : playdoyer pour une modélisation de la prestation de traduction" in Ballard, Michel (dir.) *Qu'est-ce que la traductologie ?* Arras : Artois Presses Université, 293-299.

Mertin, Elvira (2006) *Prozessorientiertes Qualitätsmanagement im Dienstleistungsbereich Übersetzen*. Frankfurt a. M.: 2006.

Meschonnic, Henri (1999) *Poétique du traduire*. Paris : Verdier.

Stolze, Radegundis (1997) "Bewertungskriterien für Übersetzungen-Praxis-Didaktik-Qualitätsmanagement" in Eberhard FLEISCHMANN & alii (Hg) *Translationsdidaktik. Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*. Tübingen: Gunter Narr, 593-602.

Wilss, Wolfram (1977) *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*. Stuttgart: Klett.

## Sitographie

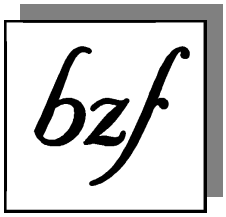
Aperçu des normes existantes en matière de traduction technique et de localisation
http://www.translinknet.be/quality/standards.fr.html
Code des usages pour la traduction de l'Association des traductions littéraires de France
http://www.atlf.org/Code-des-usages-pour-la-traduction.html
Normes de traduction : Normes pour la terminologie, la qualité, les systèmes d'évaluation
http://www.muegge.cc/normes-de-traduction.htm
Recommandations sur les critères de contrôle de la conformité et la certification selon EN 15038
http://www.fit-europe.org/recomnorme.html
Standard Guide for Quality Assurance in Translation
http://www.astm.org/standards/F2575.htm
Syndicat national des traducteurs professionnels
http://www.sft.fr/encadrement-reglementaire-de-la-tradution.html

**ANNONCE**

**L'émotion argumentée et représentée**

***Le discours et la langue* (2013)**

Depuis quelques décennies, l'analyse des émotions a pris un essor important dans les études consacrées à l'argumentation comme en analyse du discours ou dans les sciences de communication et de l'information, suivant en cela un cours parallèle aux travaux des historiens sur la construction sociale et culturelle de la sensibilité et donc des émotions. Parallèlement, les travaux en psychologie cognitive ou en sociologie constructiviste ont souligné la rationalité de la réaction émotive liée à l'évaluation d'une situation. L'opposition raison ~ émotions, telle qu'elle est pensée par Elias (comme si les sociétés – ou du moins la société occidentale… – redoublaient le trajet des individus, en allant des émotions infantiles au rationalisme de la maturité), est désormais contestée dans les sciences humaines. Ce mouvement n'est toutefois pas uniforme dans les études sur l'argumentation, car d'aucuns rejettent la dimension argumentative des émotions (Van Eemeren et Grootendorst) ou traitent de « l'argumentation dans la langue » (Ducrot, Carel) indépendamment de cette entrée. Quoi qu'il en soit, les émotions font depuis deux décennies l'objet d'approches multiples, productives, comme en témoignent les travaux de Plantin (cf. notamment sa collaboration avec Traverso et Doury pour le colloque de 1997, dont les actes sont publiés en 2000 et son ouvrage paru en 2011), ou encore trois colloques en 2011 : *L'émotion, de l'espace privé à l'espace public, XIXe-XXIe siècles* (Paris Ouest, Paris Est Créteil Val de Marne, Paris Diderot, Panthéon Assas, Versailles-Saint Quentin en Yvelines) ; *Cognition, Emotion et communication* (Sorbonne Nouvelle, Université de Chypre) ; *Les passions collectives : culture, politique et société* (AISS, Sorrento).Pour cette livraison du *Discours et la langue*, on se propose d'analyser la place des émotions en discours, en interaction, et, plus spécifiquement le rôle des émotions en tant qu'elles font l'objet d'une argumentation (Plantin 2005), et donc qu'elles sont argumentables (Walton). Ce faisant, sans évacuer le rôle d'adjuvant d'un processus argumentatif, on privilégiera l'analyse de leur rôle argumentatif explicite :- La verbalisation de la dimension argumentative des émotions (aux plans discursif et métadiscursif) affecte-t-elle le lexique, la morphologie, la syntaxe, voire des caractéristiques suprasegmentales (prosodie) et discursives, ainsi que des dimensions multimodales ?- Ces émotions argumentées se présentent-elles sous des formes brèves et paroxystiques ou sont-elles également compatibles avec des formes durables et tempérées ?- La façon dont les émotions se disent ou se donnent à voir (attribution, évaluation, légitimation des émotions, Micheli 2010) passe-t-elle par des émotions dites, inférées ou montrées ? Ces différentes stratégies permettent-elles d'expliciter, voire de théoriser la place du sensible dans l'argumentable, l'argumentativité potentielle de l'émotionnel linguistique, paraverbal, proxémique ?- Où situer la place des émotions par rapport à l'ethos, au pathos, au logos ? On sait depuis longtemps que le partage des émotions est un excellent vecteur de la propagation de la pensée (voir Bally) et que la synchronisation interactionnelle joue sur tous les composants de l'interaction, y compris le partage des émotions. L'argumentation des émotions contribue-t-elle à leur intensification ou vient-elle au contraire en saper la véracité, contribue-t-elle à la force argumentative du raisonnement, en raison de la valeur de preuve associée à l'émotion de l'argumenteur, à celle de l'auditoire, voire à la ligne argumentative, comme on le voit dans certaines stratégies de prédications douces (Maingueneau) ?- Inversement, le partage des émotions est-il accru ou au contraire atténué par leur argumentativité ?- Y a-t-il des spécificités des émotions dans les interactions ? Les émotions sont-elles traitées comme telles par celui qui les énonce mais aussi par le(s) co-énonciateur(s) ? Sont-elles revendiquées comme telles d'emblée ou a posteriori ? Cela pose aussi la question de la prise en charge de l'émotion : est-elle assumée ? revendiquée, reprochée, disqualifiée ? A quel moment ?- Le partage des émotions argumentées concerne-t-il seulement des émotions « nobles » (indignation) ou des émotions moins nobles, en tout cas plus problématiques (victimisation, stigmatisation, etc.) ? Partage-t-on les mêmes émotions ou des émotions connexes ?- L'argumentation sur (et avec) les émotions relève-t-elle de la sphère personnelle ou de la sphère collective ? Permet-elle de déplacer le débat à partir d'une dialectique entre l'intime et l'extime (au sens de Lacan ou de Tisseron 2010) ? En quelles mesures ces processus créent-ils des communautés émotionnelles (à l'instar des communautés discursives) ?Telles sont quelques unes des pistes (dont la liste est indicative) à explorer. Date de publication : 2013. Contact : Alain.Rabatel@ens-lyon.fr



# Beiträge zur **Fremdsprachen**-vermittlung

## S o n d e r h e f t e

SH 1 Peter Auer / James Fearns (1993): Türkische Alltagskonversationen (vergr.)

SH 2 Heinz-Helmut Lüger (Hrsg.) (1995): Gesprächsanalyse und Gesprächsschulung (134 S., 6,- €)

SH 3 Klaus Schenk (1996): Phonetik und poetische Avantgarde – Ausspracheschulung im DaF-Unterricht (120 S., 6,- €)

SH 4 Martine Lorenz-Bourjot / Heinz-Helmut Lüger (Hrsg.) (2001): Phraseologie und Phraseodidaktik (232 S., 29,80 €)

SH 5 Jutta Verena Gilmozzi / Thomas Rist (Hrsg.) (2002): Medienkommunikation und Mediendidaktik (192 S., 6,- €)

SH 6 Andreas Ulrich (2004): Linguistik-Puzzle DaF (74 S., 6,- €)

SH 7 Heinz-Helmut Lüger / Rainer Rothenhäusler (Hrsg.) (2004): Linguistik für die Fremdsprache Deutsch (284 S., 19,90 €)

SH 8 Isabelle Mordellet-Roggenbuck ($^{2}$2010, $^{1}$2005): Phonétique du français – Théorie et applications didactiques (128 S., 12,90 €)

SH 9 Dirk Siepmann (Hrsg.) (2006): Wortschatz und Fremdsprachenlernen (272 S., 19,90 €)

SH 10 Hartmut E.H. Lenk (Hrsg.) (2006): Finnland – vom unbekannten Partner zum Vorbild Europas? (486 S., 29,90 €)

SH 11 Günter Schmale (Hrsg.) (2007): Communications téléphoniques I: Conversations privées. Un corpus de transcriptions (236 S., mit CD, 19,90 €)

SH 12 Günter Schmale (Hrsg.) (2007): Communications téléphoniques II: Conversations en contexte professionnel et institutionnel (208 S., mit CD, 19,90 €)

SH 13 Heinz-Helmut Lüger / Andrea Rössler (Hrsg.) (2008): Wozu Bildungsstandards? Zwischen Input- und Outputorientierung in der Fremdsprachenvermittlung (244 S., 17,90 €)

SH 14 Patrick Schäfer (Hrsg.) (2009): E-Learning im Fremdsprachenunterricht – ein Praxisbuch (252 S., 17,90 €)

SH 15 Andrea Bachmann-Stein / Stephan Stein (Hrsg.) (2009): Mediale Varietäten. Gesprochene und geschriebene Sprache und ihre fremdsprachendidaktischen Potenziale (340 S., 22,90 €)

SH 16 Martin Luginbühl / Stefan Hauser (Hrsg.) (2010): MedienTextKulturen. Linguistische Beiträge zur kontrastiven Medienanalyse (216 S., 17,90 €)

**Institut für fremdsprachliche Philologien (Romanistik)**
Universität Koblenz-Landau, Marktstraße 40, D-76829 Landau
(www.uni-landau.de/romanistik)
Tel.: ++49-6341-28033-100, Fax: ++49-6341-28033-101, E-Mail: romanistik@uni-landau.de

**Verlag Empirische Pädagogik e.V.**
Bürgerstraße 23, D-76829 Landau (www.vep-landau.de/bzf)
Tel.: ++49-6341-28032-180, Fax: ++49-6341-28032-166, E-Mail: bestellung@vep.landau.de

# Beiträge zur **Fremdsprachen**vermittlung

**Heft 45 / 2006:** G. Gesser: Was erwartet Lehramtsanwärter Französisch heute? • B. Smieja: Quo vadis, IFA? Eine erste Zwischenbilanz zum früh beginnenden Fremdsprachenunterricht in Rheinland-Pfalz • W. Weigl: Ein (drittes) G2-Defizit und seine Ursache • M. Netzlaff: Adverbien kontextualisiert lernen • H.W. Giessen: Videosegmente als authentische Lehrmaterialien für den Sprachunterricht?

**Heft 46 / 2007:** A. Rössler: Zum Verschwinden bildungsrelevanter Inhalte aus den curricularen Vorgaben • J. Große: Multilingualism or "English only" in the European Union? • K. Segermann: Formaneignung und Inhaltsmotivierung • D. Siepmann: Wortschatz *und* Grammatik: zusammenbringen, was zusammengehört • W. Weigl: Syntaxerwerb im Französischunterricht des Gymnasiums • T. Heimo: Vergleich von deutsch- und finnischsprachigen Flyern im Bereich Tourismus • P. Schäfer: Selbstgesteuertes Lernen mit dem Autorenprogramm HOT POTATOES

**Heft 47 / 2008:** B. Lawrenz: Neurodidaktik des Wortschatzerwerbs • A. Stork / S. Adamczak-Krysztofowicz: Welche Inhalte und Themen für den Fremdsprachenunterricht an der Hochschule? • W. Weigl: Zu den Inhalten des L2-Syntax-Unterrichts am Gymnasium • I. Metzger: Integrationsprobleme junger Ghettobewohner im Spiegel aktueller Rapmusiktexte • S. Foffi: Metaphorischer Sprachgebrauch in deutschen und italienischen Tageszeitungen • H.E.H. Lenk: Verben und Wendungen der Zitateinbettung in Presseschauen

**Heft 48 / 2009:** B. Lawrenz: Neurowissenschaftlich fundierte Wortschreibungsdidaktik. Kognitive Wortverarbeitung über die semantisch-lexikalische Route • I. Mordellet-Roggenbuck: Europäisches Sprachenportfolio, individuelle Mehrsprachigkeit, Selbstevaluation: die Rolle der Sprachlernbiographie • W. Weigl: Zu einer adäquaten Gestaltung der Vermittlung von Fremdsprachensyntax • N. Nagy: Die wissenschaftliche Rezension. Ein interkultureller und sprachkontrastiver Textsortenvergleich • P. Heitmann: Integrative Gedichtgrammatik: Mit Gedichten über Sprache nachdenken • H.H. Lüger: Dezentralisierung im Zentralstaat. Ein weites Aufgabenfeld in der Frankreichkunde

**Heft 49 / 2010:** A.F. Albertini / Th. Tinnefeld: Englisch plus X – für eine nachhaltige, institutionalisierte Mehrsprachigkeit in Europa • I. Friedl: Printmedien Frankreichs und Deutschlands. Niederschlag von Sprechsprache und Diskursrahmen • H.W. Giessen: Eine medienabhängige Zufallsbeobachtung und ihre möglichen Konsequenzen • W. Weigl: Minimalismus – eine Grundlage der Vermittlung von Fremdsprachensyntax • A. Caban: Erwerb fester Wendungen im L2-Unterricht • J. Hollm / A. Hüttermann / J.U. Keßler / G. Schlemminger: BiliReal 2012: Bilinguale Züge für Englisch und Französisch in der Realschule

**Heft 50 / 2011:** A. Sichler: Anrede- und Verabschiedungsformeln in der universitären E-Mail-Kommunikation. Zur Wahrnehmung von Angemessenheit und zum Umgang mit Normverletzungen in wissenschaftlichen Institutionen • G. Zenderowska-Korpus: Zur Vermittlung von Routineformeln im Unterricht Deutsch als Fremdsprache • J. Breugnot: La place du contexte dans l'approche immersive • D. Künstler: „Lernen durch Lehren" in China? Zur methodischen Umsetzbarkeit von LdL im Fach Deutsch als Fremdsprache in der VR China • H.H. Lüger: Michel Bréal und die deutsch-französischen Beziehungen • H.W. Giessen: Michel Bréal, un géant oublié et sa tombe oubliée ?

(unter: **www.vep-landau.de/bzf**)

Achevé d'imprimer le 23 septembre 2011 à l'imprimerie du CRDP de Lorraine
99 rue de Metz 54000 Nancy Dépôt légal septembre 2009